

## CHAPITRE X

### UN ACCUEIL FROID DU CONGRÈS ET UNE ISSUE FAVORABLE

"Nous avons été reçus comme des chiens dans un jeu de quille", dit La Fayette au chevalier de Mauroy lorsque celui-ci arrive à Philadelphie deux jours après de Kalb et La Fayette. Il dit avoir répondu avec fierté au Congrès, exigeant qu'il lise plus attentivement ses lettres. Lorsque Mauroy rendit visite au baron, il le trouva également d'une humeur furieuse au sujet de la manière dont le Congrès avait reçu les officiers français envoyés par M. Deane. S'ils lui proposaient maintenant une division, disait-il, il ne l'accepterait pas. Après ce qu'il avait vu du Congrès, il pensait qu'un honnête homme se déshonorerait en servant dans leur armée.<sup>157</sup> Le Congrès prétendait que Deane n'était pas habilité à faire des nominations et que, par conséquent, tous les membres de ce corps respectable souhaitaient ardemment le voir être suspendu - Deane était en fait sur le point d'être rappelé.

Pour comprendre l'accueil hostile réservé aux idéalistes qui étaient venus de si loin pour se battre pour la cause américaine, il faut considérer ce qui se passait en Amérique pendant qu'ils passaient trois mois à traverser l'océan et à marcher péniblement vers Philadelphie.

Deane avait écrit au Congrès le 6 novembre 1776 : " La rage, comme je peux l'appeler, d'entrer au service des Américains augmente, et la conséquence est que je suis pressé d'offres et de propositions, dont beaucoup émanent de personnes de premier rang et éminentes, dans le service maritime comme dans le service terrestre ".<sup>158</sup>

De ce côté-ci de l'océan, Thomas Jefferson écrit à John Page en juillet 1776 : "Je ne conseillerais pas aux Français de venir ici. Nous avons tellement de Français dans ce pays, et on nous a tellement imposé de choses, que le Congrès commence à avoir mal à la tête. "<sup>159</sup> Robert Morris écrit à William Bingham, le 16 février 1777 : " Épargnez-moi tout ce que vous pouvez dans la présentation des officiers français à mon égard. Si je parlais la langue et si j'avais du temps libre, ce serait un plaisir, mais maintenant c'est trop l'inverse ".<sup>160</sup>

Le Congrès se " fâcha " le 13 mars 1777 et décida que le Comité de la correspondance secrète reçoive l'ordre d'écrire immédiatement à tous leurs ministres et agents à l'étranger pour décourager tous les gentlemen de venir en Amérique avec l'espoir d'un poste dans le corps diplomatique, à moins qu'ils ne maîtrisent notre langue et n'aient les meilleures recommandations.<sup>161</sup> Mais James Lovell, membre du Congrès du Massachusetts, insiste pour qu'il soit entendu que la ligne tracée contre ceux qui ne parlent pas anglais ne signifie pas un brevet pour ceux qui le maîtrisent.

Le même jour, le Congrès adopte une autre résolution : "que les deux officiers allemands mentionnés dans la lettre de Son Excellence le gouverneur Henry, ne comprenant pas notre langue, ne peuvent être engagés par le Congrès dans l'armée des États-Unis".<sup>162</sup>

Le lendemain, le Congrès vota dans le même sens :

Il est résolu que le projet de monsieur Faneuil d'offrir, d'armer et d'habiller un corps de Français, à lever dans les îles françaises, pour servir aux États-Unis, comme mentionné dans la lettre du général Washington du 20 février 1777, soit désapprouvé.

Que le général Washington soit informé que, selon l'opinion du Congrès, aucune commission ne devrait être accordée à des officiers étrangers pour servir dans ces États, à moins qu'ils ne connaissent bien notre langue et qu'ils n'apportent des preuves solides de leurs capacités :

Qu'une copie de la résolution du Congrès, adoptée hier, décourageant les gentlemen étrangers de venir en Amérique pour servir comme officiers dans l'armée des États-Unis, sans connaître notre langue, soit transmise au général Washington.

Le 16 mars 1777, John Hancock écrit au général Schuyler : "Le nombre d'étrangers déjà employés dans l'armée de ces États est un poids considérable pour le fonctionnement du service, et le problème risque de s'aggraver si l'on n'y met pas rapidement un terme. "<sup>163</sup>

Dès le lendemain, la lettre de Kalb du 26 décembre 1775, écrite au médecin de Philadelphie, le docteur Phile, dans laquelle le baron exprime le souhait de mettre ses trente-deux ans d'expérience militaire au service des États-Unis, est présentée au Congrès. Le médecin l'avait remis à Robert Morris, qui l'a ensuite transmis au président du Congrès, John Hancock. Le Congrès vota que le Comité de la correspondance secrète adresse une lettre respectueuse au général de Kalb, le remercie de son offre obligeante et décline de l'accepter pour le moment. Le 19 mars 1777, date de cette réponse, est le jour même où de Kalb et La Fayette arrivent à Bordeaux pour prendre place sur le "Victoire".<sup>164</sup>

L'autre point abordé lors de la même réunion était la nomination d'un Comité des demandes étrangères, avec James Lovell comme président. Il n'aimait pas les Français, et détestait Silas Deane, mais comme il parlait couramment le français, tous les candidats français lui étaient envoyés comme conseiller. Il est également fréquemment appelé à servir d'interprète, toutes ces tâches qu'il considère comme une perte de temps ennuyeuse. Le 30 juin, il écrit à Joseph Trumbull : " Ces Français m'ont passablement fatigué ".<sup>165</sup> La résolution qu'il présente à peu près à la même date que l'arrivée de La Fayette et de Kalb montre à quel point ses nerfs ont dû être mis à rude épreuve à force de traiter si souvent avec des imposteurs importuns :

Attendu que Silas Deane, lorsqu'il était agent du Comité de la correspondance secrète, a conclu avec plusieurs officiers étrangers des conventions que le Congrès a déclaré ne pas être tenu de ratifier et que, dans la situation actuelle des affaires, il ne pouvait pas respecter sans désorganiser l'armée et, par conséquent, nuire à la cause américaine en ce moment critique. Et considérant que le crédit, la réputation et l'utilité de Silas Deane, actuellement l'un des commissaires américains en France, seront grandement compromis par les répercussions de son indiscretion dans la conclusion de ces

conventions, son rappel devient nécessaire dans l'intérêt des États-Unis : Par conséquent

Il est décidé que Silas Deane, qui est actuellement l'un des commissaires américains en France, soit immédiatement rappelé et qu'à compter du jour où il recevra cette décision, tous les pouvoirs dont il a été investi par le Congrès cessent et s'arrêtent, et qu'il saisisse la première occasion de s'embarquer pour l'Amérique du Nord et de se rendre au Congrès.<sup>166</sup>

Juste après l'arrivée du groupe de Kalb et de La Fayette, le 29 juillet 1777, Lovell écrit à William Whipple une lettre empreinte d'une juste colère, dont le deuxième paragraphe dit :<sup>167</sup>

Outre les embarras que je vous ai déjà signalés au sujet des traités français faits par Deane, nous en avons une autre série par l'arrivée de deux majors généraux, deux brigadiers, deux lieutenants-colonels, deux majors, trois capitaines et deux lieutenants créés et classés le 7 novembre dernier et le 7 décembre, à qui il a été avancé 16.000 livres, moitié gratification et moitié solde. Ne faut-il pas rappeler cet homme faible et coquin ; si comme agent correspondant il a fait cela, que ne se croira-t-il pas en droit de faire comme commissaire ?"

La pire des actions de Deane, aux yeux de M. Lovell, fut la nomination du Chevalier Du Coudray. Cet officier, qui, avec le consentement du gouvernement français, avait collecté des canons dans divers arsenaux de France, avait réussi à les envoyer aux États-Unis. En récompense de son aide à l'Amérique, cet officier autoritaire et effronté exigea de Deane le grade de major général, le commandement de toute l'artillerie, ainsi que de tous les services du génie ; de plus, il ne devait être soumis qu'au Congrès et au commandant en chef, surclassant ainsi tous les officiers américains dans ces branches, à l'exception de Washington. Du Coudray arrive en juin 1777 et présente ses exigences au Congrès, à la suite de quoi "la colère du Congrès s'élève jusqu'au point d'ébullition, tandis que celle de plusieurs officiers de l'armée éclate". Sullivan, Greene et Knox menacèrent de démissionner si le Congrès accédait à ces demandes insolentes. Non seulement les officiers américains, mais aussi quatre officiers d'artillerie français envoyés par Franklin refusent de servir sous ses ordres. Un compromis est finalement trouvé après de vifs débats ; Du Coudray est nommé inspecteur général de l'artillerie et des fabrications militaires, avec le grade de major général. M. Lovell en veut particulièrement à Deane d'avoir été dupé par ce blufleur hautain que Duportail et les autres artilleurs considèrent comme incompétent.<sup>168</sup>

Tel était le contexte au Congrès et dans l'armée, lorsque, le matin du 27 juillet 1777, les officiers français arrivèrent à Philadelphie. Ils se remettent un peu en forme, s'attendant peut-être à des dîners de cinq heures avec des toasts à George Washington, à la manière de l'hospitalité de Charleston. C'était dimanche, le Congrès n'était donc pas en session, mais ils remirent leurs lettres de recommandation et leurs contrats à John Hancock, président du Congrès. Le lendemain, leurs documents auraient probablement été lus. Ce qui s'est réellement passé lors de ce rendez-vous fatidique est raconté par le Chevalier Dubuysson dans ses Mémoires :

Nous étions exactement à l'heure le lendemain matin, mais ils nous ont fait attendre un long moment. Finalement, M. Morris est apparu avec un autre membre du Congrès qui, a-t-il dit, parlait très bien le français et était habilité à traiter avec tous les demandeurs français, et que nous devions lui soumettre tous nos problèmes. Il est parti, pour retourner à l'Independence Hall. L'autre monsieur, M. Lovell, ne nous a pas invités à entrer dans le bâtiment, mais nous a reçus dans la rue, où il nous a laissés debout après s'être adressé à nous dans un très bon français comme à un groupe d'aventuriers. Il a terminé sa plaidoirie en disant que Deane avait outrepassé ses pouvoirs. Le Congrès lui avait demandé d'envoyer quatre ingénieurs ; au lieu de cela, il nous avait envoyé M. Du Coudray avec quelques prétdus ingénieurs qui n'en étaient pas du tout, et des officiers d'artillerie qui n'avaient jamais servi dans l'armée. M. Franklin avait alors été chargé de se procurer quatre ingénieurs, qui étaient dûment arrivés. " Les officiers français sont bien élevés en effet pour venir ici servir les États-Unis sans y avoir été préalablement invités ! L'année dernière, il est vrai, nous avions besoin de quelques officiers français, mais maintenant nous en avons beaucoup, et de très expérimentés aussi !" Ayant dit cela, M. Lovell retourna dans les salles du Congrès.

Telle fut notre première réception par le Congrès ; nous ne savions qu'en penser ; il est impossible d'être plus stupéfait que nous l'étions. Le marquis de La Fayette, de Kalb et de Mauroy, avec les autres officiers, tous avec des recommandations telles que les nôtres, tolérées, sinon ouvertement avouées par le gouvernement français pour combattre l'Angleterre en Amérique - comment pouvaient-ils s'attendre à une tel accueil ?<sup>169</sup>

Les officiers décident de découvrir ce qui se cache derrière une conduite aussi scandaleuse de la part d'un membre du Congrès américain. Ils apprennent rapidement la conduite scandaleuse de plusieurs officiers français. L'un d'eux s'était montré lâche à Ticonderoga ; M. Conway (d'origine irlandaise mais officier de l'armée française) était détesté par les officiers de sa brigade ; mais celui qui fit vraiment mépriser tous les Français fut Du Coudray. Dès son arrivée, il adopta un ton supérieur, prétendant avoir été brigadier dans l'armée française, faisant savoir qu'il était conseiller des ministres chargés du gouvernement français, et ami personnel de tous les ducs et princes, produisant des lettres pour prouver ses vantardises. Il présente un contrat que lui a remis Silas Deane et qui lui accorde le grade de major général, avec le commandement suprême de l'artillerie et du génie. Il poussa l'impudence jusqu'à informer le Congrès que l'aide envoyée par la France était entièrement due à ses sollicitations éloquentes et insistantes. Il n'est pas étonnant que le Congrès ait refusé d'honorer les nominations ultérieures de Deane.

Entre parenthèses, pour terminer avec Du Coudray, on peut dire que sa fin était dans le personnage. Désireux de traverser le Schuylkill, il s'engagea à cheval dans un bac, dédaignant le conseil du passeur de descendre de cheval.<sup>170</sup> Au milieu du courant, son cheval est devenu ingérable, il est tombé dans la

rivière et s'est noyé. Avec un sentiment de soulagement, l'armée américaine lui offre de belles funérailles et l'enterrement dans la chapelle romaine de Philadelphie.

Franklin et Deane ont envoyé à la commission des affaires étrangères une lettre de recommandation de La Fayette datée de Paris, le 25 mai 1777 :

... Le Marquis de La Fayette, jeune noble de grande famille ici et de grande fortune, est parti pour l'Amérique dans un navire à lui, accompagné d'autres officiers de distinction, afin de servir dans nos armées. Il est extrêmement apprécié et les bons vœux de tout le monde l'accompagnent ; nous ne pouvons qu'espérer qu'il recevra un accueil qui lui rendra le pays et son expédition agréables. Ceux qui le blâment comme une imprudence de sa part n'en applaudissent pas moins à son esprit, et nous sommes convaincus que les civilités et le respect qui lui seront témoignés seront utiles à nos affaires ici, car ils plairont non seulement à ses puissantes relations et à la Cour, mais aussi à toute la nation française. Il a laissé une belle et jeune épouse, et pour elle particulièrement, nous espérons que sa bravoure et son ardent désir de se distinguer seront un peu freinés par la prudence du général, de façon à ne pas permettre qu'il soit beaucoup mis en danger, sauf dans quelque occasion importante.<sup>171</sup>

Les autorités sont en effet impressionnées par ce nouveau et différent type d'officier français, ainsi que par la mention par Franklin de sa haute noblesse et de son influence à la Cour dans l'intérêt de la cause américaine. La Fayette lui-même ne pose d'ailleurs que deux conditions : servir sans solde et comme volontaire, c'est-à-dire sans commandement ; il accepte également d'annuler l'accord avec Deane. Le Congrès lui attribue alors un poste de major général, en date du 31 juillet 1777, qui sera toutefois purement honorifique, comme le précise Benjamin Harrison dans une lettre à Washington du 20 août 1777. Ce jeune homme ne devait recevoir aucune solde, ni prétendre à une pension, ni, pire pour le héros en herbe, à un commandement ou à une promesse de commandement. Moins de deux heures après son accord avec le Congrès, La Fayette reçoit l'écharpe de major général et est invité à dîner au quartier général, où Washington lui attribue un logement et l'invite à manger à la table du général pour le reste de la campagne.

La Fayette est "ébloui", comme le dit Dubuysson, et il oublie ses camarades pour un moment, mais seulement pour un moment ; il a trop bon cœur pour oublier ses amis longtemps. En réfléchissant à la situation, il ne pouvait s'empêcher de penser que la préférence qu'il avait reçue sur le remarquable soldat de Kalb était en contradiction flagrante avec leurs mérites respectifs. Cette noblesse obligea Dubuysson à proposer de renvoyer son écharpe<sup>172</sup> en déclarant qu'il ne pourrait accepter la nomination que si ses compagnons d'armes recevaient également les grades acceptés par Silas Deane. Dubuysson pense que, si La Fayette avait tenu bon, de Kalb aurait reçu son grade de général de division et les autres leurs grades respectifs. Mais il s'est probablement trompé - pour les raisons suivantes :

Les membres du Congrès ne sont pas du genre à accepter un ultimatum ; ils ont tendance à être plutôt anti-français, surtout depuis leur expérience avec Du Coudray ; et trois des meilleurs généraux

américains - Knox, Greene et Sullivan - ont déclaré avec colère qu'ils démissionneraient si d'autres officiers français étaient nommés à des postes supérieurs.

C'est peut-être là un tournant de l'histoire, dont de Kalb déterminera le cours. Il avait été grossièrement insulté à son arrivée par un représentant du Congrès, et maintenant il découvrait qu'un jeune homme de dix-neuf ans, sans expérience militaire, allait se voir attribuer la place et le rang qui auraient dû être les siens selon toute norme raisonnable. S'il avait été vindicatif, il aurait pu insister auprès de La Fayette pour qu'il refuse le poste de général de division à moins que le Congrès n'honore tous les contrats de Deane. Il y a peu de doute quant à la réaction à une telle proposition de type "tout ou rien". Qu'en est-il alors des espoirs de Franklin, exprimés dans ses lettres de Paris, que le respect et les civilités manifestés à La Fayette seraient "utiles à nos affaires ici, comme plaisant non seulement à ses puissantes relations et à la Cour, mais à toute la nation française" ?

Et si La Fayette était rentré en France en colère parce que le Congrès l'avait accueilli, lui et ses camarades, avec des insultes et avait refusé d'honorer leurs contrats ? Entre-temps, son "évasion" sur la "Victoire" a fait de lui un héros national célébré partout, que même son beau-père, autrefois furieux, considère désormais avec fierté. L'alliance avec la France est en jeu, tout comme, bien sûr, l'aide de la flotte française, sans laquelle la guerre aurait pu tourner à l'impasse. Le fait que La Fayette soit du genre à lancer un ultimatum est démontré par le fait que dans une lettre adressée au président du Congrès, Henry Laurens, le 31 janvier 1778, il déclare que si ses exigences ne sont pas satisfaites par le Congrès, il est prêt à démissionner de son poste - et à retourner en France, accompagné de nombreux officiers français.<sup>173</sup> A ce moment-là, La Fayette s'est fait connaître, et le Congrès accède à sa demande, le moment n'étant pas d'une quelconque importance.

Comme La Fayette hésite, de Kalb intervient avec énergie. Loin de manifester une quelconque jalousie, il se réjouit de la bonne fortune de son ami, mais refuse absolument l'offre de La Fayette de menacer le Congrès de sa démission dans l'intérêt du groupe. Au contraire, il l'exhorter à s'engager immédiatement dans l'armée, car, après l'éclat provoqué à Paris par sa décision de se battre pour la liberté des États-Unis, et son évasion sensationnelle, il apparaîtrait comme une déception absurde qu'il revienne sans avoir acquis honneur et distinction sur le champ de bataille. La Fayette a accepté les conseils excellents et désintéressés de son mentor. Les États-Unis ont ainsi gagné un bon général et une noble légende, celle d'un fringant aristocrate français de vingt ans qui a consacré sa vie et sa fortune au service de notre liberté.

Quelques semaines plus tard, La Fayette fait preuve d'une bravoure exceptionnelle lors de la bataille de Brandywine, où il est blessé à la jambe. L'action de De Kalb est certainement un coup diplomatique de premier ordre. Le baron décide maintenant d'agir pour clarifier sa propre position. Comme on l'a dit du poète latin, "la colère forme les vers", et c'est ainsi que la colère du Baron a donné naissance à une lettre très éloquente adressée au Congrès. Il commence par dire qu'un accident à la jambe le retient au lit (ce qui laisse entendre qu'il ne fait pas de lobbying). Il ne vient pas comme un humble pétitionnaire, mais traite avec le Congrès sur un pied d'égalité, présentant même son cas dans leur langue. Il mentionne, en passant pour ainsi dire, deux faiblesses douloureuses du dossier américain

: l'incompétence de M. Deane et le caractère rustre de M. Lovell. Il insiste pour que le Congrès remplisse sa part du contrat (écrit en anglais, ce que même M. Deane a dû comprendre) tout comme de Kalb a rempli la sienne. Le salaire n'était pas important, mais laissé à la décision du Congrès, tandis que le rang accordé par Deane était absolument essentiel. Si le Congrès ne voulait pas de ses services, il était prêt à y renoncer, naturellement moyennant le remboursement de ses frais. Il ne montra aucune jalousie à l'égard de son ami La Fayette, mais il expliqua clairement pourquoi il ne pouvait pas servir sous les ordres de ce garçon, puisque tous deux étaient venus avec les mêmes promesses et le même but. Il laissa entendre qu'un procès contre M. Deane n'aiderait pas la cause américaine en France, et termina avec amertume face aux outrages qui lui avaient été infligés.

Une claudication accidentelle, dit-il, m'a empêché de faire appel à aucun membre du Congrès pour savoir ce qui a été ou sera décidé en ce qui concerne l'accord entre M. Deane et moi, et pour ne pas troubler les messieurs du Comité pour les officiers français, ni multiplier leurs affaires en écrivant en français, je prends la liberté de demander à votre excellence des renseignements à ce sujet, en m'expliquant en anglais autant qu'il me sera possible de le faire. J'ai été très surpris, lorsque j'ai été présenté à M. Lovell, de l'entendre (presque en public) s'exclamer bruyamment contre les procédures de M. Deane, et désapprouver toutes les conventions que cet agent a faites pour plusieurs officiers, comme étant contraires à ses pouvoirs. À quoi je réponds qu'un homme public doit savoir quels pouvoirs il tient de ses électeurs ou non ; que M. Deane est généralement considéré comme un homme candide et sensé ; que quoi qu'il ait pu convenir avec d'autres, et de plus dans une langue qu'il ne comprenait pas, la mienne est en anglais, et si claire qu'elle ne peut admettre aucune interprétation différente ; pour cette raison, je m'en tiendrai strictement au texte de la convention en ce qui concerne le rang ; quant à l'intérêt, je ne serai pas trop rigide, mais je m'en remettrai au bon plaisir du Congrès. Comme j'ai maintenant rempli ma part de cet accord, je souhaite que le Congrès fasse la sienne sans perdre de temps, et me fasse part de sa résolution à ce sujet. Je ne voudrais pas être un simple spectateur dans les scènes qui se préparent pour ce lever de rideau.

Si vous ne ratifiez pas l'engagement de M. Deane et ne me nommez pas major général dans votre armée, je suis prêt à retourner en Europe, mais je me crois en droit de vous demander une somme suffisante pour mon retour. J'ai reçu de M. Deane 1200 livres en argent français, et certainement en faisant des allers et retours en France sous ses directives, et toutes les autres dépenses jusqu'à mon arrivée à Philadelphie, j'ai dépensé deux fois plus. Et bien que je désirasse ardemment servir l'Amérique, je n'avais pas l'intention de le faire en dépensant une partie de ma fortune et de celle de mes enfants - car ce qui est considéré comme de la générosité chez le marquis de La Fayette serait carrément de la folie chez moi, qui ne possède pas une des plus grandes fortunes. Si j'avais été dans sa situation, j'aurais peut-être agi comme lui. Je suis très heureux que

vous ayez exaucé ses vœux ; c'est un digne jeune homme, et personne ne le surpassera en enthousiasme pour votre cause de liberté et d'indépendance. Mon souhait sera toujours que ses succès en tant que général de division soient à la hauteur de son ardeur et de votre attente. Mais je dois avouer, monsieur, que cette distinction entre lui et moi est douloureuse et très déplaisante pour moi. Nous sommes venus pour la même course, avec les mêmes promesses, et en tant que soldats pour des buts militaires ; je me flatte que s'il devait y avoir une préférence, elle me serait due. 34 ans de présence constante au service de l'armée & ma position et mon rang dans cette voie, peuvent bien être mis dans la balance avec son désintérêt, et avoir au moins le même poids et la même valeur ; cette distinction est très inexplicable dans un état naissant d'un commonwealth, mais cela ne me regarde pas. Je veux seulement savoir si le Congrès me nommera major général et avec l'ancienneté que j'ai, j'ai le droit de l'espérer (car je ne peux pas rester ici dans une moindre capacité). Il paraîtrait très bizarre et très ridicule au ministère français et à tous les militaires expérimentés de me voir placé sous le commandement du marquis de la Fayette. Si, au contraire, cela n'est pas agréable aux États-Unis, je prie votre excellence de me donner pleine satisfaction à des fins de retour, afin que je puisse quitter ce pays le plus tôt possible. J'espère qu'il n'y aura aucune difficulté à satisfaire ma demande, car je serais désolé d'être obligé de porter mon affaire contre M. Deane ou ses successeurs pour des dommages et intérêts. Une telle action nuirait à son crédit et à ses négociations, ainsi qu'à celles de l'État à la cour.

Je ne pense pas que mon nom, mes services ou ma personne soient des éléments avec lesquels on puisse badiner ou dont on puisse se moquer. Je ne peux vous dire, monsieur, combien je ressens profondément l'injure qui m'a été faite, et combien il me semble ridicule d'obliger des gens à quitter leurs maisons, leurs familles et leurs affaires pour traverser la mer sous mille dangers, pour être reçus et regardés avec mépris par ceux dont vous ne pouviez attendre que de chaleureux remerciements.<sup>174</sup>

D'un point de vue juridique, de Kalb avait raison, mais il était suffisamment intelligent pour voir le côté du Congrès. Dans une lettre à sa femme, il déclare que le groupe d'officiers est si important et que les grades qui leur sont accordés sont si élevés que les officiers américains se sentiront nécessairement mécontents et lésés. Le Congrès était dans la position difficile de devoir désavouer Deane ou de risquer la démission de généraux américains compétents et patriotes tels que Knox, Sullivan ou Greene. Le Congrès choisit certainement le moindre mal ; comme le dit Kapp, le biographe de de Kalb, "dans les affaires politiques et d'État, il est souvent préférable de couper un nœud que de le défaire." Ainsi tous les officiers, par résolution du Congrès du 8 septembre 1777, à l'exception de La Fayette, furent rejetés. Après un rapport sur le souhait des officiers français de servir les États-Unis, le procès-verbal se poursuit :

Il est résolu : que les remerciements du Congrès soient adressés au baron de Kalb et au vicomte de Mauroy, avec les officiers qui les accompagnent, pour leur dévouement à se rendre en Amérique afin d'offrir leurs services à ces États-Unis, et que leurs dépenses sur ce continent et leur retour en France soient payées.

Il est résolu : que le Congrès approuve ledit rapport et ladite résolution. Ordonné : que le baron de Kalb et le vicomte de Mauroy reçoivent une copie du rapport et de la résolution qui précédent, attestée par le secrétaire.<sup>175</sup>

En conséquence, de Kalb demanda à chaque officier de dresser la liste de ses dépenses qui furent ensuite soumises au Congrès pour paiement. En septembre, les fonds des officiers français étaient assez bas ; Dubuysson raconte que lui et de Kalb n'avaient chacun que deux chemises et un costume usé. Après avoir reçu le paiement, tous les idéalistes déçus ont pris le chemin du retour. De Kalb, grâce à sa forte constitution et aux soins du Dr Phile, s'était complètement remis de la fièvre résultant d'une contusion du genou droit qui l'avait confiné au lit ou dans sa chambre pendant six semaines.

En compagnie de son fidèle assistant Dubuysson et des deux colonels, de Lesser et de Valfort, de Kalb entreprit, le 15 septembre 1777, une route vers le nord en direction de Boston, prévoyant de revenir par ce port. Il décide d'abord de visiter "un endroit extraordinaire", l'établissement d'une secte pieuse allemande à Bethlehem, en Pennsylvanie. Il est remarquable et aussi caractéristique que ce soldat de toujours se soit intéressé à la visite d'une communauté dont les membres refusaient de porter des armes. Mais il est encore plus frappant qu'à un moment où le projet qui devait couronner sa carrière venait de tomber à l'eau, il décrive cette visite avec sympathie dans un récit détaillé à sa femme.

Nous avons fait un détour pour voir cet endroit extraordinaire. C'est une ville située à 52 milles de Philadelphie, fondée il y a trente-trois ans, habitée entièrement par des gens de la même religion, appelés les Frères Moraves, en allemand *Herrenhilter*, et qui se nomment eux-mêmes les Frères Unis. Ils suivent le service luthérien, ont des évêques et des prédicateurs qui ne disposent que d'un modeste revenu réparti pour leurs besoins et ceux de leurs familles. Les personnes mariées vivent dans des maisons séparées, comme c'est la coutume ailleurs, mais elles ont des maisons publiques, très grandes et adaptées à leur usage. Il y en a une pour les veuves, une pour les femmes adultes de plus de quinze ans, et une pour les hommes non mariés ; une pour les petits garçons, et une autre pour les jeunes filles. Chaque maison a une gouvernante ou un gouverneur du sexe approprié. Chaque groupe est réparti dans des appartements de dix ou douze personnes par chambre, où elles travaillent. Tout le monde est occupé et tout le monde est gai à travailler toute la journée, sauf pendant les heures de repos et de récréation. On y trouve des hommes de tous les métiers possibles et leurs produits sont d'un prix raisonnable, résultant de leur assiduité et de leur sobriété, et surtout de leur fonds de probité. Au-dessus des appartements de leurs maisons, il y a un grand salon ou dortoir

où se trouvent tous les lits. Chaque dortoir est éclairé par une grande lanterne placée au milieu, et deux personnes de la maison servent à tour de rôle de gardiens pour veiller toute la nuit à la tranquillité des autres, au danger d'incendie, et aussi pour assister ceux qui se trouvent dans quelque besoin de secours. Il y a des frères et sœurs cuisiniers qui sont chargés des dépenses, qui reçoivent l'argent de leurs pensionnaires ; chacun travaillant pour son compte, paie sa quote-part réglementaire. Les pères et mères paient pour leurs enfants. Ceux qui manquent de moyens sont assistés par la Communauté. Les parents sont autorisés à garder chez eux des maîtres pour les enfants de tous âges. De même, un enfant peut rester dans la maison de ses parents. Lorsqu'un jeune homme veut se marier, il est examiné par les anciens pour savoir s'il peut subvenir aux besoins d'une famille, et lorsque ce point est réglé, il est conduit à la Communauté, où les gouvernantes présentent leurs protégées les unes après les autres jusqu'à ce qu'il en apparaisse une qui lui convienne. La jeune fille a alors le droit de refuser le jeune homme s'il ne lui convient pas. Les jeunes gens de sexe différent ne saisissent jamais l'occasion de se voir ou de se parler en privé, et encore moins en public. Les enfants ont tous leurs repas réglés, les grandes personnes seulement le dîner. Ils préparent eux-mêmes leur déjeuner et leur souper, ou demandent au cuisinier ce qu'ils veulent, selon leur goût, l'état de leur santé, ou leur désir de dépenser de l'argent. Il y a toujours de l'abondance dans un pays de bonne vie, fertile, bien cultivé et dans une situation très agréable, près de deux rivières, abondantes en bons produits, en gibier et en poissons. Ces gens observent strictement le dimanche, et aussi tous les soirs des jours ouvrables il y a des prières à l'église auxquelles quelques personnes seulement omettent de se présenter. On y chante des hymnes, et les discours et prières du ministre sont écoutés avec une grande dévotion. Les sexes ne se mélangent jamais ; les hommes ont une moitié de l'église, les femmes l'autre. Ils ont aussi des portes séparées pour éviter qu'ils ne se rencontrent en entrant ou en sortant. Leur nombre dans cette ville est de six à sept cents. Il n'y a pas de pauvres ici ; tout y respire le confort, la propreté, la décence, les bonnes mœurs et le bonheur. Il n'y a jamais eu de procès - pas même de disputes ; il y a très peu de punitions de la part des pères et des mères ; jamais de désobéissance ni d'inconduite de la part des enfants. Ici toutes les vertus chrétiennes sont pratiquées autant que le permet la faiblesse humaine. S'il peut y avoir un lieu de paix et d'innocence sur terre, c'est ici. À neuf milles d'ici, il y a un établissement semblable appelé Nazareth ; en outre, de nombreux frères sont dispersés dans d'autres villes et dans la capitale. Partout, ils sont hospitaliers et surtout honnêtes envers les étrangers. J'ai oublié de mentionner que les hommes ne portent jamais d'armes et que les femmes se distinguent par les rubans avec lesquels elles attachent leur coiffe ou leur bonnet sous le menton ; les femmes mariées ont un ruban bleu, les veuves un blanc, et les femmes non mariées un rose. Tout le monde s'habille simplement mais correctement.<sup>176</sup>

Le journal de Bethléem du 17 septembre 1777 contient une référence à cette visite [Vol. XXXI, p. 314 (en allemand)] : "Le baron de Kalb et trois autres officiers du service français sont venus visiter Bethléem. L'un des Français, le colonel Valfort, de Lyon, paraissait être un homme très pieux, qui exprimait un grand plaisir de tout ce qu'il voyait et de ce qu'il entendait de nos doctrines." Par contre, de Kalb, qui possédait une foi simple n'était pas ému par la religion.

Pendant qu'il rendait visite à ses concitoyens, un messager du Congrès arriva pour informer de Kalb des mesures prises le jour de son départ : "Lundi 15 septembre 1777. Il est résolu qu'un autre général de division soit nommé dans l'armée des États-Unis ; les scrutins ayant eu lieu, le baron de Kalb a été élu."<sup>177</sup>

L'annulation par le Congrès de sa décision antérieure est due à l'impression très favorable faite par de Kalb sur les membres du Congrès avec lesquels il avait négocié le règlement des indemnités des officiers français. Sa connaissance de l'anglais le distinguait nettement des autres candidats français. Lovell, désormais très bien disposé, écrit à son ami Whipple, le 17 septembre 1777, pour faire l'éloge de de Kalb, "qui par ses manières et son apparence ressemble à notre chef". Il exprime même sa crainte que de Kalb ne refuse le poste de major général.<sup>178</sup>

Une lettre du président du Congrès, Henry Laurens, à John Lewis Gervais, datée de York, Pennsylvanie, le 9 octobre 1777, présente cette vision de son caractère :

Cher Monsieur :

Cette lettre vous sera probablement transmise par le baron de Kalb, un homme qui, depuis longtemps, s'est adressé au Congrès pour offrir ses services dans l'armée et qui, quelques jours avant notre départ, a été élu général de division, pour être nommé un jour avant le marquis de La Fayette. Cela vous montre la haute opinion que le Congrès a des capacités et des mérites du Baron.<sup>179</sup>

La résolution créant la commission de Kalb fut votée le 15 septembre, mais le 4 octobre, la sienne et celle de La Fayette furent datées du même jour. Le Congrès offrit même de dater la première du 7 novembre 1776, conformément au contrat signé avec Deane, mais de Kalb refusa, se contentant de l'arrangement qui ne le plaçait pas dans la position ridicule de passer après un garçon de vingt ans.

Charles Thomson, secrétaire du corps, fut envoyé auprès de de Kalb comme messager pour le presser d'accepter la commission. De Kalb demanda qu'il prenne une nuit pour réfléchir à la question, car elle le plaçait dans une situation difficile. Le lendemain matin, il écrit une lettre de remerciement à son ami Richard Henry Lee, déclinant l'offre.

Bristol, le 16 septembre 1777

Monsieur : Je suis incapable de vous dire avec quelle réticence et même quel regret je dois vous annoncer que je ne peux accepter l'honneur que le Congrès me destine, pour les diverses raisons que je vous ai expliquées, Monsieur, à plusieurs membres du Congrès, mais plus particulièrement à M. Lovell, et que je répète à M. le Secrétaire Thomson ; elles ont toutes un grand sens pour moi. Je vous prie, cher Monsieur, de faire savoir au Congrès que j'ai conservé et que je conserverai toujours le plus grand

sentiment de gratitude et de vénération pour l'ensemble de cette assemblée d'hommes respectables et pour chacun de ses membres. Mes vœux les plus sincères seront toujours pour le succès de toutes leurs mesures et entreprises et pour le bien-être et le bonheur général de vos États. Je n'oublierai jamais les obligations privées que je dois à certains de vos messieurs, mais surtout votre gentillesse à mon égard. Je ne serai jamais plus heureux que lorsque j'aurai de vos nouvelles, ou lorsque je pourrai vous convaincre de l'estime et du respect avec lesquels j'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre très dévoué et très humble serviteur.<sup>180</sup>

Signé : le Baron de Kalb

Toutefois, sur les instances de Charles Thomson, de Kalb accepte de reconsidérer la question et d'écrire au Congrès. Il était surtout préoccupé par l'impression que sa démarche ferait sur ses supérieurs et amis, les Broglies, et plus particulièrement sur le groupe qui naviguait sur le "Victoire". Son refus n'aiderait pas ses collègues officiers, car le Congrès avait définitivement décidé de ne pas nommer des hommes ignorant la langue des simples soldats et des officiers supérieurs. Il expose son dilemme de façon caractéristique dans une lettre à sa femme :

J'ai médité davantage sur la question, et je l'ai considérée sous un double aspect. Si je reviens, personne ne pourra se plaindre de moi, car je n'ai fait de mal à personne, et j'ai servi tout le monde dans la mesure de mes pouvoirs. Mais dans ce cas, je n'atteindrai aucun des objectifs pour lesquels j'ai entrepris ce voyage. Si je reste, Valfort, qui connaît tous mes mouvements et comprend mes motifs, prendra ma défense à son retour. D'ailleurs, je suis persuadé d'avance que le maréchal aussi bien que le comte de Broglie approuveront que je saisisse la partie la plus dangereuse et la plus entreprenante du dilemme, et que je préfère me priver pour quelque temps encore de mes commodités domestiques et de ma famille. Le Chevalier Dubuysson fera connaître au Congrès les conditions auxquelles j'accepte leur offre. Si elles sont accordées, tant mieux pour moi ; si elles sont refusées, j'aurai au moins l'honneur d'avoir décliné ce qui m'était offert à moi seul, et je vous saluerai de nouveau, vous et nos domestiques.<sup>181</sup>

Le 18 septembre 1777, de Bethléem, de Kalb envoie sa réponse au Congrès. Il déclare que cette nomination le laisse dans une "situation d'esprit incertaine et fluctuante, entre le désir de servir dans votre armée et l'appréhension d'être blâmé de chez lui". Il demande donc au Congrès de lui accorder certains points :

1. Qu'il puisse être libre de rentrer en France au cas où ses supérieurs désapprouveraient sa démarche.
2. Que sa nomination ne soit pas antérieure à celle de La Fayette, mais de la même date, "afin qu'il soit en mon pouvoir de lui témoigner ma considération pour son amitié à mon égard, en lui donnant l'ancienneté sur moi en Amérique."
3. Que le Congrès accorde au chevalier Dubuysson une commission de lieutenant-colonel avec seulement la solde d'un major comme aide de camp.

4. Que le Congrès accorde à Dubuysson une pension à vie s'il veut bien servir dans les deux prochaines campagnes.

5. Qu'en cas de décès, une pension appropriée soit accordée à Mme de Kalb.<sup>182</sup>

Bien conscient que le Congrès a parfois procédé à des désignations sans consulter le commandant en chef, de Kalb termine par une déclaration catégorique concernant le poste nouvellement créé de major général et le commandement d'une division ; au cas où Washington préférerait un autre officier pour ce poste, il se retirerait volontiers et "se soumettrait volontiers et entièrement à ses ordres et serait employé comme il le jugerait le plus opportun pour le bien du service".

Une lettre datée de chez Peter Wolff, le 2 octobre 1777, montre à quel point de Kalb était convaincu de ce point. Le destinataire n'est indiqué que par la mention "Dear Sir" - il s'agit probablement d'un membre du Congrès intéressé par la promotion de de Kalb:

Par la lettre de ce jour que vous m'avez fait l'honneur de m'envoyer, je vois clairement que ce à quoi vous avez pensé et dont vous m'avez parlé à Lititz ne peut en aucun cas être réalisé, aucune proposition n'ayant été faite au Congrès dans ce sens. Je ne vous suis pas moins reconnaissant de la gentillesse dont vous avez fait preuve. J'aurais été heureux qu'elle ait lieu, car c'est un bon moyen d'éliminer de nombreuses difficultés qui risquent de s'aggraver plutôt que de s'atténuer, comme le laisse supposer une lettre reçue du colonel Lee. Je lui répète une fois de plus que si le Congrès ou certains de ses membres étaient le moins du monde désireux d'éliminer tout malaise que mon séjour pourrait causer à qui que ce soit, je déclinerais la faveur que le Congrès a l'intention de me conférer. Je voudrais que personne ne soit mécontent pour moi.

Il peut sembler étrange que je ne réside pas à Yorktown (York, Pennsylvanie) où le Congrès se réunissait à ce moment-là. Je demande également une réponse du Congrès à mes lettres du 18 septembre et du 18 octobre, adressées au colonel Lee. Mais on ne m'accuserait pas, au cas où je resterais, d'avoir sollicité l'influence d'amis pour être promu.

J'ai l'honneur d'être, avec beaucoup d'estime et de respect, cher Monsieur, votre très dévoué et très humble serviteur.

Le Baron de Kalb<sup>183</sup>

Le baron est déterminé à être assuré que Washington veut de lui. Il écrit dans une lettre au comte de Broglie du 11 octobre qu'un membre du Congrès (en fait le secrétaire, Charles Thomson chargé de cette mission) l'a persuadé de rejoindre l'armée, ce qu'il a fait, le 13 octobre 1777. Christopher Marshall note à propos de ce jour-là : "Après le dîner, le général de Kalb se rendit au camp "<sup>184</sup> et fut reçu cordialement par Washington et les autres officiers. Peu de temps après, il fut placé à la tête d'une division.

La paix et l'universalité de Bethléem furent brutalement interrompus après la défaite de Washington à la bataille de Brandywine, le 11 septembre 1777. Dans les jours qui suivent, des centaines de blessés arrivent à la maison des frères célibataires, qui est réquisitionnée comme hôpital. On

craignait que le général Howe ne poursuive l'armée de Washington alors qu'elle se retirait vers Bethléem. "Au même moment, au milieu de rumeurs folles selon lesquelles l'armée principale approchait, le général de Kalb, avec un corps d'ingénieurs, était occupé à arpenter les points élevés des environs, en vue de planifier des défenses si nécessaire."<sup>185</sup>

Dans ce paragraphe, de nombreux mots durs ont été cités à l'égard de Silas Deane, instituteur du Connecticut. Il semble juste de permettre à son biographe, George L. Clarke, de dire quelques mots pour le défendre. Parallèlement, nous citons une défense magistrale de l'homme par Benjamin Franklin, adressée à M. Lovell. Notez les derniers mots, qui auraient dû faire pâlir Lovell.

*La défense de Silas Deane par Clarke*

On pourrait supposer que Silas Deane pouvait naturellement s'attendre à une ovation aussi cordiale que celle du Français (flotte d'Estaing), grâce à son énergie, son adresse et sa vigilance, combinées à l'amabilité de Vergennes et de la Cour française, et à l'activité de Beaumarchais, huit cargaisons de fournitures militaires avaient été envoyées à l'armée américaine pour sa campagne de 1777-78. Il avait nommé Pulaski, de Kalb, La Fayette et Steuben comme généraux de division ; il avait signé les traités d'amitié et de commerce avec Franklin et Lee ; enfin, il avait persuadé Vergennes d'envoyer d'Estaing avec une flotte de quatorze vaisseaux de ligne et plusieurs frégates, une force suffisante pour annoncer au monde que la France était prête à faire tout son possible pour exécuter les dispositions du traité.<sup>186</sup>

*Franklin à Lovell*

Monsieur :

Je constate, dans un vote du Congrès que m'a montré le capitaine Franval, que M. Deane est désavoué dans certains de ses accords avec des officiers. Moi qui suis sur place, et qui sais l'infinie difficulté de résister aux puissantes sollicitations de grands hommes qui, s'ils étaient désobligés, auraient le pouvoir de faire obstacle aux fournitures qu'il obtient, je ne m'étonne pas de cela, étant un étranger au peuple et ne connaissant pas la langue, il a d'abord été persuadé de faire certains de ces accords, alors que tous ont été recommandés comme ils le sont toujours, comme *officiers expérimentés, brave comme leurs épées, plein de Courage, de Talents, et de Zele pour notre Cause*, etc. , etc., en bref de simples Césars, dont chacun aurait été une Acquisition inestimable pour l'Amérique. Vous ne pouvez pas vous imaginer combien nous sommes encore assiégés et inquiets à ce sujet, notre temps est coupé en morceaux par des demandes personnelles, en plus de celles contenues dans les douzaines de Lettres, par chaque Courrier, qui sont si souvent refusées qu'à peine une sur cent obtient de nous une simple recommandation aux Civilités.

J'espère donc qu'une considération favorable sera accordée à mon digne collègue en raison de sa situation à l'époque, puisqu'il a depuis longtemps corrigé cette erreur, et qu'il se révèle chaque jour, à ma connaissance avérée, comme un serviteur du public

capable, fidèle, actif et extrêmement utile ; je pense qu'il est de mon devoir de saisir cette occasion pour rendre à son mérite, sans qu'on me le demande, cet hommage car, compte tenu de mon grand âge, je ne vivrai probablement pas assez longtemps pour le rendre personnellement au Congrès, et je me rends compte qu'il a des ennemis.<sup>187</sup>

## CHAPITRE XI

### MAJOR GÉNÉRAL AMÉRICAIN

Le baron de Kalb, qui n'avait pas oublié l'accueil humiliant que lui avaient réservé les membres du Congrès à son arrivée à Philadelphie, avait décidé que, si son intégration dans l'armée était mal perçue, il retournerait immédiatement en France.<sup>188</sup> Dans les ordres de Washington du 22 novembre 1777, le dernier paragraphe se lit comme suit : "Les brigades commandées par les généraux Paterson et Learned doivent former une division sous le commandement du major général le baron de Kalb."<sup>189</sup> Le commandant en chef et ses officiers reçurent l'officier vétéran de manière tout à fait cordiale ; par conséquent, à la mi-novembre, de Kalb prit le commandement de la division qui lui était assignée au quartier général, alors situé à White Marsh, dans le comté de Montgomery, en Pennsylvanie.

Si le vétéran expérimenté des guerres européennes est bien accueilli par les officiers américains, c'est un officier étranger qui cause des ennuis à de Kalb, à savoir Thomas Conway, un Irlandais du comté de Kerry qui, à l'âge de quatorze ans, est devenu sous-lieutenant dans l'armée française et a atteint le grade de colonel. Les catholiques étaient exclus par la loi des commandements de l'armée britannique.

C'est pourquoi de nombreux gentlemen irlandais ont servi dans des armées étrangères, notamment l'armée française. Lorsque le gouvernement français décide secrètement d'encourager certains officiers à combattre les Britanniques dans leur guerre contre les Américains, Conway s'y rend avec empressement. Arrivé au début du mois de mai 1777, il reçut le grade de général de brigade le 13 mai. Washington, après avoir observé Conway pendant plusieurs mois, donne son opinion sur lui dans une lettre adressée à Richard Henry Lee le 17 octobre 1777.<sup>190</sup> " Les mérites du général Conway en tant qu'officier et son importance dans cette armée existent plus dans son imagination que dans la réalité, car il est déterminé à s'attribuer le mérite de chaque service et ne recule devant rien pour atteindre ses objectifs."

Washington le considérait donc comme un soldat peu doué, mais un fanfaron très exigeant. Deane l'avait recommandé comme un homme de grande valeur, notamment parce qu'il parlait anglais. Lorsque de Kalb, le 15 septembre 1777, fut nommé major général, Conway écrivit une lettre indignée au Congrès. " C'est avec une inquiétude exquise que je me trouve méprisé et oublié lorsque vous avez offert un rang à des personnes qui vous ont coûté beaucoup d'argent et ne vous ont jamais rendu le moindre service. Le baron de Kalb, à qui vous avez offert le grade de général de division, est mon inférieur en France ".<sup>191</sup> La validité de cette affirmation est douteuse - La Fayette affirme que de Kalb et Conway avaient le même grade en France.<sup>192</sup> Les deux hommes ont reçu le grade de général de brigade pour le service extérieur au moment où ils ont reçu l'autorisation de servir avec les Américains ; cependant, auparavant, selon un historien français, Conway avait le grade de colonel tandis que de Kalb était lieutenant-colonel. En tout cas, Conway réclame le grade de major général, c'est-à-dire au moins égal à celui de Kalb.<sup>193</sup>

Dans un premier temps, le Congrès n'en tient pas compte, même lorsque Conway menace de démissionner. Il envoya alors à Washington une lettre de démission, après quoi, à son grand regret, il fut pris au mot et pris à son propre piège. Washington, loin de l'exhorter à retirer sa démission, lui écrit le 16 novembre 1777 une note sèche mais courtoise :

Monsieur : En réponse à votre faveur de ce jour, il reste au Congrès seul à accepter votre démission. Ceci étant, je ne peux vous permettre de quitter l'armée avant d'avoir obtenu leur consentement. Lorsque cela sera fait, je ne m'opposerai pas à votre départ, puisque tel est votre désir.<sup>194</sup>

Par la suite, Washington et de Kalb furent les objets de la haine envieuse de cet homme. Conway s'associe alors à d'autres qui, eux aussi, sont désireux de remplacer Washington, vaincu à Brandywine et Germantown, par le vainqueur de Saratoga, auquel Burgoyne s'est rendu avec toute son armée - Horatio Gates.

C'est à Gates que Conway a adressé sa fameuse lettre contenant l'aphorisme prétendument spirituel, extrêmement offensant pour le commandant en chef : "Le ciel a été déterminé à sauver votre pays, ou un général faible et de mauvais conseillers l'auraient ruiné". Le général Stirling informe Washington de ces agitations déloyales. En faisant savoir à Conway et à Gates, dans une lettre datée du 4 janvier 1778, à Valley Forge, en des termes très fermes, qu'il était au courant de cette lettre,

Washington a écrasé la soi-disant "cabale Conway", rapidement et définitivement.<sup>195</sup> Mais les critiques à l'égard du commandant en chef étaient nombreuses et se sont poursuivies pendant un temps considérable.<sup>196</sup>

On rapporte et on cite largement une conversation entre le général Pickering et Nathanael Greene lors d'une rencontre fortuite peu après la bataille de Brandywine. Pickering lui-même aurait raconté qu'il aurait fait la remarque suivante à Greene : "Général Greene, j'avais autrefois conçu une opinion exaltée des talents militaires du général Washington, mais depuis que je suis dans l'armée, je n'ai rien vu qui puisse renforcer cette opinion. En fait, elle a été abaissée." Et il ajoute : " Greene doit m'avoir compris, car il a répondu promptement et précisément en ces termes : 'Non, le général veut une décision'. "<sup>197</sup>

Christopher Marshall, le quaker devenu patriote, savait comment évaluer le sentiment anti-Washington : Il écrit dans son journal le 17 janvier 1778, aux jours les plus sombres de Valley Forge :

Le murmure du peuple contre George Washington, son relâchement et sa passivité dans l'armée, sont si évidents qu'une morosité générale doit s'ensuivre, sauf si une action héroïque a lieu rapidement, mais je pense que George Washington doit être l'homme qui mettra un tel plan en pratique.

Néanmoins, un appel commence à être lancé pour un Gates, un Conway, un de Kalb, un Lee;<sup>198</sup> mais ces hommes ne peuvent pas l'entendre. Telle est la préoccupation actuelle des personnes à l'esprit hésitant.

Beaucoup de personnes influentes s'agitaient pour Gates à l'époque des défaites américaines.

Concernant le destinataire de la lettre de Conway, le professeur Burnett écrit :

Le général Gates, après avoir eu recours à de nombreux subterfuges et à de nombreuses manœuvres sournoises pour se disculper, demanda au général Washington qui avait fouillé perfidement dans ses papiers privés, prétendant avoir trouvé la déclaration offensante du général Conway, Washington l'informa calmement que la révélation provenait de son propre assistant et ami proche, le général Wilkinson.. Gates s'en prend alors furieusement à Wilkinson, qui a entre-temps été nommé secrétaire du Conseil de la guerre, dont Gates est le président, le dénonçant avec un langage si cinglant que Wilkinson défie le vieux général de le rencontrer sur le champ d'honneur (ou dans une ruelle). Gates doit avoir raté sa vocation en ne devenant pas acteur, car là, avec les larmes et la tendresse d'un père affectueux pour un fils rebelle, il désarme son antagoniste furieux et le renvoie complètement réconcilié. C'est-à-dire jusqu'à ce que Washington prenne l'occasion de montrer à Wilkinson l'intégralité de la correspondance, après quoi Wilkinson ne pouvait que s'exclamer devant une telle "scène de perfidie et de duplicité".

Le temps était venu, cependant, où il obtiendrait pleinement, comme il le déclara par la suite, la satisfaction qui lui avait été refusée sur le champ d'honneur. Ce fut à Camden

en 1780, lorsque le Ciel précipita Gates "d'apogée d'une gloire imméritée à l'abîme de l'humiliation. "<sup>199</sup>

C'est au moment même de l'agitation anti-Washington que de Kalb prend le commandement de sa division. La première affectation de de Kalb dans l'armée est consignée dans une lettre de Washington au président du Congrès, le 17 novembre 1777. Elle concerne Redbank, un fort sur la Schuylkill, dont on craignait qu'il soit attaqué par le général Howe, puisque le Fort Mifflin voisin avait été perdu. Washington écrit : " J'ai décidé d'envoyer le général St. Clair, le général Knox et le baron de Kalb pour examiner le terrain et tenter de se faire une idée des moyens les plus probables de le sécuriser. " Washington accepta l'avis des généraux selon lequel Redbank ne pouvait être tenu. Il écrivit donc au général Varnum le 19 novembre : " Les généraux St. Clair, Knox et Kalb sont rentrés au camp ce soir ; ils sont tous d'avis que garder la possession du rivage de Jersey à ou près de Redbank est de la dernière importance ".<sup>200</sup>

Le 24 novembre 1777, de Kalb assiste à un conseil de guerre convoqué pour discuter de la faisabilité d'une attaque sur Philadelphie, un engagement de retour, en quelque sorte, pour le quasi succès de la bataille de Germantown. Il est l'un des onze généraux qui votent contre le plan, proposé avec détermination par le général Wayne. Comme seuls quatre officiers ont voté en faveur du plan, celui-ci n'a pas été adopté. "Une ville ouverte comme Germantown, avec seulement une partie des forces ennemis pour la défendre, était une chose ; une ville fortifiée, avec une garnison de troupes comme celles qui tenaient Philadelphie, en était une autre. Un désastre aurait certainement résulté d'une telle tentative."<sup>201</sup>

Depuis que de Kalb a rejoint l'armée américaine à la mi-octobre 1777, jusqu'à sa mort, il n'a pas cessé de se battre. Jusqu'à sa mort sur le champ de bataille de Camden, en Caroline du Sud, en août 1780. Il continue d'écrire de fréquentes et longues lettres à son ami et mécène, le ministre de l'Intérieur, le Comte de Broglie, et à Mme. de Kalb. Ces lettres étaient personnelles et n'étaient pas destinées à être publiées. Elles constituent les principales sources des chapitres suivants, qui racontent ses impressions sur le mode de vie américain, sur l'armée, sur les officiers de Washington jusqu'en bas, et bien sûr, des grands événements. Ils racontent également beaucoup de choses sur l'écrivain lui-même.

Si de Kalb apparaît comme un critique acerbe, il convient de rappeler qu'il n'a pas eu le bénéfice du recul sur les hommes et les événements qui ont conduit à l'indépendance américaine. Loin d'être uniques, ses critiques étaient partagées par de nombreux Américains. Ses lettres étaient souvent écrites dans des conditions extrêmement difficiles sur le terrain, comme par exemple dans ses quartiers d'hiver à Morristown, où l'encre de l'encrier gelait alors qu'il était assis devant le feu. Sa phrase préférée lorsqu'il écrit à sa femme est qu'il va "avoir une conversation avec elle", et ainsi il communique à son auditeur sympathique ses difficultés, ses ambitions, ses fanfaronnades retenues, ses opinions et son mal du pays.

Il admet volontiers qu'il se trompe. L'évolution de son opinion sur Washington en est un exemple frappant. Peu après la bataille de Brandywine, le 17 octobre 1777, il écrit à Broglie ::

Je ne vous ai encore rien dit du caractère du général Washington. C'est l'homme le plus aimable, le plus généreux et le plus droit, mais en tant que général, il est trop lent, trop indolent et beaucoup trop faible ; en outre, il a une touche de vanité dans sa composition et se surestime. A mon avis, tout succès qu'il pourra avoir sera dû à la chance et aux maladresses de ses adversaires. Je peux même dire qu'il ne sait pas comment améliorer les grandes bêtues de l'ennemi. Il n'a pas encore surmonté ses vieux préjugés contre les Français.<sup>202</sup>

Le 12 décembre 1777, il écrit, toujours au comte, une occasion manquée à cause de la grande prudence de Washington :

Les Anglais se retirèrent finalement de Philadelphie, après avoir ravagé le pays et brûlé de nombreuses maisons. J'avais correctement deviné leur intention de battre en retraite à partir de la position qu'ils avaient prise ; sachant aussi que leurs provisions étaient épuisées, que leur ravitaillement était coupé et que le pays environnant était dévasté, j'ai calculé de vaincre leurs arrières, connaissant bien le terrain et sachant que le corps principal ne pourrait pas être mis en action contre moi. De plus, il était déjà trois heures de l'après-midi, et ma retraite était parfaitement assurée. J'ai demandé au commandant en chef de me permettre de faire une incursion avec une partie de ma division. Il me remercia très aimablement, mais me permit seulement, si je le jugeais bon, de détacher un petit corps d'observation, et souhaita que toute attaque soit évitée. J'ai donc envoyé un petit détachement d'infanterie et de cavalerie à la poursuite des Anglais, en demandant au major Dubuysson de leur montrer le chemin. Ils se sont accrochés à l'arrière de l'ennemi pendant cinq milles, et d'après le rapport de ce monsieur au général commandant, il semble que rien n'aurait été plus facile que de vaincre complètement, avec quatre pièces de campagne, et même de couper et de capturer une partie de l'arrière-garde, comptant environ cinq cents hommes, tout en passant un long défilé.<sup>203</sup>

Le jour de Noël à Valley Forge, il écrit un peu plus chaleureusement sur Washington :

Il est regrettable que Washington soit si facilement influencé. Il est le plus courageux et le plus honnête des hommes, il a les meilleures intentions et un jugement sûr. Je suis convaincu qu'il obtiendrait des résultats substantiels s'il agissait davantage sous sa propre responsabilité ; mais il est dommage qu'il soit si faible et qu'il ait les pires conseillers parmi les hommes qui jouissent de sa confiance. S'ils ne sont pas des traîtres, ils sont certainement de grossiers ignorants.<sup>204</sup>

Le général Wayne jette un éclairage secondaire intéressant sur le fabianisme de Washington, cité par son biographe Stille : L'indécision de Washington, que Wayne attribuait parfois entièrement à sa propre modestie et à son empressement à céder à des hommes inférieurs qui avaient plus d'expérience militaire que lui - notamment Lee et Gates.<sup>205</sup>

Dans une lettre adressée à Henry Laurens le 7 janvier 1778, de Kalb donne une estimation de Washington, montrant qu'il apprécie la position très difficile du commandant :

Je ne peux qu'observer, pour rendre justice au général Washington, qu'il doit être un homme très modeste, et le plus grand ami de la cause, pour s'abstenir de se plaindre publiquement à ce sujet, afin que l'ennemi ne soit pas informé de notre situation et n'en profite pas. Il aimera mieux souffrir dans l'opinion du monde que de nuire à son pays, en faisant voir combien il est loin d'avoir une armée aussi considérable que toute l'Europe et une grande partie de l'Amérique le croient. Cela montrerait, en même temps, qu'il a fait et qu'il fait chaque jour plus que ce qu'on pourrait attendre de n'importe quel général dans le monde, dans les mêmes circonstances, et que je pense qu'il est la seule personne appropriée (à l'exception de personne qui soit ou serve en Amérique) par sa capacité naturelle et acquise, sa bravoure, son bon sens, sa droiture et son honnêteté, pour maintenir l'esprit de l'armée et du peuple, et que je le considère comme le seul défenseur de la cause de son pays. Voilà ce que je me suis cru obliger de dire sur ce point. Je ne peux que souhaiter, à titre personnel, qu'il prenne davantage sur lui et qu'il se fie davantage à son excellent jugement qu'aux conseils, mais cela m'éloigne de ma reflexion.<sup>206</sup>

À titre de comparaison, il peut être intéressant de citer un patriote incontestable et un enthousiaste de la cause américaine, Christopher Marshall, qui, écrivant dans son journal le 28 décembre 1777, doit paraphraser la célèbre complainte de David sur la défaite du roi Saül, pour exprimer ses sentiments concernant le faible état de la cause américaine pendant l'hiver de Valley Forge :

28ème. Nos affaires présentent un aspect très sombre. Une grande partie de notre armée a pris ses quartiers d'hiver ; ceux qui sont dans le camp manquent de culottes, de chaussures, de bas et de couvertures, et d'après le compte rendu d'hier, ils manquaient de farine, alors qu'ils se trouvent dans un pays d'abondance ; nos fermiers ont leurs granges et leurs baraques pleines de grain ; des centaines de barils de farine gisant sur les rives de la Susquehannah périssent faute d'avoir pris soin de les mettre à l'abri des intempéries et du danger d'être emportés en cas de crue de la rivière ; cinquante wagons de tissu et de vêtements prêts à porter pour les soldats dans le magasin du Clothier General à Lancaster ; (Je dis cela d'après la demande faite par John Mease au président il y a quelques jours, lorsque l'on s'attendait à ce que l'ennemi vienne par ici, pour obtenir le nombre de chariots nécessaires pour emporter ces magasins) ; nos ennemis se délectant dans des bals, accompagnés de tous les degrés de luxe et d'excès dans la ville ; se déchaînant et utilisant sans raison nos maisons, nos ustensiles et nos meubles ; tout cela (et) un nombre incalculable d'autres abus que nous subissons de la part de cette poignée de bandits, au nombre de six à sept mille hommes, dirigés par ce monstre de rapine, le général Howe. Ajoutez à cela leurs fréquentes excursions autour de la ville et brûlent ce qu'ils veulent, pillent les hommes et les femmes, volent les

garçons de plus de dix ans, déflorent les vierges, conduisent dans la ville pour leur usage des troupeaux de bovins, de moutons (et) de porcs ; de la volaille, du beurre, de la farine, de la viande, du cidre, des meubles et des vêtements de toutes sortes, chargés sur nos propres chevaux. Tout cela est fait à la vue de nos généraux et de notre armée, qui ne se soucient pas de nous, mais qui consultent soigneusement l'endroit où ils iront passer l'hiver dans la joie, les jeux et les festivités. Ne dites pas cela en France ou en Espagne ! Ne le publiez pas dans les rues de Londres, de Liverpool ou de Bristol, de peur que les gens peu scrupuleux ne s'en réjouissent et ne crient de joie en disant : "L'Amérique est à nous, car les rebelles sont démoralisés et ont peur de nous combattre plus longtemps". O Américains, où est donc votre vertu ? O Washington, où est votre courage ?"<sup>207</sup>

L'intérêt paternel de Washington pour le jeune La Fayette et la loyauté absolue de ce dernier envers le commandant étaient bien connus. C'est par une tentative de déstabilisation de cette relation que les ennemis de Washington tentèrent de le frapper. Le Conseil de guerre, sous la présidence du général Gates, propose l'invasion du Canada sans consulter le commandant en chef, en désignant comme chefs de l'expédition les généraux La Fayette, Conway et Stark. Washington n'a entendu parler de ce plan que par une lettre de Gates lui demandant de transmettre les ordres ci-joints à La Fayette. Les instructions étaient que La Fayette devait se rendre à Albany, prendre le commandement de 2500 hommes rassemblés là, envahir le Canada pour susciter une révolte parmi les Canadiens français, et si cela s'avérait impossible, détruire les forts et les navires avant de se retirer dans le pays de l'Hudson. L'expédition devait partir en février - dans les neiges canadiennes !<sup>208</sup>

Washington ravalà sa fierté et se plia aux directives du Conseil de guerre. La Fayette est assez malin pour voir dans l'offre flatteuse d'un commandement une tentative de l'éloigner de Washington. Il refuse donc la commission à moins de servir sous les ordres de Washington et de lui rendre compte directement. De plus, il s'oppose à ce que Conway soit le commandant en second, exigeant McDougall ou de Kalb ; lorsque le premier se retire pour cause de maladie, de Kalb devient le commandant en second et Conway le troisième. La Fayette, avec l'assurance qui le caractérise, lance un ultimatum au Congrès : si ses conditions ne sont pas acceptées, il retournera en France, emmenant avec lui tous les officiers français, y compris les ingénieurs dont il a tant besoin - le Congrès cède.<sup>209</sup>

Le 8 février 1778, La Fayette entame son périple de quatre cents milles vers Albany, où il arrive le 17 février, tandis que de Kalb le suit quelques jours plus tard. Conway, qui avait précédé La Fayette, lui annonça que cette incursion au Canada était impossible car il n'y avait ni les soldats ni les provisions nécessaires. L'affaire est un fiasco, qui n'apporte aucune gloire à La Fayette ou à de Kalb, mais plutôt le ridicule et la détresse. Lorsqu'il est devenu évident que le projet était absolument impossible, le Congrès a annulé l'expédition le 2 mars, en félicitant La Fayette pour son zèle et sa prudence. Le 13 mars 1778, Washington est autorisé à rappeler La Fayette et de Kalb ; après leur départ, Conway reste aux commandes à Albany. On peut se demander, avec de Kalb, si les commanditaires de cette expédition canadienne étaient des traîtres ou des ignorants ?<sup>210</sup>

Une petite scène caractéristique a eu lieu la veille du départ de de Kalb. Conway avait protesté contre la nomination de de Kalb à un poste de général de division, répandant des rumeurs sur son manque de loyauté envers la cause américaine ; il n'y avait donc pas de lien amical entre les deux hommes. A un moment donné, Lafayette s'est absenté d'Albany pendant une journée, après quoi Conway a donné des ordres ; Gates a envoyé par l'intermédiaire de Conway la résolution du Congrès rappelant Lafayette et de Kalb, tout en plaçant Conway à la tête d'Albany. Comme preuve de sa succession au commandement, il cita la lettre de Gates. De Kalb, qui n'a pas encore reçu d'ordres de Washington, considère que la lettre du président du Conseil de guerre n'est pas un ordre ; il affirme fermement que son rang supérieur lui donne droit au commandement en l'absence du marquis. Quels que soient les grades qu'ils aient pu occuper en France, dans l'armée américaine, tous deux étaient des généraux de division, mais de Kalb avait une ancienneté certaine. Le baron, comme il l'écrit plus tard à de Broglie avec un amusement tranquille, maintient sa position "avec plus de chaleur et d'obstination que je ne l'aurais fait contre aucun autre en une autre occasion."<sup>211</sup>

Dans une lettre à Washington, datée du 25 mars 1778, La Fayette parle avec amertume des promoteurs de l'expédition canadienne, et avec ironie de Conway :

Combien j'ai été heureux de recevoir la faveur de votre Excellence pour le dixième jour. J'espère que vous serez convaincu par la connaissance de ma vive affection pour vous. Je suis très sensible à cette bonté qui cherche à dissiper mes craintes sur cette ridicule expédition de Conway. Nous savons actuellement quel était le but de l'honorables conseil, et pour quel projet trois ou quatre hommes ont précipité le pays dans une grande dépense, et risqué la réputation de notre armée et la perte de plusieurs centaines d'hommes, si le général, votre ami qui a été fourvoyé, avait été aussi téméraire et aussi insensé qu'ils semblent l'avoir prévu. O liberté américaine ! Que deviendras-tu si tu es entre de telles mains ?

J'ai reçu du Conseil, une lettre et une résolution du Congrès, par lesquelles vous avez l'ordre de nous rappeler, moi et le baron de Kalb, dont la présence est jugée absolument nécessaire à votre armée. Je crois que celle du général Conway est absolument nécessaire à Albany, et il a reçu l'ordre d'y rester, ce à quoi je ne m'oppose pas, car il n'y aura peut-être rien d'autre à faire dans ce quartier que quelques disputes entre Indiens et Tories. Cependant, vous savez que j'ai écrit au Congrès, et dès que cette demande sera acceptée, je laisserai à Conway le commandement de ces quelques régiments, et je rejoindrai immédiatement mon respectable ami ; mais jusqu'à ce que je reçoive de vous des instructions pour quitter cet endroit, je resterai, en tant que puissant commandant en chef, comme si le Congrès n'avait jamais décidé que ma présence était absolument nécessaire pour la grande armée.<sup>212</sup>

L'issue de l'expédition canadienne fut une telle humiliation pour le général Conway que le 22 avril 1778, il envoya à nouveau une démission au Congrès qui, cette fois, fut acceptée. Mais les reproches résultant de la "cabale" ne sont pas encore terminés. Pour des outrages répétés aux officiers américains de la part

de Conway, celui-ci est provoqué en duel par le général Cadwalader, un admirateur de Washington. Il a lieu le 4 juillet 1778, près de Philadelphie, avec pour résultat que Conway reçoit une balle dans la bouche. "J'ai arrêté cette satanée bouche menteuse depuis un moment", expliqua Cadwalader. S'attendant à ce que sa blessure soit fatale, Conway envoie des excuses à Washington, "mais manquant de sentiment dramatique, il n'est pas mort." Il retourna en France, où il s'éleva au rang de maréchal de camp, puis devint gouverneur de la colonie de Pondichéry, pour gouverner les Hindous.<sup>213</sup>

Le lendemain de son *brouhaha* avec Conway, le 29 mars 1778, de Kalb quitte Albany pour rejoindre l'armée de Washington. Il descend l'Hudson jusqu'à New Windsor, puis tourne vers l'ouest à travers New York et la Pennsylvanie jusqu'à Lancaster, où il se repose un peu, rendant visite à ses amis le Dr Phile et la famille Marshall. Il atteint Valley Forge à temps pour prendre part à la célébration de l'alliance défensive et offensive entre la France et les États-Unis ordonnée par Washington le 6 mai 1778.

Beaucoup plus tard, dans une lettre à sa femme datée du 18 juillet 1779, de Kalb parle de son parcours de guerre américain avec une certaine perplexité :

Il est étrange que depuis deux ans que je suis en service ici, constamment avec l'armée, les troupes sous mon commandement (et j'ai toujours eu des divisions très fortes) n'aient pris part à aucune bataille ou engagement, et que moi-même, pour ainsi dire, je n'aie pas vu partir un canon. Si j'étais vantard, je pourrais ajouter que depuis que je suis avec l'armée, l'ennemi a eu très peu de succès, et qu'il a peur de nous attaquer parce qu'il sait que je suis ici ; mais la coïncidence est vraiment singulière.<sup>214</sup>

Il y avait bien sûr de bonnes raisons pour que de Kalb ne se retrouve pas sous le feu de l'ennemi jusqu'à sa mort courageuse sur le champ de bataille de Camden, le 16 août 1780. La guerre révolutionnaire était une guerre de mouvements et de contre-mouvements, plutôt que de grandes batailles comme celles de la guerre de Sept Ans ou de notre propre guerre civile. De plus, comme la flotte britannique était attaquée par les flottes françaises, il y avait beaucoup moins de combats sur terre. De Kalb n'a reçu sa commission dans l'armée américaine qu'après les engagements de Brandywine et Germantown, et il était très gravement malade au moment de la bataille de Monmouth, le 28 juin 1778.

Avec sa division, de Kalb passe la majeure partie des années 1778 et 1779 dans le New Jersey et la région de l'Hudson. Du 15 décembre 1777 à mai 1778, il établit son quartier général d'hiver à Valley Forge, à l'exception des semaines consacrées à la futile expédition canadienne, du 16 février 1778 à la fin avril de la même année. Il campe à White Plains en juillet 1778 et se rend à Fishkill le 16 septembre, où il reste jusqu'en novembre. Le 24 novembre, il se rend à Newburg sur l'Hudson, puis à Smith's Clove sur la rive ouest de la rivière. Il passe une partie de l'hiver à Philadelphie, puis le 30 mars 1779, il campe à Middlebrook. De là, il retourne à Smith's Clove, puis à Buttermilk Falls, près de West Point, dans la région de l'Hudson. Le 26 novembre 1779, il marche vers Morristown, dans le New Jersey, où il subit un autre hiver rigoureux, pire encore que celui de Valley Forge. Au printemps de la même année, il est placé au commandement de l'armée du Sud, qui ne rencontre l'ennemi que le 16 août 1780, à la bataille de Camden, en Caroline du Sud, où de Kalb rencontre héroïquement sa chance de gagner la gloire.<sup>215</sup>

## CHAPITRE XII

### VALLEY FORGE

Valley Forge, comme tous les écoliers le savent, représente l'épitomé de la souffrance amère de l'armée de Washington. Le général lui-même l'a résumé en une phrase imagée : "On aurait pu suivre l'armée de White Marsh à Valley Forge à la trace du sang sur leurs pieds."<sup>216</sup> Mais il est également vrai que Valley Forge a marqué le tournant de la guerre d'Indépendance. Les hommes affamés, gelés, en lambeaux et pieds nus qui y sont arrivés découragés en décembre, sont repartis disciplinés et confiants dans la victoire au mois de juin suivant.

Le choix de cet endroit inhospitalier pour les quartiers d'hiver était un compromis, et comme la plupart des compromis, pas une bonne solution. À d'autres inconvénients s'ajoute un raid des Britanniques en septembre 1777, au cours duquel la forge a été complètement détruite, les maisons brûlées, le magasin contenant des milliers de barils de farine, d'énormes réserves de haches, de pelles et de fers à cheval pillés. C'est pourquoi cet endroit ne semble pas avoir été pris en considération lors des premières discussions sur l'endroit où l'armée devait passer l'hiver.

Les difficultés de Washington apparaissent de manière flagrante à la lecture de la lettre du 2 décembre 1777 adressée à son ami et assistant proche, Joseph Reed. Il semble presque pitoyable que Washington, après d'interminables discussions avec ses généraux, cherche des conseils et un soutien auprès d'un homme dont le jugement et l'opinion soutiendraient, espérait-il, son propre choix - qui était visiblement un Lancaster - Ligne de lecture :

Cher Monsieur : Si vous pouvez me permettre de vous voir aujourd'hui, je vous en serai reconnaissant. Je suis sur le point de fixer les cantonnements d'hiver de cette armée et je trouve tant d'objections capitales à chaque solution proposée que je suis extrêmement embarrassé, non seulement par les conseils qui m'ont été donnés, mais aussi par mon propre jugement, et je serais très heureux de connaître vos sentiments sur le sujet, sans perte de temps. Dans l'espoir de vous voir, j'ajouterais seulement que de Reading à Lancaster inclus est le sentiment général, tandis que Wilmington et ses environs ont de puissants défenseurs. Ceci, cependant, est mentionné sous la rose ; car je suis convaincu, à mon avis, que si l'ennemi croyait que nous avons cet endroit en vue, il s'en emparerait immédiatement.<sup>217</sup>

Il y a une note de bas de page à la lettre énumérant trois avis différents : premièrement, une ligne de la rivière Schuylkill à Bethlehem ; deuxièmement, une ligne de Reading à Lancaster ; troisièmement, Wilmington, Delaware. Six généraux, Greene, La Fayette, Armstrong, Smallwood, Wayne et Scott en faveur de Wilmington ; neuf, Sullivan, de Kalb, Maxwell, Knox, Poor, Muhlenberg, Varnum, Weedon et Woodford pour la ligne Lancaster-Reading ; Lord Stirling pour la Grande Vallée ; du Portail et Irvine pour une position forte, et Pulaski pour une campagne d'hiver. De manière caractéristique, l'avis de de Kalb mettait l'accent sur le bien-être des soldats et sur une stratégie saine :

Au camp, le 1er décembre 1777

Le repos, le recrutement et l'habillement étant des plus nécessaires à l'armée, je suis d'avis que le fait de prendre des quartiers d'hiver à Wilmington, presque derrière l'ennemi, ne répondra pas à l'objectif, car à chaque mouvement que l'ennemi fera en remontant la rivière Schuylkill, nous devrons suivre ses déplacements ou être coupés de nos réserves de forces pour combattre, que cela nous convienne ou non. Je crains que cette position n'entraîne nécessairement une campagne d'hiver.

Il me semble, à moins que Son Excellence ait de très fortes raisons de maintenir l'État du Delaware et une partie du comté de Chester, que l'on pourrait s'attendre à plus de tranquillité et de sécurité de Lancaster à Reading.<sup>218</sup>

Mais après avoir pesé le pour et le contre et écouté les avis lors de longues réunions d'état-major, ce n'est pas Washington qui choisit Valley Forge. La décision lui fut retirée par le Conseil exécutif de Pennsylvanie, qui envoya une lettre au Congrès exigeant que l'armée soit maintenue dans un rayon de vingt ou trente miles autour de Philadelphie ; en fait, il fut posé comme ultimatum que si cela n'était pas fait, la Pennsylvanie retirerait toute aide, y compris les hommes et les fournitures, à l'armée.<sup>219</sup> Wayne, un Pennsylvanien, suggère alors Valley Forge " pour protéger ce pays contre les horribles rapines et dévastations d'un ennemi sans scrupules ".<sup>220</sup> Mais le comté de Chester avait déjà été dépouillé, d'où, remarque cyniquement Rupert Hughes, "Il est douteux qu'un endroit ait pu être sécurisé où les approvisionnements étaient plus difficiles à obtenir qu'à Valley Forge."<sup>221</sup>

Les historiens qui écrivent sur de Kalb utilisent des épithètes telles que « grincheux », « irritable », « mélancolique », « morose », « critique », « pas toujours de bonne humeur », « le vétéran français aguerri et sardonique », et ainsi de suite, créant ainsi une image de lui basée en grande partie sur ses remarques concernant Valley Forge. Si ses propos acerbes lors des quartiers d'hiver doivent le faire passer pour un homme de mauvaise humeur, beaucoup d'autres officiers méritent la même épithète, car on pourrait demander si un homme qui a vu Valley Forge a-t-il encore son âme ? En particulier de Kalb, qui avait été assistant de l'intendant général pendant la guerre de Sept Ans !

Varnum s'est exprimé avec beaucoup d'amertume sur le site choisi : "Dès le début, j'ai considéré cette situation avec horreur ! Il est sans précédent dans l'histoire de l'humanité d'établir des quartiers d'hiver dans un pays délabré et sans le moindre ravitaillement."<sup>222</sup>

Le 19 décembre 1777, l'armée avait fait sa marche difficile vers les collines mornes et balayées par les vents, à dix-huit miles au nord de Philadelphie. Le jour de Noël, de Kalb écrit à son ami, le comte de Broglie, au sujet des quartiers d'hiver dans une région qu'il a traversée à plusieurs reprises :

Le 19 octobre, l'armée a atteint cette région sauvage et boisée, certainement l'un des districts les plus pauvres de la Pennsylvanie ; le sol est pauvre, non cultivé et presque inhabité, sans fourrage et sans provisions ! C'est ici que nous allons prendre nos quartiers d'hiver, c'est-à-dire nous coucher dans des cabanes, généraux et simples soldats, pour recruter, nous rééquiper et nous préparer à l'ouverture de la prochaine campagne, tout en protégeant le pays contre les incursions hostiles. La question a fait l'objet de longs débats au sein du conseil de guerre. Elle a été discutée en long et en large - une mauvaise pratique à laquelle ils sont habitués ici - et les bons conseils n'ont pas été suivis. L'idée d'hiverner dans ce désert ne peut avoir été mise dans la tête du général commandant que par un spéculateur intéressé ou un homme mécontent. Des moyens ont été trouvés pour impliquer le Congrès, qui a la manie de se mêler d'affaires qu'il ne comprend pas et ne peut pas comprendre, étant donné qu'il ignore tout de la localité.<sup>223</sup>

L'éminent ingénieur français Duportail, l'un des quatre engagés par Franklin, est choqué par les conditions de vie dans l'armée. À son arrivée, le 12 novembre 1777, il écrivit au ministre français de la Guerre, Vergennes : "Le peuple est tel qu'il se meut sans ressort ni énergie, sans passion pour la cause

dans laquelle il est engagé et dans laquelle il ne suit que ce que lui indique la main qui le met en mouvement. Il y a cent fois plus d'enthousiasme dans un café de Paris que dans les treize colonies réunies.<sup>224</sup>

Le logement parmi les collines arides était un projet de première importance. Dans les ordres généraux du 18 décembre 1777, Washington donne les détails pour la construction des huttes.

Les huttes des soldats doivent avoir les dimensions suivantes : quatorze par seize chacune, les côtés, les extrémités et les toits faits de rondins, et le toit rendu étanche avec des dalles fendus, ou d'une autre manière ; les côtés rendus étanches avec de l'argile, une cheminée faite de bois et fixée avec de l'argile à l'intérieur sur une épaisseur de dix-huit pouces, cette cheminée devant être à l'arrière de la hutte ; la porte devant être à l'extrémité la plus proche de la rue ; les portes devant être faites de dalles de chêne fendu, à moins que des planches puissent être obtenues. Les murs latéraux auront une hauteur de six pieds et demi. Les cabanes des officiers formeront une ligne à l'arrière de celles des troupes ; une cabane sera accordée à chaque officier général, une à l'état-major de chaque brigade, une aux officiers de campagne de chaque régiment, une à l'état-major de chaque régiment, une aux officiers commissionnés de deux compagnies, et une à tous les douze officiers non commissionnés et soldats.

Pour encourager l'industrie et l'art, le général promet de récompenser par une prime de dix dollars celui qui, dans chaque régiment, achèvera le travail de la manière la plus rapide et la plus soignée. Et comme il y a lieu de croire que les planches pour les couvertures pourraient être rares et difficiles à obtenir, il offre cent dollars à tout officier ou soldat qui, de l'avis de trois messieurs qu'il nommera juges, substituera une autre couverture qui pourra être moins chère et plus rapide à fabriquer et qui répondra à tous égards au besoin.<sup>225</sup>

Cependant, malgré l'incitation financière, aucune invention de ce genre ne fut réalisée. Les huttes rudimentaires étaient naturellement pleines de courants d'air, les sols n'étaient généralement que de la terre battue, les foyers, dépourvus de cheminées adéquates, remplissaient les huttes de fumée, de sorte que les soldats préféraient souvent passer leur temps de sommeil à l'extérieur des huttes, autour de grands feux allumés jour et nuit. L'adjudant de De Kalb, Dubuysson, trouva une grotte et y vécut. De toute façon, il y avait du bois en abondance, le service de l'intendance et l'économat n'y étant pour rien ! Aussi misérables que soient ces quartiers d'habitation, leur construction fut longue - ce n'est que le 8 février 1778, soit environ trois semaines après l'arrivée de l'armée, que Washington signale que "la plupart des hommes se trouvent dans des huttes en bon état ". La Fayette les qualifiait de "pas plus gaies que des cachots".<sup>226</sup> De Kalb a écrit à de Broglie :

Les misérables mesures que nous construisons dans ces mornes montagnes sont donc très loin de mériter l'honorable désignation de quartiers d'hiver. Il n'y a pas de maisons, même pour les généraux. Je veillerai personnellement à l'édification de mon château afin qu'il soit le moins mal construit possible.<sup>227</sup>

Plus tard, tous les généraux ont bénéficié d'un meilleur logement. Greene a écrit sur le même ton : "Nous allons tous dans des huttes en rondins, une vie douce après une campagne fatigante."<sup>228</sup>

Concernant le manque de vêtements pour les soldats, Washington écrivit amèrement au président du Congrès le 23 décembre 1777 (parlant des membres du Congrès qui insistaient pour une campagne d'hiver) :

Je peux assurer à ces messieurs qu'il est beaucoup plus facile et moins pénible de s'attirer des reproches dans une pièce confortable au coin d'un bon feu que d'occuper une colline froide et morne et de dormir sous le gel et la neige sans vêtements ni couvertures ; cependant, bien qu'ils semblent avoir peu de sentiment pour le soldat nu et en détresse, j'ai surabondamment pitié d'eux, et je plains de toute mon âme ces misères qu'il n'est ni en mon pouvoir de soulager ni d'empêcher.<sup>229</sup>

« L'armée est plus mal lotie que les recrues de Falstaff, il n'y a pas une chemise entière par brigade » a déclaré Wayne.<sup>230</sup>

Si même les vêtements et la nourriture avaient été fournis, Valley Forge n'aurait pas été aussi notoire, et bien sûr, les départements de l'intendance et de l'économat étaient à blâmer. Le 7 novembre, le général Thomas Mifflin démissionne de son poste de quartier-maître à un moment très malheureux, quinze jours avant la marche vers Valley Forge. Aussi incroyable que cela puisse paraître, il ne fut pas remplacé avant mars. De Kalb exprime son dégoût face à cette situation :

Je ne sais pas ce qui se fait au département de l'habillement, mais il est certain que la moitié de l'armée est nue et que presque toute l'armée va pieds nus.<sup>231</sup> Pendant que l'armée souffrait du manque de chaussures, etc., ... des tonneaux de chaussures, de bas et de vêtements se trouvaient à différents endroits sur la route et dans les bois, gisant et périssant faute d'équipes et d'une gestion adéquate.<sup>232</sup>

La Fayette, qui a l'habitude de voir les choses en rose, écrit :

Les malheureux soldats manquaient de tout ; ils n'avaient ni manteaux, ni chapeaux, ni chemises, ni chaussures ; leurs pieds et leurs jambes gelaient jusqu'à devenir noirs et il était souvent nécessaire de les amputer. L'armée restait fréquemment des jours entiers sans provisions, et la patience et l'endurance des soldats et des officiers étaient un miracle que chaque instant semblait renouveler.<sup>233</sup>

Aussi triste que soit la condition des infortunés soldats, il y avait toujours des hommes cupides désireux de profiter de leur situation. Un " major hautain Samuel Hay " écrivit à son colonel : "La plupart des gens préfèrent prendre une couverture à un soldat à moitié prix plutôt que de lui en laisser une au double de sa valeur. Le diable en aura encore la moitié."<sup>234</sup> De Kalb écrit : " Je ne doute pas que les fournisseurs gagnent cinquante pour cent sur chaque contrat, sans parler des autres fraudes, dont l'énumération serait interminable. "<sup>235</sup> Parmi ces derniers, bien sûr, de nombreux fermiers des environs préfèrent vendre leurs produits aux Britanniques à Philadelphie contre de l'or plutôt que d'accepter le papier-monnaie de l'armée.

Dans une longue lettre au Comité de la Conférence, Washington fait état le 29 janvier 1778, parmi d'autres points, de ce qui suit :

Parmi les causes complexes de plaintes dans cette armée, aucune ne semble avoir pris plus de place, ni avoir provoqué un mécontentement plus général que la distribution généreuse des grades. Aucune erreur ne peut être plus pernicieuse que celle de distribuer les grades avec une main trop généreuse. Ses inconvénients sont manifestes. Elle en diminue la valeur et la splendeur, la dégrade dans une certaine mesure jusqu'au mépris, engendre jalouses et animosités, et supprime l'une des plus puissantes incitations à l'émulation.<sup>236</sup>

De Kalb est plus précis dans une lettre écrite à de Broglie le jour de Noël 1777, de Valley Forget :

En plus de cela, il y a une série d'officiers très coûteux et totalement superflus. Chaque brigade a son commissaire aux vivres, son quartier-maître, son chef de chariot, son commissaire au fourrage, et chacun d'eux a ses adjoints. Chaque général, encore, a droit à un commissaire spécial de subsistance et à trois commissaires de fourrage. Tous ces hommes sont des officiers et n'ont rien à faire. Mon forgeron est un capitaine !... On peut accoster comme colonel tout homme qui me parle avec familiarité ; les officiers d'un rang inférieur sont invariablement plus modestes. En un mot, l'armée regorge de colonels.<sup>237</sup>

La question de l'approvisionnement en nourriture est tout aussi sombre. De Kalb a donné libre cours à ses sentiments concernant l'économat dans sa lettre du jour de Noël : "Cela fait à peine six jours que nous sommes ici, et nous souffrons déjà du manque de tout. Les hommes n'ont ni viande ni pain depuis quatre jours, et nos chevaux restent souvent des jours entiers sans fourrage. Que ferons-nous lorsque les routes seront plus mauvaises et la saison plus rigoureuse ?"<sup>238</sup>

Le général Varnum rapporte à Washington des conditions presque incroyables :

Valley Forge, 22 décembre 1777. Selon le dicton de Salomon, la faim peut briser un mur de pierre. C'est donc une circonstance très agréable pour la division sous mon commandement qu'il y ait une probabilité qu'ils marchent. Trois jours consécutifs, nous avons été privés de pain. Deux jours nous avons été entièrement sans viande. Il n'y en a pas chez les commissaires. Chaque fois que nous nous procurons du bœuf, il est d'une qualité si mauvaise qu'il ne constitue qu'un pauvre succédané de nourriture. Les hommes doivent être approvisionnés ou ils ne peuvent être commandés.<sup>239</sup>

Dans de telles conditions, il n'est pas surprenant que Washington ait rapporté au Congrès que, le 22 décembre, le manque de nourriture avait provoqué "une dangereuse mutinerie" qui fut réprimée avec difficulté ; il n'y avait dans le camp « pas un seul sabot de quelque sorte que ce soit à abattre et pas plus de vingt-cinq barils de farine".<sup>240</sup> Le "Firecake", c'est-à-dire une pâte de farine cuite sur des pierres chaudes, était le régime commun. Le Dr Albigense Waldo écrit dans son journal le 21 décembre 1777 :

Je souhaite de tout cœur être chez moi ; ma peau et mes yeux sont presque altérés par la fumée continue. Ce soir, un cri général traverse le camp parmi les soldats : " Pas de

viande ! Pas de viande !" Les vallées lointaines font écho à ce son mélancolique, "Pas de viande ! Pas de viande !", imitant le bruit des corbeaux et des hiboux qui font aussi partie de cette musique confuse. "Qu'avez-vous à manger, les garçons ?" "Rien d'autre que du Firecake et de l'eau, monsieur !" Le soir, "Messieurs, le souper est prêt." "Quel est votre souper, les gars ?" "Du Firecake et de l'eau, monsieur."

22 décembre. J'ai eu très froid et j'étais mal à l'aise la nuit dernière - mes yeux sont sortis de leur orbite comme des yeux de lapin, à cause du grand froid et de la fumée. "Qu'avez-vous pour votre petit-déjeuner, les gars ?" "Du Firecake et de l'eau, monsieur." Que le Seigneur fasse en sorte que nos commissaires d'achats puissent vivre de Firecake et d'eau jusqu'à ce que leurs tripes gavées soient transformées en carton."<sup>241</sup>

Le 16 février 1778, Washington écrivit au gouverneur Livingston de New Jersey :

Monsieur: J'ai eu l'honneur de vous écrire il y a un jour ou deux et de vous transmettre une lettre du Comité du Congrès maintenant au camp, contenant une représentation de la détresse alarmante actuelle de l'armée faute de provisions; ils nous pressent avec la violence la plus alarmante et menacent de telles conséquences funestes à moins que les mesures les plus vigoureuses ne soient prises pour apporter un remède immédiat, que j'ai jugé bon d'envoyer à M. Tilghman, au cas où un accident serait arrivé à ces lettres, pour donner vous donner une image juste de notre situation, et avec votre aide et votre concours, je prendrai les mesures les plus efficaces pour ravitailler rapidement, quoique temporairement, les magasins qui ont été installés dans votre État. J'ai l'honneur, etc.<sup>242</sup>

Auparavant, le général Jedediah Huntington avait écrit au général Pickering :

J'ai reçu l'ordre de tenir ma brigade prête à marcher ; combattre sera de loin mieux que mourir de faim ; ma brigade n'a plus de provisions et le commissaire de brigade ne peut pas se procurer de viande. Cela s'est déjà produit à plusieurs reprises auparavant, bien que l'échec ait généralement porté sur la farine. Je suis extrêmement malheureux d'être le porteur de plaintes auprès du quartier général. J'ai utilisé tous les arguments que mon imagination pouvait inventer pour faciliter la vie des soldats, mais je désespère de pouvoir le faire encore longtemps.<sup>243</sup>

C'est peut-être Gouverneur Morris, horrifié par ce dont il a été témoin à Valley Forge, qui s'est exprimé le plus vivement : "Une armée de squelettes apparaît sous nos yeux, nus, affamés, malades, découragés".<sup>244</sup>

Il convient de noter que les soldats supportent leur sort avec courage, malgré le manque de nourriture et de vêtements. Le Dr Waldo remarqua à propos de leur moral : "Si les soldats avaient de la nourriture et du rhum en abondance, je crois qu'ils prendraient Tophet d'assaut".<sup>245</sup> De Kalb écrit à de Broglie : "Quelle tristesse que des troupes d'une telle excellence et d'un tel zèle soient si peu épargnées et si mal dirigées."<sup>246</sup>

Le général Greene écrit à Washington le 3 octobre 1776 : "Nous ne voulons rien d'autre que de bons officiers pour constituer une aussi bonne armée que celle qui n'a jamais marché sur le terrain. Nos hommes sont bien meilleurs que leurs officiers."<sup>247</sup>

Du côté de l'ennemi, on trouve des témoignages similaires dans des lettres écrites par un major hessois à son supérieur en Allemagne : "Les Américains sont audacieux, inflexibles et intrépides - et en aucun cas conquis."<sup>248</sup>

De Kalb se plaint amèrement du manque de considération des officiers envers les hommes :

L'autre jour, lorsque j'ai été relevé de mes fonctions d'officier du jour, mon successeur m'a demandé si j'avais organisé une parade. J'ai répondu que je ne devais jamais augmenter inutilement les ennuis des soldats, ni les garder sous les armes pour rien. Car il fait très froid depuis un mois, et le rassemblement ainsi que la montée de la garde se font si lentement qu'ils prennent généralement deux heures. Mon camarade répondit qu'il avait fait venir tous les tambours et qu'il avait l'intention de faire une grande parade.<sup>249</sup>

Il n'est pas surprenant que de Valley Forge, de Kalb écrive à de Broglie, avec qui il avait servi dans des conditions très différentes lors des guerres européennes, et qui était toujours son officier supérieur : "Tout ici se combine pour m'inspirer du dégoût. Au moindre signe de votre part, je retournerai chez moi."<sup>250</sup> C'était un sentiment très naturel, qui touchait même le jeune et enthousiaste La Fayette : "Le porteur de cette lettre, écrit-il à Mme de La Fayette le 6 janvier 1778, de Valley Forge, vous décrira l'agréable résidence que j'ai choisie de préférence au bonheur d'être avec vous, avec tous mes amis, au milieu de toutes les jouissances possibles ; en vérité, mon Amour, ne croyez-vous pas qu'il faut des raisons puissantes pour porter une personne à faire un tel sacrifice ? Tout se combine pour me pousser à partir, l'honneur seul me dit de rester."<sup>251</sup>

Dans une lettre du 30 mars 1778, d'Albany, où La Fayette et lui s'étaient rendus pour leur expédition avortée visant à gagner le Canada à la cause -de Kalb dit à sa femme qu'il lui a écrit régulièrement, mais qu'il n'a pas eu de nouvelles d'elle depuis plus d'un an. Se porte-t-elle bien, elle et les enfants ? A-t-elle entrepris le voyage en Allemagne (où leur fils aîné fréquente une école militaire) ? Il pose encore de nombreuses questions sur la gestion du patrimoine, etc. et termine la lettre : "Adieu, ma chère, je ne puis vous exprimer l'inquiétude que votre silence me cause, ni combien je désire revenir auprès de vous. Il faut toutes les raisons qui m'ont fait entreprendre ce voyage pour résister à la tentation de rentrer chez moi."<sup>252</sup> Mais il est resté.

Dans son rapport sur les officiers à Washington, Greene déclara à son supérieur que cela lui faisait le plus grand mal "d'entendre les murmures et les plaintes des officiers concernant le manque de motivations. Ils disent qu'ils sont exposés à la rigueur de l'hiver, soumis à de durs travaux, et qu'ils n'ont rien d'autre à manger que du pain et du bœuf, matin, midi et soir". Si les officiers se plaignent plus que les soldats, c'est qu'ils ressentent davantage leurs privations. Leurs familles, elles aussi, étaient généralement habituées à un niveau de vie plus élevé et trouvaient qu'elles ne pouvaient pas vivre avec le peu d'argent de la solde des officiers. Le 27 décembre, cinquante officiers de la division de Greene

démissionnèrent pour cette raison. Lorsqu'on lui montre les lettres de supplication des épouses de ces hommes, que peut dire Greene ? L'inflation fait grimper les prix en flèche et pousse les soldats au désespoir. Le Congrès doit faire quelque chose pour soulager la détresse des officiers, déclare Greene, ou Washington aura une armée sans chef.<sup>253</sup>

De Kalb donne quelques détails sur la vie avec la solde d'un officier :

Je n'ai jamais mentionné le sujet de ma solde, car je n'en sais rien. Je ne peux pas dire si elle s'élève à cent cinquante ou deux cents dollars par semaine, ou plus, mais elle devrait courir depuis juillet dernier. La somme semble importante, mais les chevaux sont excessivement chers à cet endroit, et toutes les nécessités sont tellement au-dessus du prix ordinaire, que le mieux que je puisse espérer est d'éviter une perte. Je suis le seul général qui pratique l'économie et limite sa table à ce qui est le plus nécessaire. Néanmoins, au dernier camp, j'ai dû payer à mon fournisseur de lait et de beurre deux cent quarante-deux francs pour la consommation de deux semaines. D'ailleurs, la paie se fait en papier-monnaie, sur lequel il y a une perte de quatre cents pour cent en l'échangeant contre de l'argent. Personne ne doit donc servir par intérêt.<sup>254</sup>

Alors que les officiers américains avaient leur "cabale de Conway", de Kalb pouvait faire état de chamailleries et de calomnies similaires de la part des officiers français à Valley Forge :

Dans l'ensemble, j'ai des difficultés à supporter dont vous ne pouvez avoir la moindre idée. L'un de ces problèmes est la jalousie mutuelle de presque tous les officiers français, particulièrement à l'encontre de ceux qui ont un rang plus élevé que les autres. Les gens ne pensent à rien d'autre qu'à leurs incessantes intrigues et médisances. Ils se détestent comme des ennemis acharnés et s'efforcent de se nuire mutuellement chaque fois que l'occasion se présente. J'ai renoncé à leur société et je les vois très rarement. La Fayette est la seule exception ; je l'ai toujours rencontré avec la même cordialité et le même plaisir. C'est un excellent jeune homme, et nous sommes de bons amis. Il serait à souhaiter que tous les Français qui servent ici fussent aussi raisonnables que lui et moi. La Fayette est très aimé ; il est dans les meilleurs termes avec Washington ; tous deux ont tout lieu d'être satisfaits de ma compagnie.<sup>255</sup>

Un volume pittoresque intitulé *The History of Valley Forge*, par Henry Woodman, écrit en 1850, d'abord sous la forme de lettres adressées à des journaux locaux, apporte un éclairage considérable sur la personnalité de de Kalb, même si les déclarations de cet historien amateur doivent être prises avec beaucoup de réserve. L'auteur était le petit-fils d'Abijah Stephens, dans la maison duquel de Kalb avait des quartiers pendant la dernière partie de son séjour à Valley Forge, après que les officiers généraux aient été affectés aux maisons réquisitionnées des résidents locaux. Il a succédé au général George Weedon lorsque ce dernier a quitté l'armée en raison d'une déception concernant le rang. L'auteur a donc été en mesure d'écrire assez longuement sur les deux généraux. Weedon, à l'origine Gerhard von der Wieden, est né à Hanovre, en Allemagne. Il a servi pendant la guerre de Succession d'Autriche, se distinguant à Dettingen. En Amérique, il a participé à la guerre française et indienne, puis s'est installé

en Virginie, où il a tenu une taverne. Ardent patriote, il devient lieutenant-colonel dans la milice, puis général de brigade. Il s'illustre lors des batailles de Brandywine et de Germantown. Au cours de l'hiver à Valley Forge, il quitte le service, mais revient en 1780 à temps pour commander la milice à Yorktown.<sup>256</sup> Voici quelques pages de Woodman, citées longuement parce que Weedon sert d'excellent contrepoint à de Kalb, et parce que ce livre est un objet assez rare.

Dans une de mes lettres précédentes, j'ai parlé du général Wheedon (sic) et de mon intention de donner d'autres informations à son sujet. Il a été observé qu'il n'est resté que peu de temps dans ses quartiers, mais si peu de temps que ce soit, c'était assez pour que les soldats sous son commandement commettent des déprédatations d'une telle ampleur, qu'il a fallu des années pour surmonter les effets, et pour restaurer les lieux désaffectés produits en conséquence de leur rapacité. Presque tous les arbres de l'endroit furent coupés ou détruits ; toutes les clôtures furent soit utilisées comme combustible, soit emportées hors des lieux, pour être employées à la construction de huttes ou à la formation de piquets de garde. Le foin, le grain, la paille, le fourrage et les légumes ont tous été pris, comme l'a dit le général, pour l'usage de l'armée, mais on pense que le véritable objectif était de servir ses propres intérêts privés. Il n'a exercé aucune retenue sur les soldats dans ce domaine ; la conséquence a été que tous leurs biens mobiliers, qui n'ont pas été sécurisés ou mis hors de leur portée, ont été pris par les soldats en toute impunité, et la famille a été laissée presque sans aucun ustensile domestique, comme des seaux, des pots, des bouilloires, des casseroles, des assiettes, des couteaux et des fourchettes, et d'autres choses qui sont indispensables. Pendant la durée de ses quartiers, ces déprédatations ont été commises, et j'ai souvent entendu raconter par un grand nombre de membres de la famille que la seule chose qui n'avait pas été mise sous séquestre et qui avait échappé à leur rapacité était une meule, que le général avait ordonné de ne pas enlever en raison de l'usage quotidien qu'ils en faisaient pour affûter leurs couteaux et autres outils tranchants. J'ai déjà fait allusion à sa sévérité envers ses soldats ; il gardait toujours une forte surveillance à la maison, et pendant les nuits les plus inclémentes, exposés à toutes sortes de temps, les pauvres soldats ainsi employés marchaient de long en large dans la cour, mal nourris et encore plus mal vêtus. Souvent, aux heures les plus mortes de la nuit, certains membres de la famille se levaient de leur lit et, de la fenêtre du deuxième étage de la maison, qui était la seule partie occupée par la famille, jetaient aux pauvres gardes affamés des morceaux de viande, des croûtes de pain et toutes sortes de provisions qu'ils avaient sous la main, que, tout en frissonnant de froid, ils saisissaient avec avidité et dévoraient avec la gourmandise d'un animal vorace.

Son propre enrichissement et l'acquisition de richesses semblent avoir été le principal motif de son entrée en service, et la réalisation de ces objectifs son principe directeur. Il avait un certain nombre de chariots à bagages privés, conduits par ses propres esclaves, et utilisés dans le but de transporter des fournitures pour l'usage de l'armée, souvent à des prix extravagants, qui

ont été extorqués au gouvernement en raison de sa situation difficile, et à tout moment saisir toutes les occasions en son pouvoir pour spéculer sur le trésor public, recevant sa paie en monnaie continentale. Mais on en a presque assez dit sur lui, à moins que ce ne soit autrement, et je prendrai bientôt congé de lui en mentionnant simplement qu'ayant accumulé de diverses manières une grande quantité de monnaie continentale, et craignant qu'elle ne disparaisse entre ses mains, il vendit ses équipes, rassembla ses esclaves, démissionna de sa commission et retourna chez lui, pour investir son argent dans des biens immobiliers, et c'est le dernier récit que je n'ai jamais entendu sur lui.

Après la démission de Wheedon, le commandement de la ligne de Virginie fut confié au baron de Kalb, un noble allemand, dont le caractère, la vie, les services et la mort à Camden, en Caroline du Sud, sont trop bien connus pour qu'il soit nécessaire de les décrire ici. Il succéda également au quartier de Wheedon, chez mon grand-père, et bientôt un état différent des choses se produisit, et tandis qu'un respect moins servile était rendu à sa personne par les soldats, leurs affections étaient plus fermement assurées par son traitement bienveillant et affectueux à leur égard, en même temps que son autorité était plus établie, et ses ordres obéis, et plus de retenue placée sur les soldats ; l'ordre et la régularité étaient restaurés, et la situation de la famille beaucoup plus agréable qu'elle avait été avant son arrivée. La famille ayant été approvisionnée en choses nécessaires à des fins domestiques par certains de leurs parents et amis qui vivaient au-delà des lieux de dévastation, la propriété a été, grâce à son autorité, protégée de beaucoup d'autres dégradations. Sa civilité en a fait un compagnon agréable et a jeté les bases d'une amitié durable entre eux. On pourrait en dire beaucoup plus sur le Baron pendant son séjour à la maison, car je l'appelle sa résidence, car il y est resté plus de quatre mois et a toujours été considéré comme un membre de la famille ; et du jour de son arrivée jusqu'à ce qu'il quitte l'endroit, il a toujours été considéré plus comme un vieil ami et une connaissance plutôt que comme un parfait étranger venu d'un pays lointain. Après avoir quitté l'endroit, chaque fois que l'occasion s'est présentée, une correspondance a été entretenue entre lui et mon grand-père, et sa dernière lettre a été écrite quelques jours avant la bataille de Camden, où il est tombé, et n'a été reçue que quelques semaines après sa mort. Je regrette que cette lettre ait été perdue. Une autre lettre qui a été écrit quelques semaines auparavant est encore en possession de la famille, et a été publié dans le pays et certains autres journaux de ce comté environ deux ans plus tard.

J'ai souvent entendu ma mère décrire sa personne et ses habitudes ; il était grand de stature et très droit pour une personne de son âge, ayant plus de soixante ans et quarante ans au service de la Prusse. Il avait un visage très ouvert et intelligent, des yeux bleu foncé, très expressifs, une bonne dentition, une tête bien formée, des cheveux gris, et un teint plutôt basané dû à une longue exposition ; dans ses habitudes, il était tempéré et sobre ; sa conversation, calme

et intéressante, et ses manières, polies et agréables, étaient sociables - un homme d'éducation libérale, parlant bien l'anglais pour un étranger. Je l'ai entendu dire qu'il s'asseyait pendant des heures avec la famille lors de longues soirées d'hiver, pour relater des incidents et de nombreux récits intéressants qui s'étaient déroulés sous sa surveillance immédiate en Europe, dont un récit très vivant d'un voyage dans son pays natal, peu avant son embarquement pour ce pays, pour rendre visite à ses parents âgés, qu'il n'avait pas vus depuis plus de vingt ans. La distance était d'environ deux cents miles. Son père et sa mère étaient alors âgés d'environ quatre-vingt-sept ans, tous deux jouissant d'une bonne santé et de facultés intactes, et capables d'effectuer des travaux corporels. Ils n'étaient pas dans une situation aisée, et le baron s'était élevé à une position privilégiée, non pas par l'influence de la richesse ou des titres de noblesse, mais par son propre mérite, ayant été habitué dans sa prime jeunesse à travailler. Il avait l'habitude de raconter qu'en arrivant à la maison de son père, il avait trouvé sa vieille mère occupée à filer, jouissant de cette satisfaction qui ne peut être ressentie que par ceux qui peuvent regarder, le soir de leur journée, la récompense d'une vie bien remplie. Après avoir demandé où était son père, on lui a dit qu'il travaillait dans un bois situé à proximité de la maison. Peu de temps après, il est parti à sa recherche et l'a rencontré en train de rentrer à la maison en compagnie d'un petit-fils, chacun chargé de bûches de bois pour le chauffage. La rencontre fut joyeuse pour toutes les parties.<sup>257</sup>

Woodman nous informe que, lorsqu'il était enfant, son père l'emménageait souvent se promener à Valley Forge, lui montrant les différents quartiers généraux et lui racontant l'histoire du campement. Il a également beaucoup entendu parler de sa mère, qui avait dix-neuf ans en 1777. Il est impossible de vérifier tout ce qu'il écrit, mais certaines lacunes peuvent être signalées. De Kalb n'avait pas plus de soixante ans à l'époque, mais 56 ans - un âge impressionnant pour un général de combat à cette époque. Il a servi dans l'armée française - et non prussienne - pendant environ 35 ans. Il n'y a aucune preuve qu'il ait rendu visite à ses vieux parents dans le sud de l'Allemagne, bien qu'il aurait été dans son caractère de garder le contact avec sa famille. D'après son acte de mariage, son père ne vivait plus en 1764. Cependant, comme le montre une lettre de Mme de Kalb après sa mort à son frère à Huettendorf, il y avait un lien entre les deux familles. Si de Kalb avait rendu visite à ses parents, la distance parcourue aurait été plus proche de 400 que de 200 miles. Le ton général de la description faite par M. Woodman du séjour de de Kalb dans la maison de son grand-père est corroboré par une lettre en possession de la famille Stephens, datant de 1780, juste avant que le général ne parte vers le Sud pour son dernier voyage.

Au début de l'année 1778, De Kalb est frappé par une forte fièvre qui le retient à Valley Forge pendant des semaines après le départ de l'armée, le privant ainsi de la possibilité de participer à la bataille de Monmouth ; il fait allusion à sa très grave maladie dans une lettre adressée à son hôte à Valley Forge :

Monsieur : Le capitaine Du Ponceau, un de mes amis particuliers, se rend à Valley Forge pour changer d'air et se refaire une santé, et ne connaissant pas le pays, je prendrai comme une

faveur toute particulière, si vous pouvez et voulez lui rendre service, et l'introduire dans quelques maisons voisines. Je serai heureux d'avoir des nouvelles de vous et de votre famille. J'espère que vous allez tous bien. J'étais encore très mal en point lorsque je vous ai quitté en juin 1778, mais je me suis si bien rétabli pendant la campagne que je n'ai jamais cessé d'avoir du courage depuis. Le colonel Dubuysson que j'ai laissé dans le camp de Morristown se porte bien, le major Rogers a quitté l'armée en octobre 1778 et est depuis chez lui à Baltimore. Je dois partir pour la Caroline du Sud dans peu de temps ; j'aurais souhaité vous rendre visite avant, mais je ne pense pas en avoir le pouvoir. Je vous souhaite tout le bonheur, la santé et la prospérité et suis, Monsieur, votre très humble serviteur,

Le Baron de Kalb<sup>258</sup>

Mr. Stephens  
Valley Forge

C'est à Versailles, le 20 mars 1778, que Franklin connaît son heure de gloire. Ce fils d'un savonnier de Boston, ainsi que Silas Deane et Arthur Lee, sont reçus officiellement par Louis XVI, le descendant du Roi Soleil, et membre de la plus haute royauté d'Europe. Un traité d'alliance fut signé, qui reconnaissait les treize colonies comme une nation, et assurait la victoire et l'indépendance des Américains. Conrad Gerard, l'habile diplomate, est nommé ministre aux États-Unis. Les nouvelles voyageaient lentement à l'époque - le Congrès n'a appris cette victoire diplomatique que le 2 mai de cette année-là. À Valley Forge, Washington désigna le 6 mai 1778 comme un jour de célébration, au cours duquel un honneur particulier devait être rendu aux officiers français. De Kalb décrit ce grand jour dans une lettre à sa femme, le 12 mai 1778 :

L'alliance est, de la part du roi de France, si judicieuse, et si généreuse au-delà de toute attente, qu'elle lui a gagné le cœur même de ceux qui ne l'aimaient guère auparavant. En même temps, on peut dire que cet acte de magnanimité n'en est pas moins un mouvement de la politique la plus subtile, qui, indépendamment de la gloire qui rejaillit sur le roi et ses ministres, se révélera d'un avantage commercial infini pour le peuple français. Aucun moyen n'aurait pu être mieux adapté pour ébranler la puissance colossale de l'Angleterre, et arracher à jamais ce grand pays à son allégeance. Le traité reflète le plus grand crédit sur M. Gerard, qui a été chargé de sa négociation. Son nom sera inscrit dans les annales de ce nouvel empire aux côtés de Louis XVI, comme l'interprète des sentiments élevés de ce noble monarque, auquel cet immense continent doit sa liberté et son bonheur.

Les solennités ont été ouvertes par le service religieux à la tête de chaque brigade. Puis suivirent trois volées d'artillerie, de treize canons chacune, suivies d'une salve d'acclamations, dont la première était en l'honneur du Roi de la France, la seconde en l'honneur des puissances européennes amies de l'Amérique, et la troisième en l'honneur des États-Unis. Le commandant en chef a donné un banquet dans le camp. Quinze cents personnes se sont assises aux tables, qui étaient étendus en plein air. Tous les officiers et leurs dames, ainsi que les notables du voisinage, étaient invités. Le vin, les viandes et les

liqueurs abondaient, et la joie et le contentement se lisait sur tous les visages. D'innombrables hourras ont été lancés pour le roi de France, et les officiers français ont eu une part non négligeable des honneurs de l'occasion. C'était un beau jour pour nous, et un grand jour pour le général Washington. Permettez-moi de dire que personne ne pourrait être plus digne de cette bonne fortune. Son intégrité, son humanité et son amour pour la juste cause de son pays, ainsi que ses autres vertus, reçoivent et méritent la vénération de tous les hommes. Un soldat français avait été condamné à mort par une cour martiale juste avant la fête. Le marquis et moi avons demandé le pardon pour le coupable. Le général commandant répondit qu'en un jour consacrer à la reconnaissance que l'Amérique doit au roi de France, il ne pouvait refuser une faveur aux officiers français, et il profita de l'occasion pour gracier en même temps tous les autres criminels.<sup>259</sup>

Au cœur de la célébration se trouvait un feu-de-joie, c'est-à-dire le tir de canons et de mousquets pour la joie que procure le bruit. Les ordres de Washington, émis le 5 mai à six heures du soir, décrivaient le programme de cette journée festive :

Il a plu au Tout-Puissant Maître de l'Univers de défendre proprement la cause des États-Unis d'Amérique, et finalement, en nous suscitant un puissant ami parmi les princes de la Terre, d'établir notre Liberté et notre Indépendance sur des bases durables : - Il convient de fixer un jour pour reconnaître avec gratitude la bonté divine et célébrer l'événement important que nous devons à sa bienveillante interposition -

Les différentes brigades doivent être rassemblées à cet effet demain matin à 9 heures, et leurs aumôniers communiqueront les informations contenues dans le post-scriptum de la Gazette de Pennsylvanie du 2 octobre, offriront une action de grâce et prononceront un discours adapté à l'occasion -

A 10 heures et demie, un canon sera tiré, ce qui sera un signal pour que les hommes soient sous les armes -

Les Inspecteurs de Brigade inspecteront alors leur tenue et leurs armes... Formeront les bataillons selon les instructions qui leur ont été données, et annonceront aux commandants des brigades que les bataillons sont formés -

Les Brigadiers ou Commandants nommeront ensuite les Officiers de terrain pour commander les Bataillons... après quoi chaque Bataillon recevra l'ordre de charger et de mettre à terre ses armes - A 11 heures et demie, un canon sera tiré comme signal pour la marche, sur quoi les différentes Brigades commenceront leur marche - en faisant la roue à droite par pelotons, et en procédant par les Inspecteurs de Brigade - un 3ème signal sera donné, sur lequel il y aura une décharge de 13 canons. Lorsque le 13e signal aura été donné, l'infanterie commencera à tirer à droite de Woodford's et continuera à tirer sur toute la ligne de front, puis reprendra à gauche de la 2e ligne et continuera à droite. L'armée entière entamera un Hourra - vive le Roi de France - l'artillerie recommencera alors, et tirera 13 coups : ceci sera suivi d'une décharge générale de la mousqueterie en feu continu - Hourra, et vive les

puissances européennes amies. Puis la dernière décharge de 13 pièces d'artillerie sera donnée suivie d'une décharge générale en feu courant - et Hourra aux états américains.

Il n'y aura pas d'exercice le matin, et les gardes du jour ne défileront pas avant que le spectacle ne soit terminé ; alors les Brigadiers Majors les feront défiler dans la grande parade - les Adjudants diviseront alors leurs Bataillons en huit pelotons, et l'Officier Commandant les reconduira à leur camp, en marchant par la gauche, le Major Général Sterling commandera à droite et le Marquis de La Fayette à gauche, & le Baron de Kalb, la 2ème ligne- chaque Major Général conduira la 1ère Brigade de sa Division à son terrain.

Les autres brigades seront conduites par leurs commandants en colonnes séparées - les postes de chaque brigade seront indiqués par le Baron Stubens - le Major Walker assistera le Ld Stirling - le Major De Poneza, le Marquis de La Fayette & le Capitaine Lendifant, le Baron de Kalb - la ligne sera formée, avec un intervalle de 3 pieds entre chaque ligne - chaque homme aura un gallon de rhum - les quartiers-maîtres des différentes brigades devront demander à l'adjudant général un ordre au Commissaire aux provisions militaires pour le nombre de cartouches à blanc qui peuvent être nécessaires.<sup>260</sup>

L'extrait d'une lettre écrite par un soldat ayant participé à la célébration respire l'esprit de patriotisme qui, à cette époque, enflamme l'armée de Washington :

Que pensez-vous, mon cher ami, que ressent le soldat lorsqu'il examine le danger qu'il a traversé - lorsqu'il planifie ou exécute le renversement de la tyrannie - ou lorsqu'il célèbre les exploits des héros. Et quel spectacle pouvez-vous imaginer plus splendide, qu'un ordre de liberté, dressé à portée de voix de l'ennemi, pour célébrer la reconnaissance de notre indépendance et de notre alliance avec le premier monarque du monde ; et qui pouvez-vous imaginer plus heureux que ceux qui ont pris une part non négligeable aux luttes et aux adversités qui ont servi à produire un événement si favorable aux intérêts de l'humanité. J'ai souhaité plus d'une fois, pendant notre *feu de joye*, que vous participiez avec moi à la fête du jour. Il vous aurait donné de nouvelles idées de plaisirs militaires et vous aurait inspiré à ajouter quelques touches élégantes au poème sur notre indépendance que vous aviez promis. Jusqu'à présent, nous avons célébré le jour où un prince a été investi du pouvoir de nous tuer et de nous asservir ; mais ce jour-là, nous nous sommes réjouis de la fin de la tyrannie et du couronnement de l'indépendance américaine. J'ai annexé à ma lettre les ordres généraux pour la conduite du *feu de joye* en une occasion aussi mémorable.

Après que les aumôniers aient terminé leur discours et que le deuxième canon ait été tiré, les troupes ont commencé leur marche vers les lignes dans l'ordre suivant. Chaque major général conduisit la première brigade de sa compagnie sur le terrain ; les autres brigades furent conduites à leurs commandants en colonnes séparées. Le major général Lord Sterling commandait à droite ; le marquis de La Fayette à gauche ; et le baron de Kalb en deuxième ligne. Mais cette disposition ne peut donner une idée adéquate de leurs mouvements vers leurs différents postes - de l'apparence de Son Excellence, pendant son tour des lignes - de

l'air de nos soldats - de la propreté de leur robe - de l'éclat et du bon ordre de leurs armes, et de la remarquable animation avec laquelle ils ont exécuté les saluts nécessaires au passage du général. En effet, tout au long de la revue, le plus grand décorum militaire a été préservé tandis qu'en même temps, on pouvait observer le cœur des soldats luttant pour exprimer leurs sentiments d'une manière plus agréable à la nature.

Certains des anciens n'étaient pas plus attachés à leurs figures mystiques que ne le sont les jeunes. Nous, en Amérique, nous avons notre nombre TREIZE. Les officiers s'approchèrent du lieu du spectacle en différentes colonnes, treize de front, et étroitement alignés dans les bras les uns des autres. L'apparence était assez jolie. Le nombre d'officiers composant la ligne représentait les treize États américains, et les armes entrelacées, une Union complète et la Confédération la plus parfaite.<sup>261</sup>

Une lettre d'un officier qui était présent lors de l'exercice et du dîner témoigne de la discipline inculquée à l'armée par le baron von Steuben, ainsi que de la popularité du général Washington :

Daté de Valley Forge, 9 mai 1778.

Mercredi dernier a été mis à part comme un jour de réjouissance générale lorsque nous avons eu un feu de joie, mené avec le plus grand ordre et la plus grande régularité. L'armée a fait une apparition des plus brillantes ; après quoi, Son Excellence a dîné en public, avec tous les officiers de son armée, accompagnés d'un orchestre de musique. Je n'ai jamais été présent là où il y avait une joie aussi sincère et parfaite que celle qui se lisait sur tous les visages. Le divertissement s'est terminé par un certain nombre de toasts patriotiques, accompagnés de huées. Lorsque le général prit congé, il y eut un applaudissement universel accompagné de hourra bruyants, qui se poursuivit jusqu'à ce qu'il ait parcouru un quart de mille, pendant lequel mille chapeaux furent lancés en l'air. Son Excellence se retourna avec sa suite, et fit plusieurs fois des hourras.<sup>262</sup>

L'alliance franco-américaine a entraîné un changement de statut pour de Kalb, comme il l'explique dans une lettre à Mme de Kalb du 25 mai 1778. De façon caractéristique, il se rend compte qu'il n'agit pas pour un seul motif, mais pour plusieurs raisons.

Sans le dernier traité, j'aurais déjà dû revenir auprès de vous. Or, je ne peux ni ne veux le faire pour diverses raisons, dont deux que je vais préciser ici. En premier lieu, la guerre entre l'Angleterre et la France étant devenue inévitable, si je tombais entre les mains des Anglais alors que je suis en mer, je serais traité comme un prisonnier de guerre français, peut-être sans droit à l'échange, dans la mesure où j'aurais quitté l'Amérique sans l'autorisation de mon propre gouvernement. En second lieu, l'alliance avec les États-Unis me transforme d'un officier en permission de deux ans en un général de l'armée française avec le même, sinon un meilleur titre d'avancement que si je n'avais jamais quitté la France. Désormais, je ne reviendrai donc que sur ordre exprès du ministre.<sup>263</sup>

Peu après la nouvelle du traité, de Kalb prête son serment d'allégeance à la cause des États-Unis devant George Washington, renonçant à toute idée de retour en France avant une victoire américaine. Il est intimement convaincu de l'inéluctabilité d'une telle issue.

*Serment d'allégeance de Kalb*

Je soussigné, John Baron de Kalb, Major Général, reconnaiss que les Etats-Unis d'Amérique sont des Etats libres, indépendants et souverains, et déclare que leur peuple ne doit ni allégeance ni obéissance à George III, Roi de Grande-Bretagne ; et je renonce, refuse et abjure toute allégeance ou obéissance envers lui, et je jure que je soutiendrai, maintiendrai et défendrai au maximum de mon pouvoir lesdits États-Unis contre ledit roi George III, ses héritiers et successeurs et ses ou leurs complices, assistants et adhérents, et je servirai lesdits États-Unis dans la fonction de major général, que j'occupe actuellement, avec fidélité, au mieux de mes compétences et de mon expérience.<sup>264</sup>

John Baron de Kalb

Assermenté devant moi, Camp à

Valley Forge, le 12e jour de mai 1778

G. Washington

Il convient de noter que les épreuves endurées par les soldats américains au cours de l'hiver rigoureux de Valley Forge n'ont pas été sans avantage pour la cause américaine. Le campement vallonné protégé par des lignes de fortifications ne donnait aux Britanniques, malgré leur supériorité numérique, aucune envie d'une attaque surprise pour anéantir la petite force de Washington et ainsi mettre fin prématurément à la guerre. La défaillance de l'économat et le manque de nourriture et de vêtements qui en a résulté devraient être considérés comme la cause principale de l'épreuve sévère à laquelle les hommes ont été soumis à Valley Forge et qui les a finalement endurcis pour en faire une armée finement disciplinée.

Pour terminer sur une note plus légère, un élément social du séjour de de Kalb chez les Stephens à Valley Forge est fourni par Mabel Lorenz Ives dans son livre *Washington's Headquarters* :

Un jour que le baron avait invité Washington à dîner, le commandant, en descendant de cheval et en le remettant à la ferme, remarqua dans la cuisine l'oie rôtie grésillant sur son plateau, et personne en vue pour le moment. Une occasion trop belle pour la faire disparaître. Ils avaient tous besoin de rire un bon coup. Enfermant rapidement l'oiseau à l'odeur savoureuse dans une commode, il est entré par la porte principale, a été dûment accueilli et s'est assis à table, quand tout à coup - consternation dans la cuisine ! Où était l'oie rôtie ? Que pouvait-elle bien être devenue ?

"Je l'ai vu la cacher dans l'armoire", dit la petite Betty Stevens. "Je jouais dans le coin et je l'ai vu."

Bien sûr, elle était là, mais qui l'avait cachée ?

"Là-bas," dit Betty, "l'homme au grand nez."

Cette histoire d'oie n'est pas un canular. A Doylestown, dans le musée de la Société historique du comté de Bucks, n'importe quel sceptique peut voir le même plateau !<sup>265</sup>

### Chapitre XIII Pire que Valley Forge

Un des résultats de l'alliance avec la France fut que les Britanniques de Philadelphie, inquiets des renseignements sur la flotte française se dirigeant vers l'Amérique, décidèrent d'évacuer la capitale américaine. Le général Clinton traversa le New Jersey en direction de New York le 18 juin 1778. Washington leva le camp à Valley Forge le 19 juin et se lança à sa poursuite. Son excellent plan visant à diviser et à détruire l'armée britannique échoua à cause de la bavure du général Charles Lee à la bataille de Monmouth, qui permit aux Britanniques de se replier sur New York. Les forces américaines n'étaient pas assez fortes pour attaquer la position britannique bien fortifiée ; leur stratégie consistait donc à empêcher, ou du moins à entraver, les sorties dans la campagne américaine. Cette vigilance constante face aux surprises de l'ennemi était la tâche de Kalb lorsque, après sa guérison, il prit le commandement de sa division. Monmouth s'avéra être la dernière bataille de grande importance dans le Nord.

La guerre navale entre la Grande-Bretagne et la France avait commencé. Clinton décida qu'il serait préférable de rester généralement discret à New York. Au cours de l'été et de l'automne 1778, Washington établit des camps dans un large demi-cercle autour de New York, du New Jersey au Connecticut. Peu de temps auparavant, il avait été chassé de New York ; maintenant, il y assiégeait l'armée britannique !

À l'approche de la saison froide, l'armée prit à nouveau ses quartiers d'hiver et se construisit à nouveau des huttes, comme elle l'avait fait à Valley Forge. Cette fois au moins, les soldats avaient des tentes en toile pour les protéger jusqu'à ce qu'ils aient "hutté". En fait, Washington était en mesure de donner au Congrès un rapport beaucoup plus favorable qu'en 1777.

Au Président du Congrès  
Quartier général, Fredericksburg (maintenant Patterson) N.J.

27 novembre 1778

... Il n'est pas nécessaire d'ajouter que les troupes doivent à nouveau avoir recours à la pratique de la hutte comme l'an dernier, mais comme elles sont maintenant bien vêtues, et que nous avons eu plus de loisir pour faire quelques petits préparatifs pour les quartiers d'hiver, j'espère qu'elles se trouveront dans une situation plus confortable que l'hiver précédent.<sup>266</sup>

Pendant plus d'un an, la division de Kalb est stationnée au nord de New York, près de l'Hudson, se déplaçant fréquemment entre Fishkill, Newburg, West Point, Middlebrook et d'autres endroits. Parmi les ordres qu'il reçoit, on peut citer le suivant, du 4 décembre 1778, qui lui ordonne de se préparer à une attaque sur West Point ; Washington poursuit :

Je ne veux pas dire, cependant, que les instructions données ici doivent être si absolues qu'elles vous empêchent de vous en écarter si vos renseignements rendent leur application inutile ou inappropriée. Dans ce cas, vous agirez selon votre propre discrétion et je suis persuadé que vous agirez avec la plus grande circonspection.<sup>267</sup>

Les officiers américains devaient être très circonspects, car ils devaient être en alerte à tout moment contre les excursions du général Clinton : par exemple, au début du mois de juin 1779, le général britannique s'empara de Stony Point, une forteresse très importante sur l'Hudson en aval de West Point, et en fit un bastion solidement fortifié. Compte tenu du danger incessant, de Kalb, avec sa vigilance habituelle, s'occupe lui-même de la vérification des avant-postes, sans la confier à ses aides. Dans une lettre à Mme de Kalb du 14 juillet 1779, il lui parle de la routine monotone qui s'impose à l'armée américaine et d'un voyage d'inspection qu'il a "entrepris depuis son quartier général de Smith Cove :

Ce que je fais ici est extrêmement désagréable. Sans mon excellente constitution, il me serait impossible de supporter ce service. Hier, j'ai fait le voyage le plus pénible de ma vie, visitant les postes et les positions de l'armée dans les endroits solitaires, les bois et les montagnes, grimpant sur les rochers et me frayant un chemin sur les routes les plus abominables. Mon cheval étant devenu boiteux, j'ai dû faire toute la distance à pied. Je n'ai jamais autant souffert de la chaleur. A mon retour, je n'avais pas un seul linge sec sur moi, et j'étais si fatigué que je ne pouvais pas dormir.<sup>268</sup>

Il continue, lui expliquant que sa santé est bonne parce qu'il a un régime qui le maintient en bonne santé. Son petit-déjeuner se compose de pain sec et d'eau. Au dîner, il mange de la viande, tandis que le souper est une répétition du petit-déjeuner. Il ne s'adonne jamais aux boissons alcoolisées et ne boit même pas de café. Il conclut le paragraphe par le souhait sincère de pouvoir bientôt rejoindre sa femme et ses enfants. Nul doute qu'un régime aussi sévère puisse accroître la nostalgie !

À l'automne 1778, La Fayette demande au Congrès l'autorisation de rentrer à Paris, ce qui lui est accordé sans difficulté. S'attendant à embarquer à Boston, il part de Philadelphie à cheval, malgré une forte fièvre et une pluie glaciale. Il est accueilli à divers endroits le long de la route, et le jeune homme enthousiaste tente de "se fortifier avec du vin, du thé et du rhum". Mais à Fishkill, sa forte fièvre le constraint à abandonner. Il fut reçu avec hospitalité au manoir du colonel Brinckerhof, où Washington avait séjourné à plusieurs reprises. De Kalb veille sur son ami avec sollicitude et rend compte de sa convalescence progressive à leur ami commun, le comte de Broglie, depuis Fishkill, le 7 novembre 1778 :

Il vient de retraverser la rivière Hudson et est tombé malade dans mon secteur. Les médecins affirment que sa fièvre persistante n'aura d'autre conséquence gênante que de le garder au lit pendant un certain temps. J'espère sincèrement qu'il se rétablira

rapidement. Les médecins n'en ont pas été effrayés, mais je crains que cela ne lui cause un malaise et que son impatience de partir n'augmente sa maladie.<sup>269</sup>

Le 11 novembre, de Kalb rapporte :

M. de La Fayette va mieux et est hors de danger, mais très faible. Il s'écoulera quelque temps avant qu'il soit en état de partir. M. Gimat retourne avec lui en France.<sup>270</sup>

La Fayette avait en effet été gravement malade et s'attendait à mourir. De Kalb apaise ses pires craintes et prévient le jeune voyageur impatient qu'une convalescence complète est nécessaire. Washington, très préoccupé par son état, le confie aux soins particuliers du docteur John Cochran, chirurgien général de l'armée américaine. Le patient arrive à Fishkill le 1er novembre et part pour Boston le 2 décembre 1778.<sup>271</sup>

De Kalb écrit à sa femme le 7 octobre 1778 :

Je suis très fatigué de la guerre ici et j'aurais été trop heureux d'aller à Paris avec La Fayette. Recevez-le avec bonté.<sup>272</sup>

Les deux amis ne devaient plus jamais se revoir.

De même que de Kalb avait utilisé son temps libre pendant qu'il attendait dans le port espagnol pour escalader une montagne voisine, de même, alors qu'il était en poste à Newburg, dans l'État de New York, il ne manqua pas l'occasion de voir West Point avec sa vue magnifique sur l'Hudson. Il raconte cette expédition à sa femme avec un enthousiasme presque enfantin dans une lettre datée du 29 novembre 1778 :

Hier, je suis allé à West Point à pied, étant anxieux de le voir avant de quitter l'Hudson pour toujours. Le temps était splendide, mais la route exécrable. J'ai dû choisir entre grimper sur les rochers et patauger dans le marécage, ou m'enfoncer dans l'eau jusqu'aux genoux. Je suis rentré le soir même, après avoir parcouru vingt-huit milles anglais en tout, et j'ai été obligé de changer de guide, car ceux qui étaient partis avec moi étaient trop fatigués pour revenir en arrière. Jamais de ma vie je n'ai fait une excursion aussi fatigante ; je sentais à peine mes pieds à la fin ; mais, bien que je ne referais pas l'excursion, je suis très heureux d'avoir vu le beau West Point.<sup>273</sup>

Le type de guerre, qui consistait à se défendre contre des maraudes - une guérilla, devrait-on dire - ne permettant aucune stratégie sur un plan plus large, était extrêmement usant. Dans ses vœux de nouvel an du 1er janvier 1779 à sa famille, de Kalb mentionne certaines de ses épreuves, mais ajoute avec auto-ironie qu'après tout, il n'a que ce qu'il mérite :

Les privations auxquelles je suis soumis, les efforts extraordinaires liés au mode de guerre et au climat variable de ce pays, les fréquents déplacements d'un camp à l'autre, qui rendent le repos et le confort impossible même en hiver, toutes ces épreuves sont pénibles pour un homme de mon âge et me rendent extrêmement impatient de rentrer. Je n'ai cependant aucune raison de me plaindre, car je suis venu de mon plein gré.<sup>274</sup>

A cette époque, de Kalb reçoit une lettre du Comte de Broglie, la seule réponse aux nombreuses lettres que de Kalb lui a écrites. Il n'y a aucune allusion à une quelconque création d'un poste de généralissime - ce sujet a manifestement été oublié. Mais le général français semble suggérer que les Américains ont vraiment besoin de bons conseils qu'un vétéran du service français est en mesure d'offrir :

Mme de Kalb m'a fait parvenir les lettres dont vous m'avez honoré de temps à autre. Le moment de vos opérations sur le terrain est arrivé. Ici, nous espérons que la faiblesse des Anglais sur les points côtiers isolés pendant leur occupation, qui les laisse exposés de tous côtés, justifiera un effort des troupes américaines pour expulser l'ennemi. Il semblerait, en tout cas, qu'elles aient le pouvoir de le harceler et de l'encercler, et de couper ou du moins d'entraver considérablement ses approvisionnements et son fourrage. Je ne doute pas un instant que vous ne manquerez aucune occasion d'expliquer aux chefs de l'armée et du Congrès les vues judicieuses et pratiques que vous êtes si bien placé pour transmettre. Il faut leur faire comprendre les avantages de leur position s'ils sont prêts à faire l'effort qu'on attend d'eux.<sup>275</sup>

Le reste de la lettre donne à de Kalb l'espoir que son nom sera placé sur la prochaine liste d'officiers qui seront créés généraux de brigade dans l'armée française.

Washington considérait Stony Point comme une forteresse ennemie qui doit être repris par tous les moyens. Il ordonna qu'un espion soit envoyé dans les bois de Stony Point "pour en obtenir la meilleure connaissance possible afin de décrire le type particulier d'ouvrages, les endroits précis sur lesquels ils se trouvent, et la force de la garnison." Wayne s'assure les services du capitaine Allen McLane, un éclaireur astucieux et expérimenté. Le 2 juillet 1778, en compagnie d'une Mme Smith qui souhaitait voir ses fils, membres de la garnison, il s'approcha du fort avec un drapeau de trêve et fut admis. Il était habillé comme un fermier et se comportait comme un simple compatriote. Par conséquent, on peut obtenir les informations souhaitées. Sur la base de ce rapport, Washington établit un plan d'attaque détaillé pour le général Wayne.<sup>276</sup>

Mes idées sur l'entreprise envisagée sont les suivantes. Elle devrait être tentée par l'infanterie légère exclusivement, qui devrait marcher sous le couvert de la nuit et dans le plus grand secret vers les lignes ennemis, en protégeant chaque personne qu'elle trouve pour éviter qu'elle ne soit découverte. Entre cent et deux cents hommes et officiers choisis, je pense que c'est amplement suffisant pour la surprise, et je pense que l'approche devrait se faire le long de l'eau du côté sud, en traversant la plage et en entrant dans les abbatis. Ce groupe doit être précédé d'une avant-garde d'hommes prudents et déterminés, bien commandés, qui doivent enlever les obstacles, sécuriser les sentinelles et faire entrer les gardes. Ils doivent avancer (tous) baïonnettes au canon et mousquets déchargés. Les officiers qui les commandent doivent savoir précisément quelles batteries ou quelles parties particulières de la ligne ils doivent respectivement posséder, afin d'éviter la confusion et les conséquences de l'indécision.<sup>277</sup>

D'autres instructions pour d'autres étapes suivent, toutes exécutées de manière audacieuse par le général Wayne lorsqu'il prit le fort le 16 juillet 1778. C'était la première fois que des troupes américaines réussissaient à attaquer des réguliers britanniques dans une position fortifiée en utilisant uniquement la baïonnette.<sup>278</sup>

Le Congrès, ravi de la nouvelle, vota à l'unanimité l'attribution à Wayne d'une médaille d'or pour sa "conduite courageuse, prudente et militaire". Il félicita le colonel Fleury et le major Stewart pour leurs " réalisations personnelles " et promut deux sergents au rang de capitaines pour leur " esprit froid et déterminé ". Dans un élan de générosité supplémentaire, même le plus humble soldat était récompensé, car le Congrès avait ordonné que les magasins capturés soient évalués et qu'une somme équivalente soit répartie entre les troupes. Washington écrivit des lettres de félicitations aux officiers les plus méritants.

Dans une lettre à Mme de Kalb du 18 juillet 1778, écrite d'humeur joyeuse inspirée par la prise de Stony Point, de Kalb raconte qu'il a reçu à dîner les officiers d'état-major de sa division :

Les officiers d'état-major de ma division étaient mes invités. Nous avions tous très faim et nous avons pleinement fait honneur au mouton et au bœuf qui constituaient le repas ; de gros crackers ronds servaient d'assiettes, en l'absence de toute forme de vaisselle. La scène m'a rappelé avec force la conquête de l'Italie par Énée, et les paroles d'Ascagne, lorsqu'ils avaient atteint le futur site de Rome. Là aussi, la faim les poussait à dévorer les gâteaux sur lesquels on avait déposé leur nourriture, et rappelait l'oracle des harpies selon lequel ils ne parviendraient pas au terme de leurs pérégrinations et de leurs labeurs, et ne s'approprieraient pas l'Italie, tant qu'ils n'auraient pas mangé leurs tables avec leurs repas. Je n'ai malheureusement pas d'Ascagne avec moi, mais je désire ardemment que mon destin soit décidé comme celui d'Énée, que l'indépendance de l'Amérique, comme la conquête de l'Italie, soit maintenant réalisée, et que, après avoir nous aussi mangé nos plats, la fin de nos guerres et de nos labeurs soit également proche.<sup>279</sup>

Bien sûr, de Kalb aurait pu faire cette très belle allusion poétique sur la base d'une traduction de Virgile, mais comme il s'est efforcé toute sa vie de s'améliorer, il ne semble pas improbable que, faute d'avoir été scolarisé, il ait étudié assidûment pour acquérir les fondements de l'éducation d'un gentleman, le latin en plus du français et de l'anglais. Il peut être intéressant de citer ici, dans la traduction de Dryden, la charmante scène dans laquelle Ascagne, le jeune fils d'Énée, reconnaît l'accomplissement inoffensif de l'oracle qui planait si sinistrement sur la tête de l'audacieuse bande de Troyens :

Sous un arbre ombragé, le héros dressa  
Sa table sur le gazon, avec des galettes de pain ;  
Ils s'assirent, et non sans l'ordre du Dieu,  
Ils distribuent le repas familial ; la bande affamée  
Envahissent ensuite leurs tranchées, et bientôt les dévorent,  
Leurs gâteaux de farine, pour remplacer le maigre repas.

Ascanius observa cela, et dit en souriant :

"Voyez, nous dévorons les assiettes dans lesquelles nous nous sommes nourris."

Sa lettre continue, exubérante en raison de la victoire américaine :

Alors que nous étions encore à table, une lettre est arrivée du général Washington, datée du 16 juillet, de son quartier général à New Windsor, dans laquelle je reçois ma part de compliments pour le courage et la bonne conduite de nos troupes, car ma division était également représentée lors de l'assaut sur Stony Point la veille. La lettre a mis toute notre compagnie de très bonne humeur, même si, bien sûr, nous avons été plus longtemps et mieux informés de tous les détails du coup de main réussi que le général lui-même. Je ne buvais pas de rhum comme les autres, mais j'étais emporté par le même enthousiasme. J'ai appelé M. Jacob et lui ai demandé de m'apporter une bouteille de champagne. Il m'a regardé avec étonnement, disant qu'il n'en avait pas. Alors il doit bien y avoir du vin au moins ? "C'est sur les wagons à bagages", a répondu Jacob. Je m'excusai de ma mémoire défectueuse et fus désolé d'avoir fait miroiter à la compagnie des espoirs illusoires ; mais ils se contentèrent de prendre ma bonne volonté pour acquis. J'ai promis à tous mes invités de leur offrir le meilleur champagne de Paris, et je serai ravi de tenir ma parole.<sup>280</sup>

Dans son évaluation de la bataille de Stony Point, le jugement de de Kalb coïncide avec celui des historiens actuels, à savoir que la prise du fort n'était pas importante en soi, mais qu'elle a eu un bel effet sur le moral des troupes américaines. Il est caractéristique de de Kalb, un commandant toujours très soucieux du bien-être des soldats sous ses ordres, qu'il n'était pas moralement réticent à envoyer des hommes au combat si l'occasion l'exigeait, ou à combattre lui-même en première ligne :

La prise de Stony Point constitue une époque dans l'histoire de la guerre d'indépendance américaine, car c'est à cette occasion que nos troupes se sont aventurées pour la première fois à attaquer les retranchements de l'ennemi, et parce qu'elles ont fait preuve d'une grande bravoure en le faisant. L'action ne dura que vingt-cinq minutes environ. Cent ou cent vingt Britanniques ont été tués ou blessés, tandis que nous avons eu trente tués et soixante blessés. Je veux dire la vérité, en dépit de ce que les journaux diront de nos pertes, en exagérant grandement, bien sûr, le nombre d'ennemis tombés et en réduisant nos propres pertes. Mais je suis incapable d'apprécier la subtilité de ce système de mensonges racontés par tout le monde et crus par personne, et je préfère me réconforter avec le proverbe bien connu, "On ne fait point d'omelette sans casser des oeufs". Tous les cuisiniers le savent, et tous les officiers savent qu'en attaquant un poste lorsque la garnison ne s'est pas endormie, des vies doivent être perdues.<sup>281</sup>

Mais piller et brutaliser la population civile était une tout autre affaire. Au sujet de la brutalité de l'armée britannique, de Kalb s'indigne. "À Fairfield, Bedford, Norwalk, New Haven et West Haven, les Britanniques ont suivi le principe selon lequel tout ce qu'ils ne peuvent emporter doit être détruit ou

brûlé. Ils ne peuvent pas triompher à la fin. Leur cruauté et leur inhumanité doivent tôt ou tard attirer sur leurs têtes la vengeance du Ciel et faire tomber un gouvernement qui autorise ces outrages." Friedrich Kapp, le biographe de de Kalb, remarque qu'une telle indignation de la part d'un officier qui avait assisté à l'invasion de l'Allemagne sous Soubise et Richelieu pendant la guerre de Sept Ans est surprenante, car on ne s'attendrait guère à ce qu'il soit choqué par des pillages et des destructions ordinaires qui pouvaient passer pour un "c'est la guerre". Les Anglais ont en effet dû se comporter de manière brutale pour qu'un soldat de carrière puisse se montrer empathique face à leurs ravages et invoquer la colère du ciel sur leurs têtes.<sup>282</sup>

En revanche, la clémence dont font preuve les troupes américaines à l'égard de leurs ennemis est frappante ; les officiers britanniques ne rapportent aucun cas d'inhumanité envers les malheureux captifs. Personne n'a été inutilement passé par les armes ou blessé sans raison. Les lois de la guerre donnaient aux assaillants le droit de mettre à mort toute personne trouvée en armes. Les rebelles avaient attaqué avec une bravoure jamais montrée auparavant, et ont fait preuve à ce moment-là d'une générosité et d'une clémence qui n'ont eu aucun équivalent au cours de la Révolution. La surprise des officiers britanniques tend à confirmer les observations de de Kalb sur la brutalité de la guerre de rébellion.

De Kalb passa l'été et l'automne 1779 à Buttermilk Falls, près de West Point. Sa division se compose d'un régiment du Delaware et de sept du Maryland. Elle fut divisée en deux brigades ; la première, sous les ordres du général William Smallwood, comprenait les premier, troisième, cinquième et septième régiment du Maryland, tandis que la seconde, sous les ordres du colonel Mordecai Gist, était formée des deuxième, quatrième et sixième régiment du Maryland et d'un régiment du Delaware. L'ensemble des troupes sous les ordres de de Kalb comptait alors 2030 hommes. Il n'y a pas eu d'engagement, les troupes étant occupées à des reconnaissances constantes et à des mouvements fréquents les obligeant à camper en plein air ou dans les bois sans leurs bagages. Pendant un mois entier, de Kalb a dormi sur le sol nu ou dans sa chaise de camp.<sup>283</sup>

À l'arrivée de l'hiver, une expérience pire que celle de Valley Forge s'annonçait pour l'armée. Washington décida que la force principale, comprenant environ 10 000 hommes, passerait l'hiver à Morristown, dans le New Jersey. En conséquence, de Kalb conduisit sa division de Buttermilk Falls, à partir du 26 novembre 1779, pour une marche de six jours au cours de laquelle un grand nombre de ses hommes moururent à cause du froid terrible.<sup>284</sup> À l'arrivée aux quartiers d'hiver, les soldats doivent construire leurs propres huttes avec du bois provenant d'arbres qu'il faut d'abord abattre. Bien que Valley Forge soit fixée à jamais dans l'imagination populaire, elle mérite d'être oubliée en comparaison avec le séjour à Morristown. Très tôt cet hiver-là, le froid est arrivé. Et quel froid ! Il n'y avait rien eu de tel dans la mémoire des plus anciens habitants. Les routes disparaissaient sous quatre pieds de neige. Le port de New York était gelé.

Sa lettre continue :

Les routes sont recouvertes de neige jusqu'à ce que, dans certains endroits, elles soient élevées de douze pieds au-dessus de leur niveau ordinaire. L'hiver actuel est

particulièrement exceptionnel par son froid ininterrompu et constant. La glace dans les rivières à six pieds d'épaisseur. Depuis que cette partie de l'Amérique a été colonisée par les Européens, la North River à New York, large d'un mille et demi près de son embouchure et soumise au flux et au reflux d'une forte marée, n'a pas été gelée au point d'être praticable par les chariots. Malheureusement, notre camp souffrira encore plus du dégel que du gel, car il est trop exposé à l'inondation. Ceux qui n'ont été qu'à Valley Forge et à Middlebrook au cours des deux derniers hivers, mais qui n'ont pas goûté aux cravates de celui-ci, ne savent pas ce que c'est que de souffrir.

Un autre problème extrêmement éprouvant a été la terrible inflation qui a rendu l'argent presque sans valeur et, bien sûr, a rendu même les produits de première nécessité difficiles à trouver.

Les temps s'aggravent d'heure en heure. La pénurie des produits de première nécessité est presque incroyable, et augmente de jour en jour. Un chapeau coûte quatre cents dollars, une paire de bottes autant, et tout le reste en proportion. L'autre jour, j'étais disposé à acheter un assez bon cheval. On m'a demandé un prix que mon salaire de dix ans n'aurait pas couvert. Bien sûr, je ne l'ai pas pris, et je vais essayer de me débrouiller avec mes autres chevaux. L'argent s'éparpille comme la paille au vent, et les dépenses doublent presque d'un jour à l'autre, tandis que le revenu, bien sûr, reste stationnaire. J'ai réduit mes domestiques au plus petit nombre possible, ce qui n'implique pas une grande abnégation, car presque tous les domestiques sont paresseux, dépendants de la boisson et peu fiables. La rémunération du barbier absorberait actuellement tout mon salaire ; j'ai donc pris la décision de me raser moi-même. Étant entièrement en haillons, j'irai à Philadelphie dès que je le pourrai, pour acheter de nouveaux vêtements, surtout du lin.<sup>285</sup>

Naturellement, de Kalb se demande pourquoi il subit toute cette misère. Sa réponse fait apparaître clairement les motifs qui le poussent à agir : 1) sa sympathie pour la cause américaine ; 2) son désir de gloire ; 3) son ambition de s'élever dans sa profession par son propre mérite.<sup>286</sup>

Dans la nuit du 25 janvier 1780, une force britannique attaque par surprise Elizabeth, dans le New Jersey, et brûle de nombreuses maisons. Afin d'éviter des désastres similaires, Washington nomma le général Arthur St. Clair pour y être stationné avec un corps de deux mille hommes, afin de repousser des attaques similaires. Le général devait non seulement défendre le camp et le quartier général de Morristown contre les attaques, mais aussi couvrir le pays bordant les lignes ennemis, supprimer tout trafic avec la ville de New York, vérifier les positions des Britanniques le long de la côte du New Jersey et de Staten Island, et rendre compte de ses conclusions à Washington. Il lui incomba également de protéger l'armée contre des désastres tels que "le récent malheur et la disgrâce d'Elizabeth". Le général St. Clair s'est acquitté de cette tâche difficile avec efficacité jusqu'à ce qu'il soit nécessaire pour lui de demander un congé. Washington a écrit à de Kalb le 29 février 1780 :

Une entreprise particulière s'est produite qui obligera le major-général St. Clair à quitter pour le moment le commandement des troupes avancé ci-dessous et qui l'obligera

probablement à s'absenter jusqu'au milieu ou à la fin de la semaine prochaine ; je souhaite donc que vous le remplacez et que vous preniez le commandement dès que vous le pourrez. Si vous pouvez le faire aujourd'hui, ce sera d'autant mieux...<sup>287</sup>

Le premier mars, de Kalb se rendit aux lignes. Pendant tout le mois, dans le froid, la neige et le dégel, il eut la tâche la plus difficile à accomplir, en visitant une ligne étendue de postes, en reconnaissant sa position, en supervisant les troupes, et en inspectant tour à tour chaque point important de la ligne. Il passait toute la journée en selle, et déplaçait ses quartiers entre Amboy, Elizabethtown, Newark, Springfield, Westfield et Scotch Plains, et tout autre point susceptible d'être menacé par les forces anglaises.<sup>288</sup>

Puisque les forces britanniques partaient de New York pour attaquer Charleston, en Caroline du Sud, il était évident que le théâtre de la guerre se déplaçait vers le Sud. Washington souhaitait qu'une importante force se dirige vers le sud pour venir en aide au général Benjamin Lincoln, qui commandait à Charleston. Ce poste critique était à l'époque assiégié par une forte armée britannique. Pour cette tâche, Washington choisit de Kalb, lui ordonnant de marcher le 3 mars 1780 jusqu'à Philadelphie, afin de préparer son expédition vers le sud.<sup>289</sup>

Le 15 septembre 1779, il était arrivé à de Kalb un entracte très agréable dans l'ennuyeux bivouac dans les bois sans les provisions les plus nécessaires. Le nouveau ministre plénipotentiaire français, le marquis de La Luzerne, était arrivé pour remplacer Gérard, et allait rendre visite à de Kalb en tant que vieil ami et compagnon d'armes du baron depuis les jours de la guerre de Sept Ans. Wharton, en parlant de cet excellent diplomate, dit .... "Il s'appliquait avec soin aux devoirs de son poste et, par la suavité de ses manières, ainsi que par la discréction uniforme de sa conduite officielle, il a gagné l'estime et la confiance du peuple américain. Ses efforts ont tous été dirigés vers le soutien de l'alliance, sur les principes d'équité et la large base d'intérêts réciproques établis dans les traités."<sup>290</sup> De Kalb a parcouru dix-huit miles pour rencontrer son vieil ami, l'a invité à dîner avec tous les officiers de son quartier général sur ce que leurs maigres provisions pouvaient fournir de mieux, et l'a ensuite accompagné pendant vingt-huit miles sur son chemin vers Philadelphie.<sup>291</sup>

Un éclairage intéressant sur le caractère de de Kalb est révélé par ses amitiés ; il n'en avait pas beaucoup, mais des meilleures. Sa relation avec La Fayette est marquée par une touche de noblesse envers l'autre. De Kalb conseille, contre son propre intérêt, lorsqu'il apprend que le beau-père de La Fayette va entreprendre des démarches contre la décision du jeune homme de s'embarquer pour l'Amérique ; il l'exhorta à ne pas rompre avec sa famille.<sup>292</sup> Encore une fois, lorsque La Fayette jure de retourner en France si de Kalb n'obtient pas le poste de général de division que le Congrès a accordé au marquis, de Kalb lui conseille de s'en tenir à son plan initial de peur d'être ridiculisé en France. Lorsque le Congrès décida par la suite d'accorder également ce grade à de Kalb, en faisant remonter l'ancienneté au 7 novembre 1776, un mois avant le contrat de La Fayette avec Deane, de Kalb demanda que sa commission et celle de La Fayette soient de la même date ; en écrivant à sa femme à ce sujet, de Kalb déclara qu'il avait fait "un petit cadeau" au jeune homme ambitieux.<sup>293</sup>

L'historien Jared Sparks, écrivant au sujet de l'expédition canadienne sous le commandement de La Fayette au cours de l'hiver 1777-1778, affirme que La Fayette "a réussi à faire nommer le baron de Kalb au sein de l'expédition, qui, étant plus âgé que Conway, serait bien sûr le commandant en second. Cette demande ne fut pas facilement satisfaite, mais il insista tellement qu'elle fut finalement acceptée."<sup>294</sup> Au cours de l'hiver suivant, de Kalb veille sur La Fayette pendant la grave maladie de ce dernier à Fishkill, près du camp de de Kalb. Il regrette beaucoup de ne pouvoir accompagner son protégé à Paris, mais demande à Mme de Kalb de "le recevoir avec bonté et courtoisie et de le remercier des nombreuses marques d'estime qu'il m'a témoignées depuis le début de notre amitié. Je lui en serai reconnaissant aussi longtemps que je vivrai, et je l'estime et le considère au plus haut point."<sup>295</sup>

Dans le chapitre précédent est citée la lettre d'introduction que de Kalb a écrite pour son ami Duponceau, l'un des Français les plus intéressants à venir aux États-Unis. Dans sa jeunesse, cet idéaliste avait reçu une éducation approfondie pour se préparer à la prêtrise, mais son amour pour la cause américaine l'a incité à rejoindre von Steuben pour venir en Amérique. Il servit comme aide du général dans diverses campagnes, et décida à la fin de la guerre de rester dans ce pays. En tant que linguiste, il fit preuve d'une rare maîtrise non seulement des langues européennes, mais aussi de celles de l'Extrême-Orient et des Indiens d'Amérique. De même, en tant qu'expert en droit international, il rendit de grands services à la jeune république. De Kalb, lui-même linguiste, et cet érudit "pur et sans artifice" s'entendent à merveille.<sup>296</sup>

L'autodiscipline de De Kalb a toujours été remarquable. Par exemple, la nouvelle de sa nomination par le Congrès à un poste de major-général lui est parvenue alors qu'il rentrait en France avec trois autres officiers, à une journée de route de Philadelphie, le plaçant devant un dilemme difficile. D'une part, c'était la réalisation d'un espoir longtemps chéri, mais d'autre part, pouvait-il maintenant abandonner ses collègues qui avaient été rejetés par le Congrès ? Il décida qu'il était de son devoir de refuser. De peur que son refus ne paraisse ingrat, il écrit ce qu'il considère comme un mot d'adieu à son ami, Charles Henry Lee, lui disant qu'il n'oubliera jamais sa gentillesse.

Plus tard, alors qu'il avait été placé par Washington à la tête de l'Armée du Sud, lui offrant une occasion de gloire qu'il avait longtemps attendue, le Congrès nomma brusquement à sa place le très incomptént Gates, ce qui conduisit à la gestion désastreuse de la campagne, alors que le Congrès savait pertinemment qu'il était plus versé dans la guerre que n'importe quel général de l'armée américaine et que sa compétence était reconnue par tous, même par les officiers britanniques. Il est frappant de constater combien de contemporains témoignent de cette noblesse de caractère.<sup>297</sup>

Heureusement, la persuasion de M. Thomson et les concessions du Congrès incitèrent de Kalb à rester. Bien des années plus tard, Lee écrit dans ses *Mémoires* :

Aucun homme n'a surpassé ce gentleman en simplicité et en condescendance\*, ce qui donnait à son comportement un aspect aimable, extrêmement séduisant, qui suscitait la confiance et l'estime. Bien qu'il soit plus proche de soixante-dix ans que soixante, la tempérance de sa vie a été telle que non seulement il a joui jusqu'à son dernier jour de la meilleure santé, mais que son visage a encore conservé l'éclat de la jeunesse, ce qui

explique très probablement l'erreur commise par ceux qui ont rédigé l'inscription sur le monument érigé par ordre du Congrès. Cette marque de respect était bien méritée. (L'inscription sur le monument d'Annapolis dit qu'il est mort dans "la quarante-huitième année de son âge" - il faut lire "la cinquante-neuvième".<sup>298</sup> \*Samuel Johnson a défini le terme "condescendance" comme suit : "Abandonner les priviléges de la supériorité par une soumission volontaire, s'abaisser volontairement à l'égalité avec les inférieurs". Dans l'usage actuel, "condescendre" a, bien sûr, des connotations nettement de péjoratif.)

De Kalb choisit son fidèle assistant Dubuysson comme messager auprès du Congrès pour lui soumettre les conditions dans lesquelles il pourrait accepter cette nomination tardive. Ce jeune noble donna plus tard la pleine mesure de son dévouement à son commandant et ami lorsque, lors de la bataille de Camden, il se jeta sur le général prostré, mortellement blessé, pour le protéger avec son propre corps des baïonnettes britanniques. Dubuysson fut gravement blessé et fait prisonnier. Lorsque, après la mort de Kalb, on lui proposa de l'échanger contre un officier britannique qui avait une influence sur certaines tribus indiennes telle qu'il pourrait les inciter à se battre contre les Américains, Dubuysson déclara qu'il préférait rester prisonnier plutôt que de faire libérer un homme aussi dangereux.<sup>299</sup>

Lorsqu'en 1810, le général Richard Henry Lee rédige ses mémoires, il demande au colonel Nicholas Rogers, de Baltimore, ses souvenirs de de Kalb. Celui-ci était bien qualifié, car il avait été l'aide de camp de de Kalb à Valley Forge et plus tard :

En Europe, je crois qu'il a été engagé principalement dans le département du quartier-maître où, en raison de sa grande aptitude pour les détails et les minuties, il a dû être précieux. Si nous l'avions employé dans ce domaine, il aurait pu nous être d'une grande utilité, car nous avons souvent subi de nombreux contremorts et souffert de nos dispositions peu judicieuses et de notre manque de prévoyance.

Outre son extrême tempérance, sa sobriété et sa prudence, ainsi que sa grande simplicité de comportement, qui le rendaient particulièrement apte à accomplir sa tâche, il possédait également plusieurs des autres qualités d'un soldat, telles que la patience, la tolérance, la force de constitution, l'endurance à la faim et à la soif, et une soumission joyeuse à tous les inconvénients du logement, car je l'ai vu à plusieurs reprises arranger son paquetage comme oreiller, et envelopper son grand manteau de cavalier, s'étendre devant le feu et faire une sieste aussi confortable que s'il était dans un lit de duvet. Il se levait avant le jour, allumait sa bougie et travaillait jusqu'à neuf heures, puis prenait une tranche de pain sec avec un verre d'eau et se remettait au travail jusqu'à midi ou une heure, après quoi il se rendait au quartier général, prenait les nouvelles du jour et revenait dîner. Ce repas se composait d'un peu de soupe et d'un jarret de bœuf, ou d'une galette sèche sans goût, avec sa boisson préférée, l'eau. Après cela, il se remettait au travail, et ainsi de suite jusqu'à la tombée de la nuit, où, sans

utiliser sa bougie, il allait se coucher, afin de pouvoir se lever à la première heure du matin.

C'était son mode de vie en général, pendant que nous étions à la Valley Forge, où nous avons tous beaucoup souffert.

Par sa taille, il était un parfait Arioistus, mesurant plus de six pieds, et tout à fait à la hauteur des exigences d'un soldat. Il marchait souvent vingt ou trente miles par jour sans soupirer ni se plaindre, et en fait, préférait souvent cet exercice à l'équitation. Son teint et sa peau étaient remarquables, aussi clairs et frais que ceux d'un jeune homme.<sup>300</sup>

Un autre aide de camp de de Kalb était le vaillant colonel Otho Holland Williams, originaire du Maryland, qui, en tant qu'enseigne, avait combattu sous les ordres de Washington avant Boston, puis avait été promu colonel dans les troupes du Maryland qui faisaient partie de la division de de Kalb. Il est décrit comme "bien éduqué, grand et élégant, ses manières étaient telles qu'il se faisait des amis parmi tous ceux qui le connaissaient". Lui et de Kalb travaillent ensemble pour inciter Gates à adopter un plan d'action plus raisonnable, mais ils ne parviennent pas à vaincre son obstination et sa témérité. Le récit de Williams sur la conduite de de Kalb à Camden est un beau monument à la mémoire de ce brave soldat.<sup>301</sup> Il en va de même pour les lettres de Dubuysson.

L'amitié de De Kalb avec le Dr. Phile et Christopher Marshall a été discutée ; de moindre intérêt, mais peut-être significative dans ce contexte, est une lettre du Baron qui se trouve dans le fonds de Kalb de la Pennsylvania Historical Society. Elle a été écrite le 1er novembre 1779, du camp de de Kalb à Buttermilk Falls au colonel Wadsworth, commissaire général :

Monsieur :

Le général Washington et d'autres messieurs devant dîner avec moi après-demain, je vous serai très reconnaissant de me procurer un jambon et deux langues de bœuf si possible, ou d'autres provisions. Il n'y a rien à trouver chez le commissaire Kean, ni chez aucun des commissaires de brigades, pas même un gigot de mouton.

L'intendant général écrit sa réponse au bas de la feuille :

"Le Baron a un reçu en blanc de ma part - veuillez le remplir."

CHAPITRE XIV

WASHINGTON ENVOIE DE KALB AU SECOURS DE  
CHARLESTON; LE CONGRÈS LUI SUBSTITUE GATES

Les troupes qui ont reçu l'ordre de marcher vers le sud sous le commandement du général de Kalb sont envoyées pour soulager Charleston, alors assiégée par une importante force britannique et qui risque de devoir capituler. Mais que Charleston tombe ou non, Washington souhaite envoyer des troupes dans le Sud car les mouvements britanniques dans cette direction en font le théâtre vital de la guerre. Les troupes sélectionnées pour cette campagne provenaient du Maryland et du Delaware - des états représentés dans pratiquement tous les engagements depuis le siège de Boston en 1776 jusqu'à la fin de la guerre. Les contingents étaient peu nombreux mais se distinguaient par leur courage.

Dans une lettre de son quartier général à Morristown, datée du 2 avril 1780, Washington remettait entre les mains du Congrès la décision d'entreprendre ou non l'expédition.

Si le détachement doit marcher, ses actions ultérieures et son itinéraire depuis Philadelphie dépendront des ordres que le Congrès ou l'honorable Conseil de la guerre, par leurs directives, donneront ; car il m'est impossible, dans les circonstances actuelles, de donner des instructions à cette occasion. L'intendant et l'intendant général sont tous deux à Philadelphie et s'efforceront, j'en suis persuadé, de mettre à exécution tout plan de transport et de logement des troupes qui sera jugé utile, dans la mesure où cela sera en leur pouvoir. Le baron de Kalb, qui est actuellement à la tête de la division du Maryland, commandera le détachement s'il se met en route et partira demain ou après-demain pour aider et accélérer l'organisation de ses futurs mouvements.<sup>302</sup>

Washington suggéra que les troupes s'embarquent à Head of Elk (l'actuelle Elkton) et descendent la baie de Chesapeake, entrant dans le James River en route vers Petersburg. Cette procédure faciliterait non seulement le voyage pour les soldats, mais permettrait également d'éviter les désertions lorsque les hommes se déplaçaient dans leur État d'origine. Washington était bien conscient des risques liés à une éventuelle attaque des transports de troupes par une flotte britannique, mais il décida que "quelque chose devait être risqué ici."<sup>303</sup>

Le 4 avril 1780, Washington envoya à de Kalb les ordres suivants :

J'ai, en conséquence de la recommandation du dernier conseil de guerre, laissé au Congrès le soin de décider de la marche de la division du Maryland vers le sud. Afin qu'aucun temps ne soit perdu dans le transport des troupes, si le Congrès est d'accord avec le Conseil, je vous demande de vous rendre immédiatement à Philadelphie ; et si vous constatez, à votre arrivée, que les troupes doivent se déplacer, mettez au point

avec le Conseil de la guerre et l'intendant et le quartier-maître général les dispositions nécessaires pour leur approvisionnement et leur logement. Mais s'il s'avère que la marche du corps d'hommes auquel il est fait allusion est en ce moment inopportun ou inutile, vous serez heureux, après avoir terminé vos affaires privées, de retourner à votre commandement dans l'armée. Si vous vous dirigez vers le sud, je vous souhaite une marche sûre et rapide, et tout le succès que vous pouvez désirer.<sup>304</sup>

De Kalb arrive donc à Philadelphie le 8 avril, et est heureux de constater que le Congrès a déjà décidé d'accepter la suggestion de Washington. Il allait enfin pouvoir aller au combat et gagner la gloire ! Mais à partir de ce moment, les déceptions se succèdent dans ses efforts pour obtenir les articles nécessaires à l'équipement de ses troupes.

Washington est bien conscient de la situation désespérée de Kalb. Dans une lettre du 13 avril 1780 au major général Robert Howe, il exprime son désappointement en des termes, pour Washington, très forts :

À peu près au moment où votre lettre est arrivée, des directives du Congrès concernant la marche de ces troupes sont arrivées. En conséquence, cette division, telle qu'elle est, se prépare à marcher, mais comment ils vont y arriver, faute de provisions, de transport, etc. Seul le Ciel peut le dire. Je ne le peux pas.<sup>305</sup>

Dès qu'il fut établi que les forces ennemis avaient quitté New York, la division du Maryland leva le camp à Morristown et, le 16 avril 1780, entama la marche vers Philadelphie. Là, de Kalb supervise leur équipement. Il envoie ensuite l'infanterie, soit 1400 hommes, à Elkton, le point le plus au nord de la baie de Chesapeake, où elle s'embarque le 3 mai pour Petersburg, en Virginie, tandis que l'artillerie, avec les bagages et les munitions, se dirige vers le sud par voie terrestre.

Au moment même où Washington écrivait la lettre citée ci-dessus, de Kalb faisait un rapport au commandant en chef dans une optique tout aussi pessimiste :

La fourniture aux troupes sous mon commandement de tout ce qui est nécessaire à leur marche a été accompagnée de nombreuses difficultés et de retards qu'il n'était pas en mon pouvoir d'éliminer aussi rapidement que je l'aurais souhaité ; c'est pourquoi je n'ai pas été en mesure de rendre un rapport satisfaisant à Votre Excellence avant cette date. Le Conseil de guerre a fixé Richmond comme lieu de rendez-vous pour l'ensemble. Les deux brigades ont embarqué à Head of Elk, l'artillerie, les munitions et les bagages sont partis par voie terrestre. Je partirai demain matin. Je l'aurais fait il y a plusieurs jours si je n'avais pas été retenu par le Conseil de la guerre et le Trésor. J'aurais été heureux de voir le marquis de La Fayette, mais je ne perdrais pas un instant pour continuer.

De Richmond, j'écrirai à votre Excellence la situation des troupes, le nombre de recrues jointes à la marche, et les mesures que je prendrai pour marcher avec le plus de célérité.<sup>306</sup>

Le 13 mai 1780, de Kalb quitte Philadelphie, est retenu deux jours à Annapolis, dans l'attente d'une somme d'argent à verser par le trésorier de l'État du Maryland, et arrive à Richmond le 22 mai. Le

gouverneur Thomas Jefferson ayant déplacé le rendez-vous des troupes de vingt-trois miles vers le sud, à Petersburg, de Kalb s'y rendit le lendemain. Il constata que le dernier transport de troupes venait d'arriver, ce qui l'occupa jour et nuit à mettre ses forces en ordre de marche. Néanmoins, le 23 mai, du même endroit, il écrivit une tendre lettre à sa femme. Il regrette de ne pouvoir rencontrer La Fayette, car ses troupes sont déjà en route pour parcourir 500 milles dans une région pillée, chaude et désagréable. "Je pense que mes troupes auront beaucoup à souffrir", conclut-il. "J'écrirai aussi souvent que possible ; portez-vous bien, chère bonne amie ! Je suis tout a toy, pour la vie."<sup>307</sup>

Après une nouvelle semaine de lutte incessante avec le problème de faire des briques sans paille, en quelque sorte, il trouve le temps d'écrire à nouveau à sa femme le 29 mai 1780 toujours depuis Pétersbourg. L'occasion perdue d'une rencontre avec La Fayette le taraude encore :

Comme j'aurais été heureux de m'attarder quelques jours à Philadelphie pour attendre l'arrivée du marquis de La Fayette, annoncée dans vos dernières lettres. J'avais des centaines et des centaines de questions à lui poser, et j'aurais été heureux de bavarder avec lui pendant quelques heures ; mais il était impossible de retarder mon départ d'un seul jour, car mes troupes étaient déjà en marche pour cet endroit, et comme le sort de Charleston dépend évidemment du secours que je lui apporterai, il faut espérer que j'arriverai à temps. Mais je ne peux pas y être avant la fin du mois de juin. Tout semble avoir conspiré contre moi et les intérêts du pays. Quoi qu'il en soit, je ne veux pas que l'on me reproche un quelconque retard. J'ai sous mes ordres les troupes du Maryland et du Delaware, le corps de Lee et un régiment d'artillerie de douze pièces. On m'a promis d'autres renforts de milice de la Virginie et de la Caroline du Nord, mais la manière expéditive dont toutes les choses sont faites ici est telle que je ne peux pas compter sur eux, et encore moins les attendre. Demain et après-demain, mes troupes, divisées en trois brigades, prendront leur ligne de marche, à condition que les chariots promis depuis longtemps arrivent toujours. Malgré la hâte avec laquelle je me déplacerai, il est fort possible que le sort de Charleston ait été décidé avant mon arrivée. En effet, bien que la ville ait été longtemps menacée d'un siège, et que l'ennemi ait été à proximité pendant longtemps avant de pouvoir achever l'investissement, bien que, par conséquent, il y ait eu la plus grande abondance de temps pour l'approvisionner en fournitures, je crains que cette question essentielle ait été entièrement négligée, ou n'ait reçu l'attention nécessaire que lorsqu'il était trop tard.<sup>308</sup>

Des chariots, absolument indispensables à une armée en marche, avaient été promis à de Kalb, mais ils n'arrivèrent qu'en quantité négligeable. Cela provoque des retards irritants, mais dans sa détermination à avancer vers l'ennemi, le 1er juin 1780, il ordonne à sa première brigade d'avancer ; les quelques chariots disponibles doivent être utilisés pour transporter les tentes, tandis que les soldats, malgré la terrible chaleur de l'été de Virginie, doivent porter leurs propres bagages. La deuxième brigade se met en route le 6 juin, tandis que de Kalb ferme la marche le 8 juin. La direction de sa marche depuis Petersburg, en Virginie, était vers Hillsboro et Salisbury, des villes du centre de la Caroline du Nord. Mais

en raison du manque de fournitures, même les plus essentielles, ce n'est que le 20 juin qu'il atteint la frontière de la Caroline du Nord.

L'amertume de sa déception est exprimée dans une lettre au Dr Phile : "Je ne rencontre aucun soutien, aucune intégrité et aucune vertu dans l'État de Virginie [...]. Pour ma part, je m'attends à une campagne des plus pénibles, ayant été retenu beaucoup trop longtemps par le retard de mes chariots.

<sup>309</sup>

Alors qu'il se trouve encore à Petersburg, de Kalb reçoit la nouvelle d'un désastre majeur :

Je suis informé par le major Jamison, qui arrive de Georgetown, en Caroline du Sud, que Charleston a capitulé le 12 mai, que notre garnison a été faite prisonnière de guerre, que l'ennemi avance de ce côté de Georgetown, que ses forces dans ce quartier sont inconnues, mais que son armée, sous le commandement du général Clinton, compte environ 12 000 hommes. Je ne sais pas où se trouve le gouverneur Rutledge avec les troupes sous son commandement, et j'ai envoyé des ordres à la première brigade et à l'artillerie pour qu'elles s'arrêtent là où elles sont jusqu'à ce que je rejoigne la deuxième brigade. Je suppose que mes ordres les trouveront non loin de Salisbury.

Là, j'examinerai les mesures à prendre, si une jonction avec le gouverneur Rutledge peut être attendue, et s'il y a une chance d'obtenir la milice de la Virginie et de la Caroline du Nord ; mais même dans ce cas, l'ennemi sera largement supérieur en nombre. Je suis déterminé à rester sur la défensive jusqu'à ce que je reçoive des renforts et d'autres ordres et directives de votre conseil, du Congrès ou du commandant en chef. Par le major Jamison, j'ai également appris que le corps du colonel Armand est à Wilmington. L'artillerie de l'État de Virginie a quitté cet endroit il y a vingt-huit jours par la même route que moi ; on suppose qu'elle se trouve actuellement à Camden ou avec le gouverneur Rutledge.<sup>310</sup>

Washington, prévoyant la poursuite de la guerre dans le Sud, écrit le 15 avril, un mois avant la chute de Charleston, à Thomas Jefferson, le gouverneur de la Virginie : " Il n'y a jamais eu de plus grande occasion pour les États de se mobiliser " et " j'ai pensé qu'il était opportun de communiquer notre situation à votre Excellence afin que vous puissiez percevoir la nécessité dans laquelle l'État de Virginie va se trouver... ". "La Virginie, jusqu'alors épargnée par la guerre, est maintenant douloureusement consciente du danger d'une invasion depuis les Carolines. L'État n'est pas préparé."<sup>311</sup>

Le 11 juin, Jefferson écrit à Washington :

Il n'y a rien d'autre à opposer à la progression de l'ennemi vers le nord que les principes de prudence de l'art militaire. La Caroline du Nord est sans armes. Nous n'en avons pas en abondance. Celles que nous possédons leur sont librement transmises, mais l'état des ressources est tel qu'ils n'ont pas encore été en mesure de transporter un seul mousquet de cet État au leur. Tous les chariots que nous pouvons rassembler ici ont été fournis au marquis (sic) de Kalb, et se rassemblent pour la marche de 2 500 miliciens sous les ordres du général Stevens de Culpeper, qui se déplacera le 19 instant.<sup>312</sup>

Jefferson ne dit pas combien de chariots ont été fournis à de Kalb, mais ils étaient de loin insuffisants pour épargner aux troupes le fardeau supplémentaire de marcher chargées de leurs bagages personnels.

Le 25 juin, Abner Nash, gouverneur de Caroline du Sud, écrit à Thomas Jefferson au sujet de la « petite armée » de Kalb stationnée à Hillsboro et « en proie à d'énormes difficultés pour se procurer des provisions et du fourrage ». Le gouverneur expose alors un plan d'action pour de Kalb :

Il y a quatre jours, un message lui a été envoyé pour l'informer que, selon nous, il serait préférable qu'il se dirige vers le sud-ouest en direction de Charlotte pour soutenir le général Rutherford et empêcher l'armée britannique de tourner le flanc droit de nos forces par tous les moyens possibles, nous coupant ainsi de l'arrière-pays fertile, vallonné et densément peuplé. Les habitants de cette région nous sont actuellement fidèles, mais il est à craindre qu'ils se retournent contre nous si les circonstances deviennent plus défavorables.<sup>313</sup>

De Kalb avait également prévu cet itinéraire judicieux, mais, comme nous le verrons, il n'a pas été suivi.

Le 26 juin, James Monroe écrit à Jefferson au sujet de la pénurie universelle dans l'armée de Kalb « de toutes sortes de provisions, à l'exception de la viande, qui prévaut dans ce pays ». C'est pourquoi l'armée du général de Kalb à Hillsboro et celle du général Caswell ici (à Cross Creek) ne sont plus en mesure de tenir ces positions et se trouvent dans un dilemme tel qu'elles n'ont que l'alternative d'avancer rapidement sur l'ennemi ou de se retirer en Virginie".<sup>314</sup>

La chute de Charleston contrecarre le premier objectif de la marche de Kalb vers le sud, mais rend son action d'autant plus nécessaire, voire peut-être décisive. Il envisageait de suivre les principes établis par son ancien commandant, le célèbre Maréchal de Saxe :

"Le général avisé évite les batailles rangées, en particulier au début d'une campagne. Il ne s'agit pas d'une stratégie défensive ou inactive. Il est nécessaire d'engager des combats fréquents suivis de retraites et de dissimulations afin de démolir l'ennemi. Ce n'est qu'ensuite que l'on peut livrer la grande bataille pour l'écraser."<sup>315</sup>

Si une telle politique avait été adoptée, les Britanniques auraient été fortement désavantagés, car le contrôle de Charleston ne leur permettait pas de s'implanter solidement dans le sud. Les Whigs des régions occidentales auraient pu s'organiser en milices désireuses de réprimer les Tories.

Si les Britanniques se déplaçaient vers l'intérieur des terres, ils pourraient être harcelés de nombreuses manières, et leur ligne de ravitaillement coupée, les laissant dans un territoire stérile et inhospitalier tandis que de plus en plus de patriotes se soulèveraient contre l'envahisseur ennemi.

Pendant ce temps, cependant, l'armée de Kalb avançait dans des difficultés plus ou moins grandes, comme il le décrit dans une lettre adressée à sa femme le 21 juin, le lendemain de son arrivée à la frontière de la Caroline du Nord :

Me voici enfin, considérablement au sud, souffrant d'une chaleur intolérable, du pire des environnements et de la plus vorace des insectes de toute forme et de toute couleur. Le plus désagréable de ces derniers est ce qu'on appelle communément une

tique, une sorte de forte puce noire qui se fraie un chemin sous la peau et qui, par sa morsure, produit l'irritation et l'inflammation les plus douloureuses, qui durent plusieurs jours. Tout mon corps est couvert de ces piqûres. Je ne sais pas encore si la force et les mouvements de l'ennemi, et la difficulté de nourrir ma petite armée me permettront d'avancer de deux cents milles supplémentaires jusqu'aux frontières de cet État. J'ai ordonné à plusieurs détachements de se donner rendez-vous demain à trente-trois milles d'ici, si un violent orage ne nous empêche pas d'effectuer une jonction. Les Européens ne peuvent se faire une idée de la violence des orages dans cette partie du monde.<sup>316</sup>

Les difficultés augmentaient au fur et à mesure que l'armée pénétrait vers le sud. À Hillsboro, de Kalb dut s'arrêter quelques jours pour permettre aux soldats épuisés de se reposer. Non seulement les provisions pour la subsistance de ses hommes n'arrivaient pas, mais les régiments de milice de Virginie et de Caroline du Nord également promis. Il reprit sa marche en direction du sud-ouest vers Greensborough, mais en atteignant Wilcox's Iron Works sur Deep River, il dut s'arrêter une fois de plus par manque de provisions. De son camp, il écrit à sa femme le 7 juillet :

Depuis la dernière fois que je vous ai donné des nouvelles de ma situation à Goshen, j'ai dû faire des marches très fatigantes, endurer beaucoup de chaleur et surmonter de grandes difficultés, mais je suis encore loin de la fin. Il est même possible qu'après avoir atteint le but que je me suis assigné, je sois obligé de battre en retraite sans avoir frappé un seul coup, faute de provisions. Quelle différence entre la guerre dans ce pays et en Europe ! Ceux qui ne connaissent pas la première, ne savent pas ce que c'est que de lutter contre les obstacles. Je voudrais bien être débarrassé de mon commandement, car il n'y a rien de plus ennuyeux ni de plus difficile. Ma position actuelle me rend doublement désireux de retourner auprès de vous le plus tôt possible.<sup>317</sup>

L'État de Caroline du Nord ne prend aucune disposition pour assurer la subsistance des troupes de l'Union, mais consacre tous ses efforts à la constitution de sa propre milice. De Kalb n'a donc pas d'autre choix que d'envoyer des groupes de chercheurs de nourriture. Bien que ces derniers n'aient en aucun cas reçu l'ordre de priver les fermiers de la totalité de leurs provisions, ils ont agi, tout comme l'armée dans son ensemble, comme des hommes affamés l'auraient fait dans de telles circonstances.

Une certaine couleur locale de de Kalb et de son armée dans le Sud est donnée dans la *Vie de Francis Marion, un officier partisan célèbre dans la guerre révolutionnaire contre les Britanniques et les Tories en Caroline du Sud et en Géorgie*, par le brigadier général P. Horry de la brigade de Marion et L. M. Weems, ancien recteur de la paroisse de Mount Vernon, Philadelphie, (Lippincott, 1860).

Le général Horry raconte au lecteur dans l'introduction que, dans sa vieillesse, il avait été incessamment pressé par les admirateurs de Marion d'écrire une biographie du "Renard des marais", l'un des grands héros de la guerre d'indépendance, sous lequel Horry avait servi. "Avec un pied dans la tombe et l'autre à côté, il a finalement été persuadé d'abandonner son livre de prières et ses béquilles (les meilleurs compagnons d'un vieil homme) et de dégainer son épée pour reprendre les batailles de

ma jeunesse, tout en protestant qu'il n'était ni un érudit ni un historien. Selon le Dictionary of American Biography, dans l'article sur Francis Marion, Horry a remis son manuscrit, rempli d'anecdotes et de lettres intercalées, à Parson Weems. Cet "historien et érudit" a omis les lettres, a déformé un certain nombre de déclarations de faits, a introduit des discours imaginaires, a habillé le style de Horry, mais a laissé la paternité de l'ouvrage à Horry.

Avec cette prudence, on peut bien écouter Horry, embelli par Weems. Après tout, l'auteur de l'histoire du cerisier a également écrit une vie de Franklin, mais il n'a pas manqué d'attribuer une petite note à l'auteur du canular. Un édit du roi de Prusse et le discours de Polly Baker ; l'histoire de l'honnêteté et de la bravoure du petit garçon face à une possible punition sévère convient mieux au Père de son pays, méticuleusement honnête et sévère, qu'elle ne l'aurait fait pour Franklin, Hamilton, Burr, Patrick Henry ou tout autre grand homme de l'époque. Ainsi, bien que Weems puisse inventer des conversations, il est fort probable qu'elles correspondent bien au personnage de l'orateur, et les événements sont généralement décrits tels que Horry s'en est souvenu. Pour citer une description de la recherche de nourriture :

Il nous arrivait en effet de tomber sur un peu de maïs ; mais alors les pauvres femmes maigres, brûlées par le soleil, aux longues chevelures non peignées et aux seins ratatinés, couraient vers nous en criant, les larmes aux yeux, déclarant que si nous leur prenions leur maïs, elles et leurs enfants périraient.

Horry poursuit en racontant le cas d'un fermier aisé qui rencontra les soldats et les supplia de ne pas le ruiner, car il avait une grande famille d'enfants à nourrir. Les soldats lui répondirent qu'il n'était pas question pour eux, en tant que combattants pour leur pays, de mourir de faim. L'homme poussa un profond soupir, sans dire un mot. Son jeune maïs, qui semblait couvrir une cinquantaine d'acres, était juste au stade de l'épi rôti et il avait aussi quelques beaux vergers de pêchers et de pommiers, chargés de jeunes fruits. À peine avions-nous monté nos tentes que toute l'armée, à pied et à cheval, s'est mise à la tâche. Les arbres furent tous battus en un tour de main, après quoi les soldats tombèrent, comme un troupeau de sangliers, sur les épis calcinés, et les chevaux sur les lames et les tiges. Ainsi, à la lumière du matin, il n'y avait plus aucun signe ou symptôme que du maïs n'ait jamais poussé à cet endroit depuis la création du monde. Dieu seul sait ce qu'il advint de ce pauvre homme et de ses enfants, car au lever du soleil, nous avions tous reçu l'ordre de repartir vers le Sud. Je dis tous, mais seulement ceux qui en étaient capables. En effet, le nombre de soldats était réduit chaque nuit à néant par l'agonie, les flux et autres maladies provoquées par la fatigue excessive et le manque de nourriture.<sup>318</sup>

Marion et Horry s'étaient rendus à Charleston assiégée, mais avaient échappé à la capture par les Britanniques. Ils sont venus au nord pour rejoindre les forces de l'Union, où ils ont été présentés à de Kalb par un ami commun.

Horry décrit son sentiment lorsque lui et Marion ont rencontré de Kalb :

Je n'oublierai jamais ce que j'ai ressenti en rencontrant ce gentleman. Il semblait plutôt âgé, mais malgré la neige de l'hiver sur ses cheveux, ses joues étaient encore rouges de la floraison du printemps. Sa personne était grande et virile, d'une taille supérieure à la

moyenne, avec beaucoup de nerfs et d'activité, tandis que ses fins yeux bleus exprimaient le doux rayonnement de l'intelligence et de la bonté.

De Kalb remarqua au cours de la conversation : "Je pensais que la tyrannie britannique aurait envoyé un grand nombre de Caroliniens du Sud rejoindre nos armes. Mais ce n'est pas le cas, ils sont tous, comme on nous l'a dit, en train de courir pour prendre la protection britannique. Ils ne sont sûrement pas déjà fatigués de se battre pour la liberté."

De Kalb avait une croyance chrétienne simple et non dogmatique qu'il ne portait pas sur sa poitrine, mais qu'il chérissait sincèrement. Cela est manifeste, par exemple, dans sa description de la visite qu'il a faite à la colonie Morave de Bethléem lorsqu'en septembre 1777, il a pris le chemin du retour en France. Il n'aurait jamais pu écrire sur les Quakers comme le fait La Fayette dans une lettre à sa femme du 26 septembre 1777 :

Elle (Philadelphie) est pleine d'une espèce de personnes scélérates, de quakers stupides, qui ne sont bons à rien qu'à entrer dans une chambre avec de grands chapeaux sur la tête, quel que soit le temps, et à attendre là en silence que le Saint-Esprit descende, jusqu'à ce que l'un d'eux, fatigué d'attendre, se lève et dise beaucoup de bêtises, avec des larmes qui coulent de ses yeux.<sup>319</sup>

Le compagnon de Kalb sur la Victoire, le vicomte de Mauroy, dans une lettre à de Broglie du 28 août 1778, après quelques railleries sur de Kalb, remarque ce même trait du baron : "Sa santé l'a forcé jusqu'à présent à faire ses campagnes à Bethléem, charmante demeure de paix et de bonheur. Il peut y rester aussi souvent qu'il lui plaît, serrer le bon Jésus dans ses bras et lui laisser tout."<sup>320</sup> (La dernière phrase est omise dans Stevens.)

La profession de soldat de De Kalb n'interfère en rien avec ses convictions religieuses, pas plus qu'elle ne l'a fait dans le cas, par exemple, de Robert E. Lee ou de "Stonewall" Jackson, tous deux de fervents chrétiens. Sauf, pourrait-on ajouter, qu'elle était à la base de l'attitude humaine de De Kalb envers les soldats et les civils, manifestée à de nombreuses occasions.

Apprenant la capitulation de Charleston, le Congrès, dans une hâte inconvenante et sans consulter Washington, nomme à l'unanimité, le 13 juin, Horatio Gates comme commandant de l'armée sudiste, en sachant pertinemment qu'il est l'ennemi de Washington. Mais Gates était le vainqueur de Burgoyne, et avait de nombreux amis au Congrès. "Gates était l'idole militaire de l'époque. Il avait effectivement forcé la reddition d'une armée britannique entière, et c'était un piédestal suffisamment grand pour soutenir un héros populaire. Le fait que Gates avait deux fois plus d'hommes que Burgoyne n'était pas pris en compte, pas plus que le fait que les Britanniques à Saratoga étaient à court de nourriture et désespérément perdus dans les bois. Ils se seraient rendus si Gates avait été en Chine."

Gates entreprend de prendre le commandement du département du Sud avec une grande confiance en lui, malgré l'avertissement de son ami Charles Lee : "Prenez garde que vos lauriers du Nord ne se transforment en saules du Sud". Il n'accorda aucune considération à ces paroles sinistres, bien qu'il sut parfaitement ce qui l'attendait : " Le commandement d'une armée sans force, un coffre

militaire sans argent, un département apparemment déficient en esprit public, et un climat qui augmente le découragement au lieu d'animer le bras du soldat ".<sup>322</sup>

Dans une lettre adressée au gouverneur Jefferson depuis Hillsboro le 19 juillet 1780, Gates emploie des superlatifs pour décrire le manque total de nourriture, d'armes et de munitions pour son armée :

Lorsque j'ai eu l'honneur de voir votre Excellence à Richmond, on m'a appris à m'attendre à beaucoup de difficultés et à un service perplexe, mais je ne peux que professer qu'au cours d'un service long et souvent critique, il ne m'est jamais arrivé d'être témoin d'une scène de pénurie aussi importante et croissante que celle de mon commandement actuel ... Un officier venant du quartier général du Baron m'a assuré qu'il y a souvent des intervalles de vingt-quatre heures pendant lesquels l'armée sans distinction est obligée de se nourrir des légumes verts qu'elle peut trouver, n'ayant ni nourriture animale ni maïs. Une disette aussi fréquente et aussi totale doit finir par désagréger notre camp, ne faut-il pas remédier en toute hâte à ce mal ".<sup>323</sup>

Bien sûr, de Kalb avait plaidé auprès du Congrès et du gouverneur de Caroline du Nord pour obtenir de l'aide pour son armée en détresse. Le gouverneur promit un approvisionnement abondant en provisions et un fort renforcement de la milice de Caroline du Nord, qui était alors sur le terrain sous les ordres du major général Caswell. Mais les provisions n'arrivèrent jamais, tandis que le commandant de la milice, ambitieux de gagner la gloire pour lui-même, refusa de coopérer avec l'armée de l'Union. Il employa ses hommes par détachements contre de petits groupes d'habitants séditieux ou tories qui, pour éviter d'être enrôlés au service de leur pays, se retiraient dans les marais ou les bois. L'armée étant dans cette situation peu propice, l'arrivée du nouveau commandant fut annoncée pour le 25 juillet.

L'action du Congrès, qui le relève soudainement de son commandement, aurait pu inciter de Kalb à démissionner de l'armée et à retourner auprès de sa famille et dans son domaine. Mais il avait prêté le serment de se battre pour la liberté américaine, et il resta, reprenant stoïquement le commandement de sa division de troupes du Maryland et du Delaware. C'est avec un certain soulagement qu'il remit les pénibles responsabilités à un général qui était censé avoir le soutien unanime du Congrès. De Kalb n'avait jamais cultivé ses quelques amis influents au Congrès ; les occasions de montrer sa valeur contre l'ennemi sur le champ de bataille lui avaient constamment échappé, et de plus il était un étranger - tout cela rend l'action du Congrès compréhensible.

Le 16 juillet 1780, de Kalb écrit au général Gates depuis son camp de Deep River, avec un certain soulagement, mais pas de prévisions optimistes.

Je suis heureux de votre arrivée, car depuis mon arrivée dans cet État, je me suis heurté à de nombreuses difficultés pour obtenir des provisions ; et bien que j'aie donné aux troupes une allocation réduite pour le pain, nous ne pouvons même pas l'obtenir ; aucune farine n'a été fournie, et aucune disposition n'a été prise en dehors de ce que j'ai fait par autorité militaire ; aucune assistance de la part du pouvoir législatif ou exécutif ; et la plus grande réticence de la part du peuple à se séparer de quoi que ce soit. Je vous

donnerai un compte rendu plus détaillé de tout cela à votre arrivée. Le projet que j'avais de me rapprocher de l'ennemi pour le chasser de la rivière Peegee, un pays fertile, a échoué en raison de l'impossibilité de subsister sur la route et de l'absence de ravitaillement immédiat sur lequel on peut compter dans un premier temps après une marche difficile.

Je préparerai des rapports exacts des troupes régulières du département quand j'aurai le plaisir de vous voir, mais je ne pouvais guère compter que sur les régiments du Maryland et du Delaware de ma division, avec un petit nombre d'artilleurs et la légion du colonel Armand, et tous ceux-là très réduits par la maladie, les renvois et les désertions. Cela m'a incité à laisser trois pièces d'artillerie à Roanoke River et à en envoyer six à Hillsborough, après en avoir gardé huit, que j'estimais suffisantes pour une si petite armée.

Je dois me diriger vers Coxe's Mill, en haut de Deep River, où je serai rejoint par la milice de Caroline du Nord sous les ordres du major général Caswell, soit environ 1200 personnes. La milice de Virginie est toujours à Hillsborough, comme vous en serez informés. Vous avez peut-être aussi rencontré un petit groupe des soldats du colonel Buford ; je voulais les garder dans l'armée, mais comme ils manquaient d'armes et de vêtements, il a insisté pour les faire marcher jusqu'en Virginie et m'a promis qu'il les rejoindrait au début de juillet. Je n'ai pas eu de nouvelles de lui depuis. Les régiments de chevaux du colonel Washington et du colonel White sont à Halifax, dit-on, inaptes au service. J'ai écrit à ces deux régiments à plusieurs reprises pour connaître leur situation, mais je n'ai pas encore pu obtenir de réponse ; il y avait deux troupes de chevaux légers de l'État de Virginie sous les ordres du major Nelson, en si mauvais état en ce qui concerne les chevaux, manquant de selles et de tout article d'accoutrement, que je les ai envoyées à Halifax pour les remettre en état et les recruter.

Le colonel White a laissé 25 de ses chevaux légers à Hillsborough ; ils pourraient vous servir d'escorte ; si vous en commandez un du camp pour vous rencontrer, faites-le-moi savoir à temps. Vous trouverez l'armée dans quelques jours à Coxe's Mill ou à proximité ; vos chariots, si vous en avez, passeront mieux par Chatham Court House ; vos quartiers seront indiqués près du camp.<sup>324</sup>

Gates répond depuis Hillsborough le 20 juillet, exprimant son étonnement face aux difficultés rencontrées par de Kalb et acceptant l'offre d'une escorte militaire.

Hier, j'ai eu l'honneur de recevoir votre aimable lettre du 16 courant, datée de votre camp de Deep River. Je suis étonné de votre détresse et de vos difficultés, et depuis mon arrivée ici mardi dernier, je me suis efforcé de les atténuer. J'ai envoyé des dépêches au gouverneur et au conseil exécutif de cet État, au gouverneur Jefferson de Virginie et au Congrès ; dans toutes ces dépêches, vous pouvez être assurés que je me suis efforcé de décrire notre situation réelle, afin qu'il n'y ait pas d'erreur à ce sujet. On a

déjà assez perdu dans l'inutile défense de Charleston ; si l'on en sacrifie davantage, je pense que les États du Sud sont perdus, et cela pourrait presque détruire le reste. Je pense que toutes mes affaires écrites seront terminées aujourd'hui ; si c'est le cas, je partirai demain pour le camp et j'espère être avec vous samedi. Les troupes que vous mentionnez pour mon escorte sont ici sans chevaux, et beaucoup d'entre elles ont été envoyées par le capitaine Gun à Halifax. Je vous communiquerai demain l'itinéraire que j'ai l'intention de suivre et je demanderai à une escorte de me rejoindre à un endroit que je nommerai.<sup>325</sup>

De Kalb fit en sorte que la cérémonie se déroule de la manière la plus respectueuse qui soit, avec une salve de treize canons. Gates remercia le baron pour sa grande politesse et, suivant la courtoisie habituelle, confirma tous les ordres permanents de son prédécesseur. Mais c'est alors que survient une grande surprise. Lors de la première revue, il ordonna aux troupes de se tenir prêtes à marcher à la moindre alerte.

Quartier général, Buffalo Ford, 26 juillet 1780

Officier du jour demain : Col. Hall

Les ordres permanents du major général de Kalb doivent être respectés. Les troupes se tiendront prêtes à marcher à tout moment - l'armée peut être convaincue que de telles mesures sont prises et ont été prises depuis un certain temps par le Congrès et l'autorité exécutive de tous les États du Sud, du Delaware inclus, que l'abondance succédera bientôt à la pénurie inévitable ; les provisions, le rhum, le sel et toutes les nécessités afflueront dans le camp et seront ensuite distribuées avec générosité à son armée. Le général remercie les troupes pour la patience et la persévérence avec lesquelles elles ont supporté les besoins et les difficultés de la dernière partie de la campagne, et il est convaincu que l'avenir ajoutera encore plus d'éclat à la renommée qu'elles ont acquise, et donnera gloire et triomphe aux armes américaines.<sup>326</sup>

Ce dernier ordre suscita l'étonnement de ceux qui connaissaient la situation réelle des troupes. Mais toutes les difficultés furent levées par les assurances du général selon lesquelles d'abondantes réserves de rhum et de rations étaient en route et les atteindraient dans un jour ou deux - des assurances qui étaient certainement fallacieuses et qui n'ont jamais été vérifiées.

Le lendemain de l'ordre général de Gates, le 27 juillet 1780, le Conseil du Maryland à Annapolis donna suite à la demande de de Kalb de fournir des provisions aux troupes du Maryland sous son commandement. Le Conseil refusa, au motif que la distance était trop grande et que la Caroline du Nord et la Virginie devaient s'occuper de ces troupes, puisque le Maryland avait assez souvent pourvu aux besoins des troupes venant de lieux éloignés, simplement parce qu'elles se trouvaient dans le Maryland. Par conséquent, aucune provision du Maryland "ne parvint à l'armée sudiste pour y être distribuée avec générosité ".<sup>327</sup>

L'ordre de Gates du 26 juillet est maintenu. L'armée se mit en route le 27 juillet. De Kalb et les autres officiers s'accordent à dire que le plan du commandant est le résultat de son ignorance totale du

territoire, des sources d'approvisionnement et de l'état des soldats à moitié affamés. Ils incitent le colonel Williams<sup>328</sup>, un vieil ami de Gates, à faire des observations au commandant au sujet de sa démarche hasardeuse. Williams fait valoir les points suivants :

1. La région située entre Hillsborough et Camden était désolée, pleine de plaines sablonneuses alternant avec des marécages, et très peu peuplée.
2. Les provisions et le fourrage recueillis le long des cours d'eau avaient été pillés tour à tour par les Whigs et les Tories ; l'armée risquait donc d'y mourir de faim. Le seul avantage de cette route était qu'elle était plus courte de cinquante miles.
3. D'autre part, la route du nord-ouest conduisait à Salisbury au milieu d'un pays fertile et d'une population patriote. Cette route avait été choisie par les officiers les plus circonspects et les plus efficaces, avec de Kalb à leur tête, parce qu'elle fournissait les provisions dont les soldats affamés avaient tant besoin.
4. En cas de revers, elle offrait un asile aux malades et aux blessés à Salisbury et à Charlotte, villes où les milices étaient dévouées à la cause de l'indépendance américaine.
5. Cet emplacement était le plus propice à l'édification d'un atelier de réparation d'armes.
6. Les approvisionnements en provenance du Nord trouveraient cette route-là plus sûre pour atteindre la destination de l'armée.
7. Cet itinéraire détourné rendrait possible un débordement des avant-postes ennemis, permettant plus tard une avancée sur Camden avec la rivière Wateree sur son flanc droit et ses amis à l'arrière.

Pour donner plus de poids à ces considérations, le colonel Williams les fait rédiger par écrit et signer par les principaux officiers. Gates refuse de se laisser influencer par la logique, même lorsque de Kalb lui fait remarquer la faiblesse de son propre plan. Sa seule concession fut la promesse de réunir tous les officiers généraux (Williams était colonel, et donc remis à sa place !) pour consultation, à midi le premier jour de marche - mais il ne les invita jamais à une telle conférence.

L'une des nombreuses erreurs commises par Gates fut de refuser l'offre de Francis Marion, le célèbre "Swamp Fox", d'utiliser les services de son audacieux groupe de partisans ; au lieu de cela, il lui ordonna de se rendre à la rivière Santee pour y détruire tous les bateaux afin d'entraver la retraite des Britanniques vers Charleston - après leur défaite !

Horry raconte qu'au moment de se séparer, le baron leur donna son avis sur la situation. Il est probable que Parson Weems ait enjolivé ce passage, mais il contient sans aucun doute les sentiments d'un soldat expérimenté :

Nous nous hâtons d'attaquer un ennemi qui, s'il connaissait notre situation, n'attendrait rien de moins que notre arrivée. Nous sommes, pour les deux tiers au moins, de la milice brute ; eux, tous des réguliers. Nous, fatigués, eux, frais. Nous, faibles et affaiblis par un long jeûne ; eux, forts et féroces comme des coqs de bruyère ou des chiens de boucher. Cela ne veut rien dire, messieurs ; tout est fini pour nous ; notre armée est défaite aussi sûrement qu'elle n'entrera jamais en contact avec les Anglais. J'ai laissé entendre ces

faits plus d'une fois au général Gates, mais c'est un officier qui n'accepte pas d'autre conseil que le sien.<sup>329</sup>

La compréhension et la sympathie de De Kalb à l'égard des simples groupes chrétiens profitent aux hommes de l'armée sudiste sous le commandement d'Horatio Gates. Dans une lettre de juillet 1780 adressée au général Caswell de la milice de Caroline du Nord, Gates écrit :

Le général de Kalb a contribué à améliorer la situation dans une certaine mesure. Il avait pris des mesures pour obtenir des fournitures de la part des Moraves, ce qui a permis d'atténuer la détresse ici. Ce ravitaillement s'étend également aux troupes présentes, sinon je ne sais pas comment nous aurions pu marcher en avant, tant les troupes du général Rutherford et les vôtres ont parcouru cette partie du pays.<sup>330</sup>

Il est évident que de Kalb a rendu visite à la colonie Moravienne de Caroline du Nord et a persuadé ces pacifistes allemands d'apporter leur aide aux soldats affamés.

## CHAPITRE XV

### LA DERNIÈRE MESURE DE DÉVOUEMENT

Faute de chevaux, deux pièces de campagne durent être laissées sur place lorsque l'armée, sur ordre du général Gates, commença sa marche hasardeuse vers le sud à partir de Wilcox's Mill, le 27 juillet 1780. Une semaine plus tard, le 3 août, les troupes traversèrent la rivière PeeDee dans des bateaux à Mask's Ferry. C'est là que le lieutenant-colonel Charles Porterfield rejoint Gates avec une centaine de soldats de l'État de Virginie, un renfort bienvenu. Bien que les troupes soient à moitié affamées et presque épuisées, elles sont forcées de continuer à marcher, faisant dix-sept ou dix-huit miles par jour. En tant

qu'êtres humains, ils manifestèrent leur ressentiment à l'égard des promesses non tenues du général. Ils commencèrent à vagabonder, à voler et à piller. Même ceux qui restaient dans les rangs avaient l'air sombre et renfrogné, et une mutinerie, qui aurait produit les effets les plus déplorables, était sur le point d'éclater lorsque les officiers, se mêlant aux hommes et les raisonnant, réussirent à faire taire les murmures qui, malheureusement, n'étaient que trop justifiés. Ils montrèrent leurs propres cantines et sacoches vides, convainquirent les soldats que les souffrances de tous étaient égales, les exhortèrent à supporter les difficultés de l'heure et promirent que si les approvisionnements attendus n'arrivaient pas très vite, des équipes de recherche de nourriture seraient envoyées par chaque corps dans toutes les directions pour collecter le peu de maïs encore stocké dans le pays et l'apporter à un moulin.<sup>331</sup>

Le ton désespéré de la lettre de Gates au gouverneur Thomas Jefferson montre qu'il a pris conscience de l'impasse dangereuse dans laquelle sa folie a plongé l'armée :

Monsieur : Depuis que j'ai rejoint l'armée à Deep River, ma détresse est inconcevable, et la copie ci-jointe d'une lettre de ce jour au gouverneur Nash en convaincra votre Excellence. J'aimerais pouvoir dire que les approvisionnements de la Virginie ont été un opprobre pour la Caroline du Nord. J'ai honte de dire que leur retard honore plutôt leur État frère qu'il ne le déshonore. Quelles conséquences les conseils exécutifs des deux États estiment-ils devoir tirer de cette négligence impardonnable ? J'espère néanmoins que votre Excellence fait tout ce qui est en son pouvoir pour ravitailler ses concitoyens à moitié affamés. La farine, le rhum et les troupeaux de bœufs doivent être envoyés sans délai à cette armée, sinon le département du Sud n'en aura bientôt plus aucune pour le défendre ; il pleut furieusement depuis plusieurs jours et votre milice n'a toujours pas de tentes. Je m'attends donc à des désertions et à ce que l'hôpital laisse rapidement le général Stevens sans commandement. Je souhaiterais pouvoir présenter à votre Excellence un compte rendu plus agréable des affaires publiques de cette façon, mais le devoir que j'ai envers les États-Unis m'oblige à représenter les choses telles qu'elles sont.<sup>332</sup>

J'espère encore que votre Excellence fait tout ce qui est en son pouvoir pour approvisionner ses concitoyens à moitié affamés. La farine, le rhum et les troupeaux de bœufs doivent être envoyés sans délai à cette armée, sinon le département du Sud en manquera bientôt pour le défendre ; il pleut furieusement depuis plusieurs jours, et votre milice n'a toujours pas de tentes. Je m'attends donc à des désertions et à ce que l'hôpital laisse rapidement le général Stevens sans commandement. Je souhaiterais pouvoir présenter à votre Excellence un compte rendu plus agréable des affaires publiques de cette façon, mais le devoir que j'ai envers les États-Unis m'oblige à représenter les choses telles qu'elles sont. 332

La lettre de Gates au gouverneur Nash de Caroline du Nord lance un appel encore plus désespéré pour obtenir des fournitures "pour vos troupes presque affamées".<sup>333</sup>

Peu après l'incident de la menace de mutinerie, il arriva qu'un petit stock de maïs fut apporté au camp. Le moulin se met à moudre et, en quelques heures, les soldats se voient servir un repas comme ils

n'en avaient plus depuis longtemps. Cette soudaine tournure des événements redonna du sang-froid aux hommes et ils conçurent de nouveaux espoirs pour l'avenir. Il n'en est pas de même pour les officiers qui, à leur demande, ont été les derniers à recevoir des rations. Cependant, il était inutile de se plaindre auprès du général commandant, car personne ne pouvait lui conseiller de se sortir rapidement de ce marasme. Il est néanmoins informé de ce qui se passe dans le camp et se rend compte de l'état critique des troupes.

Il commença alors à mesurer les difficultés qui l'accablaient et, conscient des responsabilités encourues, il déclara au colonel Williams (qui, depuis le 6 août, remplissait les fonctions d'adjudant général à la place du major Armstrong, malade) qu'il avait été contraint, dans une certaine mesure, d'emprunter la voie qu'il avait adoptée. Le général Caswell, expliqua-t-il, s'était soustrait à tous les ordres, aussi bien de de Kalb que de Gates, d'unir sa milice à l'armée régulière, car il était manifestement vaniteux de son commandement indépendant, et désireux d'entreprendre quelque initiative flatteuse pour son ambition personnelle. Dans son exaspération, Gates souhaitait que Caswell reçoive une solide correction, mais, malheureusement, une telle défaite ferait perdre à l'armée des renforts dont elle avait cruellement besoin. Il considère qu'il est absolument nécessaire d'unir la milice de Caroline du Nord à son armée. De plus, une telle jonction permettrait à ses troupes de partager les provisions que l'État avait envoyées à sa milice. Il justifie en outre son avance en affirmant qu'après être allé si loin pour rencontrer l'armée, un mouvement en arrière découragerait les troupes et décevrait amèrement les habitants à qui l'on avait promis la protection contre les Britanniques. De Kalb et Williams soutiennent en vain qu'il faut suivre la route de droite, qui traverse des colonies fertiles, compte tenu de l'état de famine dans lequel se trouvent les troupes.<sup>334</sup>

Le 6 août, Gates se rendit au camp de Caswell, où il fut reçu avec un somptueux repas et du vin, preuve que la Caroline du Nord prenait soin des siens. Dans la bonne humeur, des dispositions sont prises pour unir les forces. Le général Richard Caswell semble entièrement satisfait du poste qui lui a été attribué en tant que troisième commandant. Il commandait l'aile gauche, tandis que de Kalb était chargé de l'aile droite, composée de réguliers. Le 7 août à midi, les forces se rejoignirent, marchèrent quelques kilomètres en direction du poste hostile de Lynch Creek, puis campèrent.

Le colonel Williams raconte à la troisième personne un incident qui semble préfigurer l'issue désastreuse de la bataille de Camden :

L'adjudant général adjoint, qui était aussi soucieux du bien-être de l'armée que s'il en avait été personnellement responsable, demanda au lieutenant-colonel Ford, l'officier du jour, de visiter la garde avec lui à une heure inhabituelle afin de s'assurer de la sécurité de l'aile gauche. Les gardes et les sentinelles de l'aile droite étaient aussi vigilants que d'habitude et saluaient la ronde avec cet empressement qui inspire un sentiment de sécurité ; mais sur l'aile gauche, tout était silencieux. Les officiers en patrouille ne furent pas interpellés une seule fois, passèrent les gardes sans être arrêtés et se frayèrent un chemin sans encombre jusqu'aux tentes des généraux et des officiers d'état-major, dont certains se plaignirent de leur dérangement inutile à une heure si peu

habituelle pour les gentlemen. Les officiers de la veille sont convoqués et des gardes et des patrouilles sont organisées pour sécuriser le camp contre toute attaque.<sup>335</sup>

Le matin du 8 août, l'ennemi avait disparu. Sous prétexte de mouvements offensifs, l'officier commandant à Lynch's Creek avait quitté ce poste et avait habilement retiré toutes ses forces sans être inquiétées jusqu'à une position beaucoup plus forte sur Little Lynch's Creek. Cette dernière n'était qu'à une journée de marche de Camden, qui, étant le dépôt de provisions pour les troupes britanniques dispersées dans le pays, était fortement fortifiée et bien garnie sous les ordres de Lord Rawdon. Ce général commandait, depuis le début de juin, les postes avancés de l'armée, destinés à envahir la Caroline du Nord, et seulement retenus jusqu'à l'automne par la chaleur et le manque de vivres, tandis que Lord Cornwallis, qui, depuis le retour de Sir Henry Clinton, avait le commandement en chef des quatre mille soldats anglais dispersés dans les provinces du Sud, avait son quartier général à Charleston. A l'annonce de l'approche des Américains de Gates, Lord Rawdon part de Camden pour aller à leur rencontre. Il prit une position bien fortifiée à environ quatorze miles de Camden et fit appel aux détachements disséminés dans la campagne pour soutenir les groupes de recherche de nourriture envoyés dans toutes les directions.<sup>336</sup>

Afin de maintenir son armée aussi mobile que possible, Gates ordonne le 15 août que les femmes, les enfants et les blessés, ainsi que tous les bagages lourds, soient renvoyés à Charlotte sous le commandement du major Dean. Parmi les "nombreuses femmes", toutes ne partirent pas, beaucoup préférant partager chaque peine et chaque danger avec les soldats plutôt que la sécurité et les provisions qui leur étaient promises dans la région située plus au nord.

Au sujet des partisans, Ward remarque : "On a du mal à réaliser qu'au XVIII<sup>e</sup> siècle, toutes les armées avaient leurs contingents de partisans, même des femmes et des enfants. Beaucoup de ces femmes étaient les épouses des hommes de troupe ; d'autres avaient des attaches plus temporaires ou de promiscuité. Elles jouaient leur rôle dans les camps, lavaient les vêtements des soldats, préparaient leur nourriture, etc. Elles étaient tellement coutumières et habituelles que les historiens les considèrent comme allant de soi et les mentionnent rarement, sauf dans des occasions comme celle-ci, lorsqu'elles ont été renvoyées".<sup>337</sup>

Washington était opposé aux adeptes du campement et interdisait fréquemment leur présence auprès des armées, en particulier celle des "de mauvaises vies". L'ordre suivant est typique de ceux que l'on trouve dans ses *Ecrits* : "À l'avenir, les troupes seront exemptées d'exercice tous les vendredis après-midi. Ce temps leur est accordé pour laver leur linge et se baigner". Comme en d'autres occasions, Washington se préoccupe de la santé des soldats, comme le montre son ordre selon lequel aucun homme ne doit rester dans l'eau plus de dix minutes.<sup>338</sup>

Avec Lord Rawdon à la tête d'une force relativement faible qui bloque la route de Camden, Gates n'a que deux choix. Il avait insisté pour emprunter la route courte mais stérile vers le sud, dans l'idée d'écraser les forces britanniques avec son armée numériquement supérieure. Il aurait pu réussir s'il avait suivi le plan de Kalb, qui consistait à attaquer rapidement Lord Rawdon avant l'arrivée des

renforts de Lord Cornwallis. La position de Lord Rawdon est solide et Gates agit prudemment en rejetant le plan du baron.

De Kalb, habituellement conservateur, considérant soigneusement les possibilités de succès et prévoyant une retraite convenable en cas d'échec, préconise ici une attaque contre les forces de Lord Rawdon, campées dans une position favorable sur la rive opposée de Lynch's Creek. Dans les guerres européennes, il avait appris du Maréchal de Saxe, qui avait acquis une grande renommée pour sa prise audacieuse de Prague, et il avait assisté à l'attaque nocturne soigneusement planifiée du Maréchal Lowendal contre l'"invincible" Bergen op Zoom ; il avait également observé comment l'action bien planifiée de Wayne, récemment à Stony Point, avait abouti à un succès glorieux. Compte tenu de la bravoure déterminée avec laquelle de Kalb et ses réguliers bien entraînés ont combattu, quelques jours plus tard, des forces supérieures lors de la bataille de Camden, il est concevable qu'une telle attaque nocturne aurait pu être couronnée de succès, changeant ainsi radicalement l'issue de la campagne du Sud. Une lettre écrite quinze jours plus tard par Lord Rawdon à sa mère montre qu'il s'agissait d'une possibilité réelle :

De Kalb, qui était un bon officier, vit si nettement les conséquences qu'il y aurait à réduire leur attaque à un seul point, et à me permettre ainsi d'unir mes détachements, qu'il conseilla fortement à Gates de passer Lynch's Creek et de me combattre ; en tout cas, c'est ce que me rapporta l'aide de camp de de Kalb (un parent de M. de La Fayette), le colonel de Buysson, qui avait été fait prisonnier. Gates rejeta le conseil, se lança à travers le pays sur l'autre route au-dessus de Hanging Rock Creek, et nous donna trois jours pour nous préparer à le rencontrer dans un pays qui nous était également très favorable.

Gates rejeta le plan dont Rawdon admet implicitement qu'il s'agissait d'un excellent conseil. Pour de Kalb, il s'agissait manifestement de "pousser l'ennemi et d'empêcher la concentration de ses forces".<sup>339</sup> La position précaire des forces britanniques près de Camden et la possibilité imminente qu'elles soient coupées de leur base à Charleston sont décrites par Charles Stedman, l'historien anglais qui a servi sous les ordres de Howe, Clinton et Cornwallis :

La communication entre Camden et Charleston semblait menacée d'être coupée par les mouvements entreprenants de Sumter, dont le nombre augmentait chaque jour par la jonction d'habitants mécontents. La sécurité de l'armée dépendait du maintien d'une communication avec la côte et il fallait immédiatement faire quelque chose pour la sortir de cette situation périlleuse. A ce stade, une retraite vers Charleston aurait pu être effectuée sans grande difficulté ; mais les malades auraient dû être laissés derrière (Stedman en dénombre près de huit cents), les magasins abandonnés ou détruits, et la perte de tout le pays s'en serait nécessairement suivie, à l'exception bien sûr de Charleston, qui disposait déjà d'une garnison suffisante pour assurer sa défense.<sup>340</sup>

L'autre plan que Gates aurait pu suivre avec succès consistait à marcher dix miles sur la droite, à tourner le flanc de Rawdon et à gagner Camden avant lui. Mais Gates hésite et laisse échapper ces deux

opportunités. Il attendit deux jours là où il se trouvait, et ce n'est que le 13 août qu'il marcha vers la droite pour prendre position à Clermont (ou Rugely Mills - Clermont était le nom de la résidence du propriétaire) sur la route de l'ouest. Il abandonna ainsi l'objectif au nom duquel il avait refusé d'avancer par la meilleure route. Le 14, il est rejoint par le général Stevens avec sept cents miliciens de Virginie ; mais le même jour, Lord Cornwallis atteint Camden avec ses réguliers ; ainsi, les moments privilégiés pour écraser les Britanniques par détachements disparaissent à jamais.<sup>341</sup> Cela est très dommageable au vu des forces britanniques disséminées dans l'Etat.

Le commandant de la cavalerie britannique, Banastre Tarleton, qui joue un rôle important dans la bataille de Camden, évoque la stratégie de Gates alors qu'il est campé face aux Britanniques sur Lynch's Creek :

Le commandant américain a découvert que la position de Lord Rawdon était forte et il a refusé de l'attaquer ; mais il n'a pas eu assez de discernement pour comprendre qu'en remontant la crique à marche forcée, il aurait pu passer sur le flanc de Lord Rawdon et atteindre Camden, ce qui aurait été une conquête facile et un coup fatal pour les Britanniques.<sup>342</sup>

Le 13 août, Lord Rawdon se replie sur Camden, appelant tous les contingents britanniques dispersés à le rejoindre, y compris ceux de Clermont. Le colonel Sumter, de la milice de Caroline du Sud, signale alors à Gates qu'une escorte de vêtements, de munitions et d'autres provisions est en route depuis Charleston pour les troupes de Camden. Pour s'emparer de cette prise, il avait besoin de renforts ; il demanda donc à Gates de lui envoyer de l'infanterie et deux petites pièces d'artillerie. Le général ordonne à un détachement de cent fantassins réguliers et de deux petites pièces d'artillerie, sous les ordres du lieutenant-colonel Woolford, de rejoindre le colonel Sumter. Ainsi, à la veille de la bataille, Gates affaiblit ses forces en abandonnant une centaine de ses meilleurs soldats dans une entreprise inutile - s'il perdait la bataille, il perdrat le ravitaillement, et s'il battait Cornwallis, il pourrait facilement s'emparer du train de chariots.<sup>343</sup>

Williams précise que, de l'avis de plusieurs, Gates, maintenant à Clermont, aurait bien fait de prendre une position sûre avec son armée et d'attendre seulement quelques jours. D'ici là, des provisions abondantes auraient afflué dans son camp, et les volontaires de la partie ouest des Carolines lui auraient donné une supériorité numérique sur les Britanniques :

Le 15 août, Gates envoya à Washaw les malades, les bagages lourds et tout le matériel de campement qui pouvait être épargné. Cet ordre ne fut malheureusement pas exécuté à temps, de sorte que les chariots à bagages tombèrent aux mains de l'ennemi après la perte de la bataille. Le même jour, l'ordre de marche vers Camden fut donné, qui devait être repris à dix heures du soir dans l'ordre suivant : L'avance était formée par une partie de la Légion d'Armand, puis venait la cavalerie sous les ordres du colonel Armand lui-même, dont les flancs droit et gauche étaient couverts par le colonel Porterfield et le major Armstrong avec l'infanterie légère, marchant en file indienne à une distance de deux cents mètres de la route. Ils étaient suivis en ordre régulier par les

première et deuxième brigades du Maryland et les divisions de Caroline du Nord et de Virginie, chaque commandement étant précédé de son artillerie. L'arrière était à nouveau couvert par la cavalerie volontaire. En cas d'attaque de la cavalerie ennemie à l'avant, l'infanterie légère de chaque flanc reçut l'ordre d'avancer immédiatement et d'ouvrir un feu nourri, sous le couvert duquel le colonel Armand devait résister à l'attaque et, si possible, repousser l'ennemi. Les troupes ont reçu l'ordre, sous peine de mort, de marcher dans un profond silence.<sup>344</sup>

Au moment où Gates donne ces ordres, il ne sait pas que Cornwallis est arrivé à Camden pour soutenir Rawdon. De plus, il pensait avoir 7 000 hommes sous son commandement. Il convoque un conseil des officiers, les informant de son plan, basé sur l'estimation erronée de sa force réelle. Pendant ce temps, l'adjudant général adjoint, le colonel Williams, vérifie soigneusement chaque corps et constate que les hommes aptes au service sont exactement au nombre de 3052. Lorsque Williams soumet ses chiffres au général, la réponse de ce dernier est la suivante : "Ces chiffres sont suffisants pour nos objectifs". Il ajouta que lorsqu'il avait lu ses ordres au conseil, il n'y avait pas eu une seule voix dissidente. Naturellement, Gates avait lu les ordres, mais n'avait pas demandé de commentaires ou de vote.<sup>345</sup>

Le 9 août, alors que le général Caswell avait rejoint les forces de Gates, donnant à l'armée américaine une grande supériorité sur celle du général Rawdon, comme nous l'avons mentionné plus haut, de Kalb recommande une attaque massive contre l'armée britannique retranchée de l'autre côté de Lynch's Creek. Quelques jours plus tard, alors que Gates s'était rendu à Clermont, de Kalb leur conseilla de rester à Clermont pour renforcer une position naturellement bonne, dans l'attente de renseignements plus fiables que ceux dont ils disposaient à l'époque. En cas d'attaque, il serait plus adapté à la composition de l'armée américaine d'être sur la défensive que de risquer un combat en rase campagne, face à une force composée en grande partie de miliciens. En outre, l'ennemi aurait pu être renforcé et, dans ce cas, il aurait pu être en surnombre au point de "rendre nos tentatives soit inutiles, soit fatales à l'expédition".<sup>346</sup>

Lorsque Gates, le 15 août, méprise à nouveau les conseils de de Kalb et de Williams et, sans demander de précisions, lit ses ordres d'attaque pour la nuit, le baron reste naturellement silencieux.<sup>347</sup>

Avec les renforts apportés par Cornwallis, les forces britanniques comptaient trois mille hommes, pour la plupart des vétérans bien disciplinés, soutenus par un solide corps de cavalerie sous les ordres de Tarleton, et six canons lourds. Le rapport de l'adjudant général Williams évalue l'armée américaine à trois mille cinquante hommes, dont plus de la moitié sont des miliciens qui, pour la plupart, font face à l'ennemi pour la première fois et ne savent pas se servir des baïonnettes qui viennent de leur être remises. A cela s'ajoutent sept pièces d'artillerie et les soixante cavaliers du lieutenant-colonel Armand. Sur le plan numérique, les armées étaient à peu près égales, mais sur le plan de l'expérience du combat, les Américains étaient deux fois plus nombreux, même après l'arrivée du brigadier général Stevens et de ses Virginiens.

Il semble incroyable que Gates ait ignoré l'arrivée de Cornwallis. Le 15 août, un habitant de Camden arriva, comme par hasard, dans le campement américain et fut conduit au quartier général. Il

feignit d'ignorer l'approche des Américains, prétendit une grande amitié pour ses compatriotes, les Marylandais, et promit au général d'être de retour dans quelques jours avec toutes les informations que ce dernier souhaitait obtenir. Les informations qu'il donna étaient la vérité, mais pas toute la vérité, comme les événements le révélèrent par la suite ; cependant, ses propos étaient si plausibles que le général Gates le renvoya avec de nombreuses promesses s'il respectait fidèlement ses engagements. La crédulité du général n'a pas été mise en cause, mais on a pensé qu'il aurait été plus prudent de retenir l'homme pour faire plus ample connaissance.<sup>348</sup>

La bataille de Camden est connue en raison de certaines décisions très tragiques prises par le commandant américain, mais l'une d'entre elles frise certainement le ridicule. Il était d'usage de servir aux troupes une ration d'un gallon de rhum lorsqu'elles s'apprêtaient à combattre l'ennemi, mais il n'y avait pas de spiritueux à portée de main. Gates a donc eu l'idée géniale de remplacer ce rhum par de la mélasse, dont il venait de recevoir un approvisionnement. Peu de soldats l'ont probablement pensé. Dans le livre d'ordres de Gist, le mot "rum", d'abord inscrit, fut rayé et remplacé par "mélasse".<sup>349</sup> En conséquence, un gallon de mélasse par homme et une ration complète de maïs et de viande furent distribués à l'armée avant sa marche, qui commença conformément aux ordres vers dix heures dans la nuit du 15 août.

Les troupes de l'armée du général Gates avaient souvent ressenti les conséquences d'une mauvaise alimentation, mais à ce moment-là, un repas hâtif composé de pain cuit à la hâte et de bœuf frais, avec un dessert de mélasse mélangée à de la bouillie ou des boulettes, a eu un effet cathartique tel qu'il a désorganisé beaucoup d'hommes, qui ont rompu les rangs toute la nuit et étaient certainement très affaiblis avant le début de l'action au matin.<sup>350</sup>

Gates avait "lu ses ordres au conseil" ; il n'avait demandé ni vote ni discussion. Les autres généraux avaient sans doute appris à connaître leur commandant suffisamment bien pour être convaincus de l'inutilité de faire des suggestions. Dès la fin de la réunion, les officiers se déclarent choqués par l'offensive soudaine planifiée par Gates, apparemment sans aucun renseignement sur les plans ou la position de l'ennemi. Le colonel Armand est probablement le plus indigné parce que lui et sa cavalerie ont reçu l'ordre de se placer à l'avant d'une colonne en marche pour « marcher dans le plus grand silence » pendant la nuit. Pas un cheval ne pouvait hennir !

Lord Cornwallis arriva à Camden le 15 août et jugea immédiatement qu'il était dangereux d'attendre compte tenu de la supériorité numérique de Gates, et surtout parce que sa propre conduite brutale à l'égard des Américains incitait un grand nombre d'entre eux à se joindre à la lutte contre les Britanniques. Il décida donc d'attaquer l'armée américaine nouvellement constituée dans son campement ouvert et improvisé à Clermont. Il se met en marche à dix heures. Les deux armées ont l'intention de lancer une attaque surprise et ignorent les plans de l'autre. Elles partent sur la même route dans des directions opposées à la même heure de la nuit. A mi-chemin entre leurs camps respectifs, elles se rencontrent vers minuit.

La première révélation de cette situation nouvelle et inattendue fut provoquée par une salve mutuelle d'armes légères entre les gardes avancées. Quelques-uns des cavaliers de la

légion d'Armand furent blessés, battirent en retraite et jetèrent tout le corps dans le désordre - qui, reculant soudainement sur la colonne d'infanterie, désorganisa toute la ligne de l'armée. L'infanterie légère sous Porterfield, cependant, exécuta ses ordres avec bravoure ; et l'ennemi, non moins étonné que nous, sembla accepter à une cessation soudaine des hostilités. Quelques prisonniers furent faits de part et d'autre. De l'un d'eux, l'adjudant général adjoint de l'armée américaine obtint des informations sur la situation et les effectifs de l'ennemi. Il indiqua que Lord Cornwallis commandait en personne environ trois mille soldats britanniques réguliers qui se trouvaient en ligne de marche à environ six cents mètres en avant. L'ordre fut bientôt restauré dans le corps d'infanterie de l'armée américaine, et les officiers étaient occupés à former une ligne de front, lorsque l'adjudant général adjoint communiqua au général Gates les informations qu'il tenait du prisonnier. L'étonnement du général ne pouvait être dissimulé. Il ordonna à son adjudant général adjoint de convoquer un nouveau conseil de guerre. Tous les officiers généraux se rassemblèrent immédiatement à l'arrière de la ligne. La mauvaise nouvelle leur est communiquée. Le général Gates dit : "Messieurs, que faut-il faire ?" Tous restèrent muets pendant quelques instants, puis le valeureux Stevens s'exclama : "Messieurs, n'est-il pas trop tard maintenant pour faire autre chose que combattre ?" Aucun autre conseil ne fut donné, et le général souhaita que ces messieurs se retirent pour rejoindre leurs commandements respectifs.

L'opinion du baron de Kalb peut être déduite du fait suivant. Lorsque le adjudant général alla le convoquer au conseil, il lui raconta d'abord ce qui avait été découvert. "Eh bien, dit le baron, le général vous a-t-il donné l'ordre de faire reculer l'armée ?" Le baron, cependant, ne s'opposa pas à la proposition du général Stevens, et toutes les mesures qui suivirent furent préparatoires à l'action.<sup>351</sup> Il est habituel, dans une situation aussi désespérée, que le conseil du plus audacieux l'emporte, surtout s'il parle le premier. Personne n'aime plaider en faveur de la retraite ou d'une autre solution modérée dans un tel moment.

À seulement huit miles au nord de Camden, les armées s'étaient rencontrées dans un espace étroit entre deux larges marécages, de plus en plus étroit derrière les Britanniques et de plus en plus large derrière les Américains. La ligne américaine fut formée avant le lever du jour ; la deuxième brigade de Gist, composée d'un régiment du Delaware et de trois régiments du Maryland, à droite ; au centre, la milice de Caroline du Nord ; et les Virginiens de Stevens, à gauche, avec le corps d'Armand. En réserve, la première brigade du Maryland de Smallwood est maintenue à l'arrière. L'artillerie était stationnée devant le centre. De Kalb commandait l'aile droite et prit son poste avec elle dans la ligne. Gates et son état-major prennent position à six cents mètres en arrière de la ligne.<sup>352</sup>

Du côté britannique, Lord Rawdon commande l'aile gauche face à Gist, et le lieutenant-colonel James Webster l'aile droite. Une deuxième ligne était composée de Highlanders, tandis que la cavalerie de Tarleton était en réserve. Six canons sont postés au centre de l'armée britannique. Les flancs des deux armées sont protégés par les marais.

Alors que l'obscurité se lève, le colonel Williams remarque la faible silhouette de l'infanterie britannique en train d'avancer. Il ordonne à l'artillerie d'ouvrir le feu, puis se précipite à l'arrière pour faire un rapport au général Gates : "L'ennemi se déploie sur la droite, Monsieur. Stevens a de bonnes chances d'attaquer avant qu'ils ne soient formés."

"Monsieur, c'est exact. Qu'il en soit ainsi", dit Gates. Ce fut le dernier ordre qu'il donna au cours de cette bataille ou de toute autre.<sup>353</sup>

Mais il était trop tard pour que Stevens attaque. Les Britanniques sont sur eux, tirent une salve, puis se précipitent vers l'avant en attaquant à la baïonnette. Les miliciens n'avaient jamais essuyé de tirs et n'avaient jamais été initiés au maniement de la baïonnette. Affaiblis et terrifiés, ils jettent leurs mousquets et s'enfuient pour sauver leur vie. Dans leur panique, ils jetèrent la première réserve du Maryland dans une confusion totale. Le général Gates fut emporté dans la déroute générale et ne s'arrêta que lorsqu'il atteignit Charlotte, à soixante miles du champ de bataille. Bien entendu, comme le dit le proverbe, celui qui subit un malheur est sûr de récolter des quolibets ; ainsi, le général Wayne déclara, en le comparant à un célèbre chef militaire de l'Antiquité : "La retraite de Gates ressemblait à celle de Xénophon, mais en un peu plus rapide".<sup>354</sup>

Pour la suite du récit de la bataille, je citerai la description éloquente et bien documentée de Christopher Ward.

A présent, le centre et la gauche avaient disparu - désespérément disparu. L'aile droite des Marylands et des Delawares, sous les ordres du général Mordecai Gist et de l'intrépide de Kalb, dont la gauche était largement ouverte à l'ennemi, tenait seule le terrain face aux attaques répétées de Rawdon.

De Kalb fait appel à la réserve, la première brigade du Maryland. Elle s'était remise de sa confusion, mais n'avait jusqu'à présent que peu participé à la bataille. Son assistant cherche son commandant pour lui transmettre le message, mais Smallwood n'est pas avec ses troupes - il a en fait quitté le champ de bataille. Otho Williams prend les choses en main et fait avancer la brigade en ligne avec l'aile droite américaine. Elle est immédiatement très engagée. Williams tente de l'amener sur la gauche de la deuxième brigade, mais les Britanniques s'interposent. Malgré ses efforts, l'ennemi maintient un espace de six cents pieds entre les deux.

Cornwallis saisit sa chance. Il lance les réguliers de Webster contre le front et le flanc de la première brigade du Maryland. Les Marylanders cèdent du terrain, se regroupent, sont repoussés, se regroupent à nouveau, mais sont finalement vaincus et mis en déroute.

Il ne restait plus aux Marylanders et aux Delawares de Gist qu'à se battre ou à s'enfuir. Ils se battirent. "Ferme comme un roc, la phalange de de Kalb et de Gist est restée".<sup>355</sup> Ils avaient tenu tête aux Volontaires irlandais de Rawdon, à l'infanterie de la Légion, au régiment royal de Caroline du Nord et aux volontaires tories de Bryan, soit plus de mille hommes contre six cents peut-être - non seulement ils les avaient tenus à distance, mais ils les avaient repoussés. D'une seule charge à la baïonnette, ils avaient percé les rangs de

leurs assaillants et fait cinquante prisonniers. Puis leur gauche a été tournée et ils ont été contraints de reculer. De Kalb et Gist les reformèrent. Ils chargèrent à nouveau et furent à nouveau repoussés. Mais une fois de plus, ils attaquent.

C'est à ce moment-là que la brigade qui les accompagnait fut brisée et balayée. La fumée et la poussière flottaient en nuages dans l'air, si épais que l'on ne pouvait voir qu'à une faible distance. De Kalb et Gist ne savaient rien de la retraite de l'autre brigade et n'étaient pas conscients du fait qu'eux et leurs quelques hommes se trouvaient seuls sur le terrain. Ils savaient qu'ils étaient en train de gagner leur combat et pensaient que la bataille se déroulait aussi bien pour le reste des Américains ; sinon, ils auraient vu qu'un combat supplémentaire était sans espoir et auraient battu en retraite du mieux qu'ils pouvaient, sans sacrifier davantage leurs hommes. Ils n'avaient pas reçu l'ordre de Gates de se retirer. Ils se sont donc battus et "jamais des troupes n'ont fait preuve d'un plus grand courage que ces hommes du Maryland et du Delaware".<sup>356</sup> Avec la même obstination inébranlable dont elles avaient fait preuve à Gowanus et à Chatterton's Hill en 1776, les troupes du Delaware et du Maryland affrontèrent la force supérieure de l'ennemi pendant près d'une heure.

Le cheval de De Kalb fut abattu sous lui. "Longtemps après que la bataille ait été perdue dans tous les autres domaines, on vit la forme gigantesque de De Kalb, désarçonné et combattant à pied, diriger les mouvements de ses braves troupes du Maryland et du Delaware. Sa tête avait été ouverte par un coup de sabre. Peter Jaquett, adjudant des Delawares, qui se battait à ses côtés, s'empressa de panser la blessure et le supplia de se retirer. Mais aucun ordre n'était venu de Gates, qui se trouvait alors à des kilomètres de là et en pleine fuite. De Kalb pensait encore que la victoire était en vue. Il refuse."<sup>357</sup>

Les combats se déroulent au corps à corps et sont d'une férocité redoutable. Les sabres fusent et frappent, les baïonnettes s'élancent et trouvent leur cible, les coups de mousquet s'abattent sur des crânes fendus. Mais Cornwallis, aussi vigilant que Gates ne l'était pas, avait alors jeté toute sa force sur ces derniers ennemis, 2 000 hommes contre pas plus de 600. Submergé par des effectifs qui l'encerclaient presque entièrement, de Kalb réclama à nouveau la baïonnette. Tous ensemble, ses hommes répondent à l'appel. De Kalb en tête, ils percèrent les rangs de l'ennemi, firent volte-face et les frappèrent à revers. Mais les balles se succèdent et frappent leur chef héroïque. Le sang coulait à flots, mais le vieux lion eut la force d'abattre un soldat britannique dont la baïonnette était sur sa poitrine. Ce fut son dernier coup. Saignant de onze blessures, il tomba.<sup>358</sup>

La brigade avait perdu son chef, mais ses rangs, plus que décimés, se resserrèrent, avancèrent une fois de plus, repoussèrent une nouvelle charge - mais ce fut tout. La cavalerie de Tarleton, revenue de la poursuite des fugitifs, fonça sur eux, brisa leurs rangs et la bataille fut terminée.

Le major Archibald Anderson, du Maryland, rallia quelques hommes de différentes compagnies des Continentaux ; le colonel John Gunby, le lieutenant-colonel John Eager

Howard, le capitaine Henry Dobson, tous du Maryland, et le capitaine Robert Kirkwood, du Delaware, rassemblèrent une soixantaine d'hommes. Tous conservèrent un corps compact pendant la retraite. Ceux qui n'étaient pas tombés ou n'avaient pas été capturés se dispersèrent et s'enfuirent dans les marais.

De Kalb gisait étendu sur le champ de bataille. Ce n'est que lorsque le chevalier Dubuysson, son aide, se jeta sur le corps de son général, en criant son nom et son grade, que les baïonnettes enragées ne purent plus s'enfoncer dans son corps. Des ennemis, britanniques ou tories, l'emportèrent et l'appuyèrent contre un chariot afin de pouvoir s'emparer plus facilement de son manteau à lacets d'or. Il se tenait là, serrant le chariot à deux mains, la tête faiblement inclinée sur sa poitrine, saignant à mort de toutes ses blessures, lorsque Cornwallis arriva à cheval, le sauva des mains des pillards et le fit soigner par les chirurgiens britanniques. Sa grande vigueur corporelle le maintint en vie pendant trois jours avant qu'il ne meure à Camden.

Mais où était Gates ? Depuis qu'il a donné le premier ordre à Stevens, il n'a pas adressé le moindre message à ses combattants. Il avait été "emporté" dans le torrent de miliciens en fuite dès les premières minutes de la bataille, comme certains historiens décrivent aimablement sa fuite. Il fut "emporté" sur le cheval le plus rapide de l'armée, un coureur de renom, "le fils du Fearnought du colonel Baylor, frère du célèbre Careless de Sa Grâce de Kingston", un cheval de course idéal pour le général Gates. Et ce vaillant destrier ne cessa de l'emporter jusqu'à ce qu'il dépose son maître à Charlotte, à soixante miles du champ d'honneur. C'est là que Gates dormit cette nuit-là.<sup>359</sup>

BATTLE OF CAMDEN - DEATH OF DE KALB



Rupert Hughes nous a donné un jugement approprié sur le général Gates lors de la bataille de Camden : "Aucun auteur de roman, aucun auteur de conte de fées n'aurait pu imaginer, pour la justification d'un

héros ou la chute d'un méchant, une vengeance plus incroyable que celle que le destin a infligée à Gates".

La noblesse obligée de De Kalb a servi à inspirer la noblesse à d'autres. Il serait difficile de trouver un dévouement plus grand que celui dont fit preuve l'aide de camp du baron, le chevalier Dubuysson, qui protégea le général tombé avec son propre corps, subissant quatre blessures, dont un coup de baïonnette dans la poitrine, dont il ne se remit jamais. Il est contraint de quitter le service et retourne en France ; il meurt le 27 mars 1786.<sup>360</sup>

Sur son lit de mort, de Kalb est assisté par le fidèle Dubuysson, qui avait embarqué sur la "Victoire" et avait été l'ami et le compagnon du baron à Valley Forge et à Morristown, jusqu'à la bataille de Camden. Le héros mourant lui demanda d'exprimer aux deux généraux du Maryland, Smallwood et Gist, ainsi qu'aux braves soldats de la ligne du Maryland, ses remerciements pour leur courage au combat, et de leur faire des adieux affectueux. De Charlotte, le 26 août 1780, Dubuysson écrit aux deux généraux :

Chers généraux : Ayant reçu des blessures lors de l'action du 16 août, j'ai été fait prisonnier avec l'Honorable Major Général le Baron de Kalb, avec qui j'ai servi comme aide de camp et ami, et j'ai eu l'occasion d'assister ce noble et grand officier pendant le court laps de temps où il a langui de onze blessures, qui se sont avérées mortelles le troisième jour.

C'est avec un plaisir particulier que j'obéis aux derniers ordres du Baron, en présentant ses compliments les plus affectueux à tous les officiers et hommes de sa division. Il a exprimé sa plus grande fierté devant le témoignage donné par l'armée britannique de la bravoure de ses troupes ; et il a été impressionné par la ferme opposition qu'elles ont opposée à une force supérieure, lorsqu'elles ont été abandonnées par le reste de l'armée. Le comportement courageux du régiment du Delaware et des compagnies d'artillerie attachées aux brigades lui procura un plaisir infini. Et la conduite exemplaire de toute la division lui fait louer mérites des troupes qu'il avait l'honneur de commander.<sup>361</sup>

Une autre demande de de Kalb montre à quel point il s'est attaché aux Américains et à la cause de la liberté. Il demande à Dubuysson de solliciter du Conseil exécutif suprême de Pennsylvanie qu'il accorde à ses deux fils, âgés de quinze et treize ans, des engagements dans l'armée de cet État. La demande est acceptée le 10 septembre 1781.

10 septembre 1781

Conseil exécutif suprême

Attendu que le lieutenant-colonel Dubuysson, aide de camp de feu le major général Baron de Kalb, tombé à la bataille de Camden, en combattant vaillamment pour la défense de l'Amérique, a représenté à ce Conseil que le Baron de Kalb désirait ardemment que ses fils portent des engagements dans le service américain dans la ligne de Pennsylvanie, sans solde ni émoluments de commandement, sauf en cas de service effectif ; en conséquence,

par respect pour la mémoire du noble officier et en hommage d'estime à sa famille, il est résolu que ladite demande soit satisfaite et que l'Honorable Conseil de guerre soit prié de délivrer des mandats d'enseigne à Pierre Baron de Kalb et à John Baron de Kalb.

(Procès-verbal, vol. XIII, page 516).<sup>362</sup>

Aucun des fils (dont les noms n'étaient pas ceux donnés ci-dessus, mais Frédéric et Elie) n'est jamais venu en Amérique. Frédéric mourut victime de la guillotine et Elie termina ses jours sur le domaine familial, Milon la Chapelle.

À un officier britannique qui lui présentait ses condoléances, de Kalb répondit : "Je vous remercie de votre généreuse compassion, mais je meurs de la mort pour laquelle j'ai toujours prié - la mort d'un soldat qui se bat pour les droits de l'homme".<sup>363</sup>

De Kalb fut enterré par ses adversaires victorieux, parmi lesquels se trouvaient de nombreux francs-maçons, avec les honneurs militaires et maçonniques. Jusqu'en 1825, un arbre solitaire était tout ce qui marquait son lieu de repos. Le 2 septembre 1780, Dubuysson rendit compte au Congrès de la mort de De Kalb :

Hillsborough, 2 septembre 1780

Monsieur :

Le baron de Kalb, pris par les Britanniques et mortellement blessé, m'a demandé de me rendre immédiatement à Philadelphie pour donner en son nom au Congrès un compte rendu complet de ses actions relatives à son commandement de la ligne du Maryland et du Delaware, depuis son départ de Pennsylvanie, afin de laver sa mémoire de toute allégation fausse et malveillante qui aurait pu être faite par une personne malveillante, mais comme mes blessures ne me permettent pas de voyager aussi vite que je le souhaiterais, j'ai cru bon de vous prévenir, Monsieur, que je me rendrais au Congrès avec tous les documents et comptes du baron, afin qu'aucune mesure ne soit prise à ce sujet avant mon arrivée à Philadelphie, qui sera aussi rapide que possible.

Le baron de Kalb, abandonné par toute la milice qui s'était enfui au premier coup de feu, résista avec la plus grande bravoure, le plus grand sang-froid et la plus grande témérité, avec les seuls braves Marylanders, à la charge furieuse de toute l'armée britannique ; mais la supériorité de la bravoure dut finalement céder à la supériorité du nombre, et le baron, ayant eu son cheval tué sous lui, tomba entre les mains de l'ennemi, percé de huit coups de baïonnette et de trois balles de mousquet. J'étais aux côtés du baron pendant l'action et j'ai partagé son sort, ayant été pris à ses côtés, blessé aux deux bras et aux deux mains. Lord Cornwallis et Rawdon nous ont traités avec la plus grande civilité.

Le baron, qui mourut de ses blessures deux jours après l'action, fut enterré avec tous les honneurs de la guerre, et tous les officiers de l'armée britannique assistèrent à ses funérailles. Le médecin ayant signalé à Lord Cornwallis l'impossibilité de soigner mes blessures dans cette partie du continent, il m'a accordé ma liberté conditionnelle pour me

rendre à Philadelphie afin de procéder à un échange entre moi et le lieutenant-colonel Hamilton, prisonnier de guerre à Philadelphie. Mais, Monsieur, ayant été informé par le gouverneur Nash que ce M. Hamilton est un homme de très grande influence parmi certaines tribus indiennes, et que cet échange pourrait avoir des conséquences dangereuses, je me propose dans ce cas d'abandonner complètement l'affaire, n'étant pas disposé à ce que mon échange porte le moindre préjudice à notre cause, et si je ne suis pas en mesure de négocier un autre échange, je respecterai la teneur de ma liberté conditionnelle.

Avec la plus haute estime et considération, j'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre très obéissant et humble serviteur.<sup>364</sup>

Le général Gates, dans sa défaite et son humiliation, s'éleva à un beau geste en faisant un éloge généreux de celui qui fut à la fois le plus valeureux des hommes et le meilleur des soldats. Il écrivit à Washington, le 3 septembre 1780 : "Le Congrès ne saurait rendre trop d'honneur à la mémoire du baron de Kalb ; il était tout ce qu'un excellent officier doit être, et il a sacrifié sa vie à la cause des États-Unis. Le même jour, il s'adresse au président du Congrès en ces termes : "Je dois être autorisé à dire tout ce que je pense être dû au baron de Kalb, et je suis convaincu que le Congrès déclarera au monde la haute estime qu'il a pour sa mémoire et ses services".<sup>365</sup>

Parmi les amis de Kalb, le soldat le plus fringant est François Louis Teissedre de Fleury. Il accompagna La Fayette et de Kalb lors de l'expédition au Canada, eut un cheval abattu sous lui à Georgetown, et à Stony Point, il s'empara du drapeau ennemi. Pour sa bravoure, le Congrès lui décerna un honneur rare - une médaille représentant son exploit à Stony Point - et Washington le pressa de retourner en France pour un congé de neuf mois. À cette occasion, il fait la connaissance de Mme de Kalb.

Le 10 septembre 1780, de Newport, le colonel Fleury écrit une lettre dont le destinataire est inconnu :

J'ai promis à la baronne de Kalb de lui envoyer des nouvelles de son mari. C'est si triste que je dois vous demander de la préparer au malheur. Vous étiez l'ami du général de Kalb, vous étiez son ami. Les consolations de l'amitié sont une ressource bien nécessaire après des pertes irremplaçables.

Le baron de Kalb a été mortellement blessé à la bataille de Camden. Il mourut deux jours plus tard. Lord Cornwallis, dont il était le prisonnier, lui prodigua les meilleurs soins pendant son agonie mortelle et, après sa mort, lui offrit tous les honneurs dus à un officier de son rang et de son mérite. Les Français, à qui sa conduite sage et modérée a fait grand honneur, se sont unis aux Américains pour le pleurer. Il est largement loué en Amérique, où les braves patriotes ne sont pas toujours les meilleurs amis. Le rang qu'occupait M. de Kalb le place dans une classe à part, et son sens élevé de l'honneur et son grand mérite lui ont valu l'estime et l'amitié de tous ceux qui l'ont connu.

Quant à moi, Monsieur, je le regrette d'autant plus profondément que c'est moi qui le connaissais le mieux ; je ressens sa perte aussi vivement que vous. Veuillez assurer Mme de Kalb que je partage profondément son chagrin.<sup>365</sup>

L'éloge suprême vient de Washington dans une lettre adressée à Dubuysson le 10 octobre 1780 : "Je déplore sincèrement la perte du baron de Kalb. La manière dont il est mort a pleinement justifié l'opinion que j'ai toujours eue de lui, et sa mémoire sera chère au pays ".<sup>366</sup>

Le Congrès, le 14 octobre 1780, décida de commémorer le glorieux exemple donné par le général de Kalb à ses troupes en érigéant à Annapolis, capitale de l'Etat dont il avait commandé la division, un monument portant cette inscription :

Sacré à la mémoire du Baron de Kalb, Chevalier de l'Ordre Royal du Mérite Militaire, Brigadier des Armées de France, et Major Général au service des Etats-Unis d'Amérique.

Après avoir servi avec honneur et distinction pendant trois ans, il donna enfin une preuve glorieuse de son attachement aux libertés de l'humanité et à la cause de l'Amérique, lors de l'action près de Camden, dans l'État de Caroline du Sud, le 16 août 1780. En menant les troupes des lignes du Maryland et du Delaware contre des effectifs supérieurs, et les animant par l'exemple de ses actes de bravoure, il fut transpercé de nombreuses blessures et mourut le 19 suivant, dans la 48e année de son âge. Le Congrès des États-Unis d'Amérique, en reconnaissance de son dévouement, de ses services et de ses mérites, a érigé ce monument.

Plus d'un siècle s'est écoulé avant que le monument ne soit érigé et inauguré en 1886. Il s'agit d'une statue en bronze plus que grandeur nature du général, représenté en train de charger avec son sabre, comme il l'avait fait à maintes reprises à Camden. Elle est l'œuvre d'un sculpteur de Baltimore, Ephraim Keyser. Elle se dresse de manière appropriée dans le State House Circle à Annapolis, la capitale de l'État dont les soldats s'étaient distingués sous la direction de de Kalb. L'inscription comporte une erreur : de Kalb est tombé non pas dans sa quarante-huitième mais dans sa cinquante-neuvième année.

Dans plusieurs lettres, de Kalb fait part de son amère déception d'avoir perdu l'occasion de rendre visite à La Fayette à son retour de France, au début de l'année 1780. Il avait une centaine de questions à poser à son vieil ami, qui pouvait lui apporter des nouvelles de son pays, familiales et politiques. Mais son sens du devoir l'oblige à éviter le moindre retard dans sa marche vers le sud avec l'armée placée sous son commandement par Washington. Ce n'est que de quelques jours qu'il manqua les retrouvailles avec le compagnon de ses nombreuses aventures.

Pourtant, les deux hommes se rencontrent à nouveau, en quelque sorte. Au cours de sa tournée triomphale aux États-Unis en 1825, La Fayette accepta l'invitation à poser la première pierre d'un monument à la mémoire de de Kalb qui allait être inauguré à Camden, en Caroline du Sud, un obélisque de granit de quinze pieds de haut, avec des inscriptions appropriées, dont l'une se lit comme suit : Ici reposent les restes du baron de Kalb, Allemand de naissance, cosmopolite dans ses valeurs.

Une autre mentionne :

Son amour de la liberté l'a incité à quitter l'Ancien Monde pour aider le Nouveau dans sa lutte pour l'indépendance. -

Les cérémonies se sont déroulées avec les honneurs militaires et les rites maçonniques le 8 mars 1825.

L'orateur principal, s'adressant au septuagénaire La Fayette, déclara : "

Votre visite à Camden suscite des émotions sublimes ; nous revivons, en imagination, les scènes de son histoire primitive ... de tous côtés, les monuments de la Révolution nous rappellent les exploits de nos pères. En son sein repose le baron de Kalb, votre ami et compagnon d'armes. Animé d'un saint enthousiasme pour la cause de la liberté et de l'humanité, il a affronté avec vous les tempêtes de l'océan menaçant. Avec vous, il a touché pour la première fois le sol américain en Caroline et l'a doublement sanctifié par sa première visite et son dernier soupir ; et vous êtes maintenant, dans votre vieillesse, en train de déposer sur ses cendres une pierre qui parlera aux années à venir. Je sais, Monsieur, que vous éprouverez un plaisir mélancolique à vous recueillir et à verser une larme sur la tombe du héros ; son esprit et celui de Washington y communieront avec vous.

La Fayette répondit :

Les félicitations de mes amis à l'occasion de cette heureuse visite dans l'État de Caroline du Sud ne peuvent en aucun temps ni en aucun lieu être plus affectueuses et plus honorables pour moi que lorsqu'elles vous sont présentées, Monsieur, au nom des citoyens de Camden et de ses environs, sur ce terrain historique où, dans plusieurs batailles, mes frères révolutionnaires ont combattu et saigné ; et où, même dans les jours malheureux, des actions ont été accomplies qui reflètent les plus grands éloges sur le nom dont nous sommes si justement fiers, le nom d'un soldat américain. Tels ont été, Monsieur, la conduite éclairée en tant que commandant, la noble attitude en tant que patriote, du général de Kalb. Parmi les obligations que j'ai envers vous, je vous suis reconnaissant d'avoir bien voulu m'associer à l'hommage rendu à la mémoire d'un ami qui, comme vous le remarquez, a été le confident et le compagnon de la première heure de mon dévouement à la cause américaine.<sup>367</sup>